

2M11. 2657.4

Université de Montréal

La culture de pauvreté ou la débrouille?
Les Inquilinatos du centre-ville de Bogota.

par
Ariane Warnant

Département d'anthropologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M. Sc.)

Août 1998

© Warnant, 1998



GN
4
U54
1998
V.0 30

Université de Montréal

Les publications du Centre-ville de Bogota
La culture de parents en la dévotion

Faculté des arts et des sciences
Département d'anthropologie
Ariane Werman

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en sciences (M.Sc.)

Avril 1998

© Werman 1998



Page d'identification du jury

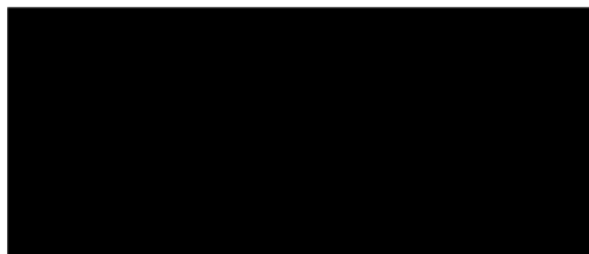
Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

La culture de pauvreté ou la débrouille?
Les Inquilinatos du centre-ville de Bogota.

présenté par:
Ariane Warnant

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:



Mémoire accepté le: 19.10.1998

Sommaire

Partant du postulat que des pathologies urbaines particulièrement présentes à Bogota (telles que la violence physique et mentale, la mendicité, la délinquance, la prostitution, les enfants dans la rue, la drogue, l'alcoolisme, le vol,...) prennent forme au sein de la famille et de la maison, j'ai voulu, par ce mémoire, essayer d'analyser les conditions de vie présentes dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota. Il s'agit des anciennes immenses maisons bourgeoises, de type colonial, souvent délabrées avec le temps, situées en plein cœur des grandes métropoles sud-américaines. Ces maisons, délaissées par des populations plus favorisées, sont actuellement louées à la pièce à des familles démunies. Les familles d'inquilinos (locataires des Inquilinatos), en effet, fournissent un gros contingent de jeunes délinquants présents dans la rue et dans les institutions de '*rééducation*'.

C'est à travers l'étude de la pauvreté que les conditions de vie dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota sont abordées dans cette recherche. Une première partie retracera les apports majeurs, dans ce domaine, de l'approche fonctionnaliste et de l'approche marxiste. Les années 60 ont été marquées par les travaux de Lewis (1963, 1969) et son concept de '*culture de pauvreté*' et par le débat qui l'a opposé à Valentine (1968). Durant les années 70, la pauvreté a été étudiée à travers l'analyse de classes, le développement capitaliste étant vu comme responsable des inégalités sociales. Lomnitz (1974), durant ces mêmes années, par ses travaux concernant la présence de '*réseaux d'échanges réciproques*', fait figure de pionnière dans ce domaine. Pendant les années 80, c'est par l'intermédiaire du travail informel que le thème de la pauvreté est présent dans les travaux des anthropologues (Grossi-Porto, 1979). Trois hypothèses seront alors formulées postulant la présence, dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, de la '*culture de pauvreté*' (telle que décrite par Lewis, 1969), des '*réseaux d'échanges réciproques*' (tels que définis par Lomnitz, 1974), et du travail informel (bien que sous une autre forme que celle décrite par Grossi-Porto, 1979).

Dans une deuxième partie, après une évocation de la Colombie, Bogota, son centre-ville et ses Inquilinatos, les familles étudiées seront brièvement présentées (le contenu des entrevues se trouve en annexe), ainsi que l'ethnographie des Inquilinatos visités. Mon matériel ethnographique sera ensuite analysé par l'intermédiaire des trois thèmes choisis en vue de spécifier les caractéristiques des inquilinos et de vérifier mes hypothèses. Enfin, la conclusion évaluera la pertinence des trois approches choisies pour l'étude du phénomène de pauvreté présent dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota.

Table des matières

<u>SOMMAIRE</u>	III
<u>TABLE DES MATIÈRES</u>	V
<u>AVANT- PROPOS</u>	XI
<u>CHAP. 1- L'ÉTUDE ANTHROPOLOGIQUE DE LA PAUVRETÉ: UNE SYNTHÈSE</u>	1
<u>a- Approche fonctionnaliste</u>	1
<u>1- Le contexte politique, économique et social du début du siècle aux années 60</u>	1
<u>2- Débat entourant le concept de 'culture de pauvreté'</u>	4
<u>1- Introduction</u>	4
<u>2- Conditions favorisant l'apparition de la 'culture de pauvreté'</u>	5
<u>3- Les grandes caractéristiques de la 'culture de pauvreté'</u>	5
<u>4- La question de l'organisation</u>	9
<u>5- L'importance du contexte national</u>	10
<u>6- Perspectives futures</u>	11
<u>7- Conclusion</u>	11
<u>3- Les 'réseaux d'échanges réciproques'</u>	13
<u>1- Introduction</u>	13
<u>2- L'organisation sociale d'un bidonville</u>	14
<u>3- Caractéristiques des 'réseaux d'échanges réciproques'</u>	16
<u>4- Contenu de l'échange</u>	17
<u>5- Conclusion</u>	18
<u>4- Conclusion</u>	19
<u>b- Approche marxiste</u>	19
<u>1- Le contexte politique, économique et social des années 70</u>	19
<u>2- L'étude des groupes populaires et l'analyse de classes</u>	20
<u>3- Le contexte politique, économique et social des années 80</u>	23
<u>4- Le travail informel</u>	24
<u>1- Introduction</u>	24
<u>2- Définition de l'informel</u>	25
<u>3- Caractéristiques du marché informel et de sa population</u>	26
<u>4- Fonctions du marché informel</u>	27
<u>5- Conclusion</u>	29
<u>5- Conclusion</u>	32
<u>c- Conclusion</u>	32
<u>d- Méthodologie</u>	33
<u>1- Introduction</u>	33
<u>2- Matériel ethnographique</u>	35
<u>3- Conclusion</u>	37

<u>CHAP. 2- CONTEXTE HISTORIQUE, POLITIQUE ET SOCIAL DE LA COLOMBIE, BOGOTA, SON CENTRE-VILLE ET SES INQUILINATOS</u>	38
a- <u>La Colombie</u>	38
b- <u>Quelques chiffres</u>	40
1- <u>La violence</u>	40
2- <u>La famille et les relations de couple</u>	42
3- <u>L'espérance de vie, la taille du foyer et la natalité</u>	43
4- <u>Les pauvres et leur intégration dans le marché informel</u>	45
5- <u>Conclusion</u>	47
c- <u>Bogota</u>	48
d- <u>Le centre-ville</u>	51
e- <u>Les Inquilinatos</u>	53
1- <u>La ségrégation volontaire de l'habitat</u>	53
2- <u>L'appropriation de l'habitat des aires centrales abandonnées par les immigrants</u>	54
3- <u>Description de l'état actuel des Inquilinatos</u>	56
4- <u>Les Inquilinatos, un lieu de passage?</u>	57
f- <u>Conclusion</u>	60
<u>CHAP. 3- PRÉSENTATION DES FAMILLES ET ETHNOGRAPHIE DES INQUILINATOS VISITÉS</u>	62
a- <u>Les dix familles de l'échantillon</u>	62
b- <u>Les Inquilinatos: un milieu de vie</u>	67
1- <u>Introduction</u>	67
2- <u>Ethnographie de Santa Lucia</u>	68
3- <u>Ethnographie de Santa Victoria</u>	70
4- <u>Ethnographie de Santa Rita, Santa Monica, Asuncion et Concepcion</u>	71
5- <u>Conclusion</u>	74
c- <u>Les Inquilinatos: un mode de vie</u>	74
1- <u>Règles régissant les relations entre le propriétaire et l'administrateur</u>	74
2- <u>Règles régissant les relations entre l'administrateur et les inquilinos</u>	76
3- <u>Conclusion</u>	78
d- <u>Conclusion</u>	79
<u>CHAP. 4- LA CULTURE DE PAUVRETÉ</u>	81
a- <u>Présence, à Bogota, des conditions favorisant l'apparition de la 'culture de pauvreté'</u>	81
b- <u>Présence, dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, des caractéristiques de la 'culture de pauvreté'</u>	82
1- <u>Intégration économique et institutionnelle</u>	82
1- <u>Intégration économique</u>	82

2- <u>Fréquentation des services médico-socio-psychologiques</u>	83
3- <u>Fréquentation des services administratifs et juridiques</u>	83
4- <u>Intégration religieuse</u>	84
5- <u>Intégration culturelle</u>	85
6- <u>Conclusion</u>	86
2- <u>Niveau d'organisation au-delà de la famille étendue</u>	86
1- <u>Organisation locale</u>	86
2- <u>Mobilité spatiale</u>	87
3- <u>Les étapes de la vie</u>	89
1- <u>L'enfance</u>	89
2- <u>L'adolescence</u>	90
3- <u>Les rapports de couple</u>	91
4- <u>Conclusion</u>	92
4- <u>Développement psychologique</u>	92
1- <u>Attitude par rapport à la vie</u>	92
2- <u>Problèmes psychiatriques et psychologiques</u>	94
3- <u>Conclusion</u>	95
5- <u>Transmission de la 'culture de pauvreté'</u>	96
1- <u>Introduction</u>	96
2- <u>Interdépendance des facteurs économiques et culturels dans la création de 'pauvres'</u>	97
3- <u>Conclusion</u>	97
c- <u>Conclusion</u>	98
<u>CHAP. 5- LES RÉSEAUX DE SOLIDARITÉ</u>	100
a- <u>Relations interfamiliales dans les Inquilinatos: entre querelle et solidarité</u>	100
b- <u>Présence de l'entraide et des conflits à Santa Lucia</u>	102
c- <u>Les Inquilinatos et les 'réseaux d'échanges réciproques'</u>	103
1- <u>Introduction</u>	103
2- <u>Le contenu des échanges</u>	106
3- <u>Les rapports d'échanges</u>	109
4- <u>Formes d'organisation sociale</u>	113
5- <u>Code moral distinct du code moral de l'échange de marché</u>	114
6- <u>Conclusion</u>	115
d- <u>Conclusion</u>	116
<u>CHAP. 6- LE 'TRAVAIL INFORMEL'</u>	118
a- <u>Activités professionnelles présentes dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota</u>	118
b- <u>Activités professionnelles présentes à Santa Lucia</u>	122
1- <u>L'entreprise de transformation et de vente de fruits secs</u>	122
2- <u>Le travail des enfants</u>	125
3- <u>Les chambres de passe</u>	126
4- <u>Lieu de travail et lieu de résidence</u>	127
5- <u>Conclusion</u>	128
c- <u>Les Inquilinatos et le travail informel selon Grossi-Porto (1979)</u>	129

<u>1- L'absence de capital</u>	130
<u>2- Les rapports de production</u>	131
<u>3- La mise en œuvre de la force de travail</u>	134
<u>4- La durée prolongée du travail et l'infériorité des revenus</u>	135
<u>5- L'autorémunération</u>	136
<u>6- L'existence d'un contrat de travail et l'impact de la législation du travail</u>	137
<u>7- Le cumul d'emploi et la mobilité</u>	138
<u>8- La qualification professionnelle et la diversité des expériences professionnelles non-cumulatives</u>	138
<u>9- Représentation des catégories de population et appartenance au marché informel</u>	139
<u>10- L'entraide</u>	140
<u>11- Conclusion</u>	140
<u>d- Conclusion</u>	142
<u>CHAP. 7- CONCLUSION</u>	144
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	152
<u>ANNEXE</u>	157

*Aux habitants de Santa Lucia, Santa Victoria, Santa Rita,
Santa Monica, Asuncion et Concepcion,*

Je tiens à remercier tous les habitants des Inquilinatos visités ainsi que le personnel de la A.C.J. de Bogota pour la sympathie qu'ils m'ont témoignée et pour la précieuse collaboration qu'ils m'ont apportée. Je pense plus particulièrement à Elsa et Hypolito Guzman-Castellano, Sara Inès Ochoa, Clara Inès Lopez, Efraim Samaniego, Dona Gladys de Rojas, Eliecer Gutierrez, la famille Lopez et leurs inquilinos qui m'ont soutenue dans toutes mes recherches. Je désire aussi souligner l'aide que m'ont apportée Bernard Bernier, Marie-France Labrecque et Elisabeth Tabares durant mes recherches bibliographiques, ainsi que Paul Meillon, Stéphane Guillon et Valérie Martel. Mes remerciements vont enfin à Pierre Beaucage qui a dirigé mon travail de manière consciencieuse, en me prodiguant informations, conseils judicieux et critiques avec humour.

Avant- propos

J'ai eu la chance de réaliser, en 1993, un stage de psychologie dans différents centres d'hébergement pour adolescents délinquants proches de Bogota. Voyant ces jeunes et leurs dossiers judiciaires, je pensais qu'il serait important, pour pouvoir les suivre à un niveau psychologique, d'en savoir plus sur eux que les informations superficielles et standardisées présentes dans les dossiers. À cette époque, j'ai eu l'occasion, deux fois, d'accompagner une travailleuse sociale et une psychologue dans les visites qu'elles rendaient aux familles des jeunes que je suivais. Ces brèves visites n'ont fait qu'approfondir ma curiosité et mon intérêt pour les Inquilinatos; les maisons qui sont le cadre de vie de la majorité des adolescents des centres d'accueil.

Bien que j'y reviendrai ultérieurement plus en détail, il est important que je définisse ici, en quelques mots, les Inquilinatos (au sens littéral, *'maison en location'*): Il s'agit des anciennes vastes maisons aristocratiques à deux étages, de type colonial, comprenant une cour centrale ou latérale, situées en plein cœur des grandes métropoles sud-américaines. Délaissées par des populations plus favorisées, qui se sont installées hors du centre-ville, et délabrées par le temps, elles sont actuellement louées à la pièce à des familles très pauvres.

Désirant consacrer mon mémoire de maîtrise au phénomène de pauvreté présent dans le Tiers-Monde, et en Colombie, c'est le milieu (qui est tout un mode de vie!) des les Inquilinatos du centre-ville de Bogota que j'ai décidé d'étudier. Pendant les mois de mai et juin 1996, j'ai alors accompagné une psychologue dans les visites quotidiennes qu'elle rendait aux habitants des Inquilinatos. Par l'observation et

l'assistance aux entrevues qu'elle avait avec eux, j'ai recueilli un matériel ethnographique qui m'a permis d'approfondir le thème de la pauvreté, sous plusieurs de ses aspects. C'est ce travail d'analyse, en plus du matériel ethnographique, qui est présenté dans ce mémoire. Après un survol de la littérature anthropologique sur la pauvreté, la présentation de ma méthodologie et de mes données ethnographiques, une introduction à la situation socio-économique de la Colombie, Bogota, son centre-ville et ses Inquilinatos, trois thèmes seront successivement abordés: la '*culture de pauvreté*', la solidarité, versus le conflit, et le travail informel. Ces thèmes généraux ont été choisis car ils me paraissent couvrir une multitude de sous-thèmes étant importants pour notre tâche de comprendre la manière dont vivent les inquilinos¹ et les difficultés qu'ils rencontrent. Mes données ethnographiques seront ainsi confrontées aux théories de Lewis (1969), de Lomnitz (1974) et de Grossi-Porto (1979).

Avant de commencer l'étude du phénomène de pauvreté à travers l'anthropologie, je tiens à souligner le fait que le phénomène de concentration des plus pauvres dans les quartiers délabrés du centre-ville n'est pas propre aux grandes villes d'Amérique Latine, telle Bogota. Bernier (1978), dans un rapport intitulé: '*Les Phénomènes Urbains dans le Capitalisme Actuel*', évoque le contrôle, pratiquement universel, de la grande bourgeoisie foncière et financière sur le centre-ville. Certains individus ont le monopole d'une parcelle de terrain défini, ce qui leur permet d'exiger une somme d'argent pour la location du terrain ou les équipements qui s'y trouvent comme les maisons (rente foncière urbaine). Les propriétaires ne construisent de

¹ Ce sont les habitants des Inquilinatos

nouveaux logements que si les prix de location escomptés permettent un taux de profit élevé. Or les classes populaires, les personnes âgées et les sans-emploi de la ville, ayant un faible revenu, ne peuvent payer plus qu'un certain montant de loyer. Ces personnes sont donc obligées de louer des appartements vétustes et mal équipés dans de vieilles maisons des vieux quartiers de la ville. Et de temps à autre, certaines maisons seront vendues pour faire place à des immeubles modernes, par suite de l'extension du centre-ville.

Les pauvres sont donc contraints de vivre dans des logements surpeuplés, inadéquats, à loyer exorbitant par rapport à la qualité des équipements. Ces conditions difficiles renforcent les effets du chômage: misère, morbidité, relations sociales difficiles, violence, criminalité; effets qui dégradent encore plus ces quartiers. (Bernier, 1978, p.28)

Certaines de ces maisons pourraient être rénovées mais les propriétaires ne le désirent pas car la proximité du centre-ville fait que c'est le terrain, et non la maison, qui a de la valeur.

Bernier (1978, p.33) ajoute que la majorité des quartiers de sous-prolétaires des grandes villes d'Amérique du Nord se sont établis sur la base des anciens quartiers ouvriers du centre-ville. Ainsi, l'établissement des usines en banlieue a entraîné l'émigration des ouvriers spécialisés vers de nouveaux quartiers. Par contre, les ouvriers des usines peu productives, les chômeurs, les assistés sociaux, qui sont souvent de nouveaux arrivés de la campagne, en quête d'emploi, vivent dans les vieux quartiers à cause du bas niveau des loyers, conséquence du mauvais état des maisons. Et ces maisons délabrées des vieux quartiers du centre des grandes villes d'Amérique du Nord de la taille de Bogota telles New York, Washington, Detroit, ... (pas

Montréal qui est trop petite) sont, comme en Amérique du Sud, propriétés de riches. Il existe donc des similitudes entre le type de population peuplant les vieux quartiers du centre-ville des pays du Sud et des pays du Nord. Mais la comparaison s'arrête là, car le phénomène massif de déplacement de la population plus aisée vers des aires résidentielles semble moins systématique en Amérique du Nord qu'en Amérique du Sud: au nord, les classes moyennes et aisées n'ont pas nécessairement déserté le centre-ville.

Bernier (1978, p.36-37) nous apprend qu'en Amérique du Nord et en Angleterre les sous-prolétaires vivent concentrés dans les vieux quartiers du centre-ville alors que les habitations de fortune, c'est-à-dire les '*bidonvilles*', des quartiers périphériques sont plus rares. Au contraire, en France, les nombreux vieux quartiers ouvriers du centre-ville ont été transformés en zones résidentielles pour les bourgeois et petit-bourgeois², les sous-prolétaires vivant dans des '*bidonvilles*' à proximité des banlieues industrielles. En Amérique Latine, ces deux phénomènes sont présents, les plus pauvres habitent aussi bien le centre-ville que les '*bidonvilles*' qui sont souvent établis sur les pentes des collines ou montagnes qui entourent les grandes villes.

Le phénomène de concentration des plus pauvres dans les maisons délabrées des quartiers défavorisés des centres-villes semble donc très répandu de par le monde. Les familles les plus défavorisées, qui ne peuvent consacrer une grande somme à leur loyer, occupent des appartements vétustes, mal équipés et surpeuplés dans les vieilles maisons des vieux quartiers du centre; et ce pour un loyer exorbitant. Et ces conditions difficiles viennent renforcer les effets, déjà négatifs, de l'absence d'emploi

² Ce phénomène est appelé centrication.

et de la pauvreté. À Bogota, comme on va le voir plus loin, on y rencontre des problèmes de délinquance, mendicité, prostitution, criminalité, violence physique et mentale, alcoolisme, mafia, inceste, drogue, vol, règlements de compte,...

Chap. 1- L'étude anthropologique de la pauvreté: une synthèse

Le phénomène de pauvreté a donné lieu à de nombreuses études dans toutes les disciplines des sciences humaines. Les anthropologues aussi bien que les sociologues, les politologues ou les psychologues ont essayé de comprendre celui-ci en vue de l'éradiquer ou de diminuer son importance. Ce chapitre présente les apports majeurs, dans ce domaine, de l'approche fonctionnaliste et de l'approche marxiste. On trouvera, dans chaque sous-chapitre, le contexte politique et scientifique qui introduit le courant de pensée, qui peut être considéré comme un axe autour duquel les auteurs ont articulé leurs concepts. Tour à tour, Lewis (1963, 1966a, 1966b, 1969) et son concept de '*culture de pauvreté*', Lomnitz (1974) et son concept de '*réseaux d'échanges réciproques*', Bernier (1974, 1976, 1978), et Grossi-Porto (1979) et son concept de '*marché informel*' seront abordés.

a- Approche fonctionnaliste

1- Le contexte politique, économique et social du début du siècle aux années 60

Si au XIX^{ème} siècle, l'Amérique était encore une économie de petites villes, de petites entreprises, profondément rurale, à la fin de la grande phase d'expansion, qui s'est terminée en 1929, l'Amérique était devenue l'Amérique des grandes entreprises, des grandes villes. Ainsi l'Amérique agricole avait été définitivement remplacée par l'Amérique des usines et des bureaux. Puis survint la crise des années trente, causée par le krach boursier de 1929, qui a déclenché une vague de faillites et

un effondrement général de la confiance. Il fallut alors attendre les années 50 pour assister à un boom économique, sans précédent, qu'on appelle les '*30 glorieuses*'. Il s'agissait de la plus longue, la plus générale, la plus régulière, la plus brillante période de croissance économique ininterrompue qu'a connu l'Occident. Dans le monde occidental, elle se caractérisait par la généralisation, à un degré inimaginable dans les années vingt, du bien-être économique et de la sécurité sociale, par la quasi-élimination de la misère noire et par la procuration d'un niveau, jusque là inconnu, de confort matériel aux citadins, aux personnes âgées et aux classes laborieuses. Les nations capitalistes avaient alors pleinement conscience d'avoir laissé derrière elles un long passé d'insécurité financière et d'inconfort pour la majorité de leurs populations, et d'être entrées dans une ère où une majorité de leurs citoyens parvenait à quelque chose qui ressemblait à une richesse modeste (Heilbroner & Thurow, 1984, 418-419). Et c'est à cette même époque que les États-Unis firent la conquête pacifique du monde grâce à une nouvelle arme, appelée le '*libre marché*'. Les pays du Tiers-Monde, qui étaient, avant, régis par le principe de contrainte du colonialisme, ont alors été réorganisés autour du principe de marché³. Et on pensait, à l'époque, qu'ils allaient aussi bénéficier d'une période de croissance inédite qui allait embrasser l'ensemble du monde.

C'est dans ce contexte de croissance économique et de guerre froide (entre les États-Unis et l'U.R.S.S.) que s'insèrent les travaux de Lewis (1963, 1966a, 1966b, 1969), qui appartient à l'école fonctionnaliste. Celle-ci, qui a traité de tous les grands champs d'organisation de la vie sociale (aussi bien la vie familiale que

³ '*Tous les biens et les services doivent pouvoir être achetés et vendus pour un prix sans*

l'économie, la magie, la parenté, l'organisation politique ou la religion), repose sur l'adoption de trois postulats: Chaque élément constitutif d'une société est fonctionnel pour le système social tout entier (qui est donc vu comme entièrement organisé) (1), en est une partie indispensable (2) et exerce une fonction (3). La fonction acquiert donc un statut explicatif, dans le cadre des théories fonctionnalistes. Et si pour les précurseurs, A. Comte et H. Spencer, la fonction a le sens de '*fin intentionnellement recherchée*', à partir de Durkheim, elle prend celui de: '*cause efficiente*', ce qui signifie '*la contribution objectivement constatable d'une institution à l'accomplissement de certains processus (adaptation, intégration ou continuité des formes d'organisation)*' (Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, 1992, p.287).

Le fonctionnalisme suppose que l'homme en société peut faire l'objet d'une science positive sur le modèle déterministe des sciences de la nature. Il recourt donc massivement à l'analogie biologique pour expliquer le social, puisqu'il repose sur l'hypothèse qu'il existe des similitudes d'organisation entre les deux ordres de phénomènes. En outre, il se relie à une conception unitaire du monde social (toutes les sociétés obéiraient à des lois de fonctionnement identiques) et tendanciellement progressiste du devenir humain. Il confère donc une primauté ontologique et explicative du tout sur les parties, en l'occurrence de la société sur les individus: Les structures sont premières par rapport aux individus, et explicatives par rapport à eux. Et l'histoire des sociétés, qui est vue comme un savoir non déterministe et non généralisant, est rejetée parce que considérée comme hors de portée. Seule une

société saisie à 'l'arrêt' contiendrait, selon eux, tous les éléments nécessaires à sa compréhension (Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, 1992).

2- Débat entourant le concept de 'culture de pauvreté'

1- Introduction

C'est au cours des années 60 que l'anthropologie commence à s'intéresser au phénomène de pauvreté urbaine. Le concept de '*culture de pauvreté*' est attaché au nom d'Oscar Lewis, un anthropologue américain. Les ouvrages de Lewis, par la controverse qu'ils ont suscitée, ont initié un grand débat entre anthropologues, sociologues, criminologues, psychiatres et travailleurs sociaux sur la pauvreté. Il s'agit de: '*Les Enfants de Sanchez*' (1963) et '*La Vida*' (1969). Lewis, culturaliste⁴, a d'abord étudié des paysans du Mexique (voir sa célèbre ré-étude de Tepoztlan) et a ensuite mis au point son concept pour rendre compte de la vie des habitants des Vecindades⁵ de Mexico et des bidonvilles de Puerto Rico et de New York. Sa méthode de recherche consistait en l'observation participante, des entrevues et des questionnaires et son unité d'étude était la famille.

⁴ L'expression '*culturalisme*' a été utilisée, pour la première fois, à propos des travaux américains (1950-1960) sur les rapports entre culture et personnalité. Ils proposent une théorie selon laquelle se forme dans l'enfance une personnalité de base, ou modale, qui se définit comme un ensemble de traits typiques constituant le caractère ethnique ou national. Au sens large, le mot '*culturalisme*' est utilisé pour opposer le courant de l'anthropologie culturelle américaine et celui de l'anthropologie sociale anglaise. Pour ce dernier, l'analyse des structures sociales est la condition préalable pour mettre en perspective l'étude des problèmes culturels. Au contraire, pour le premier, la culture constitue une réalité objective qui échappe au contrôle des individus et opère dans les limites de ses propres lois. La finalité de l'anthropologie est alors d'analyser le déterminisme culturel, à partir des expériences séparées des membres d'un groupe, à un moment donné de son histoire, puisque ces expériences sont vues comme le contenu de la culture de ce groupe. Ainsi, l'individu est vu comme entièrement modelé par la culture à la quelle il appartient et dont il est, en quelque sorte, la création. (Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, 1992)

2- Conditions favorisant l'apparition de la 'culture de pauvreté'

Avant de la définir, voyons d'abord à quel contexte social il la relie. Selon lui, il existe des conditions historiques favorisant l'apparition de cette '*culture de pauvreté*' comme une économie basée sur la circulation monétaire, les salaires et la production en vue de bénéfice; comme un important taux de chômage et de sous-emplois pour la main-d'œuvre non qualifiée; ainsi que des bas salaires, l'absence d'organisation sociale, politique et économique pour la population défavorisée et un système de descendance bilatéral plutôt qu'unilatéral⁶. Cette sous-culture coexiste avec une autre, dont l'échelle de valeur valorise l'accumulation de richesses et de biens, la possibilité d'ascension sociale et d'épargne et relie la pauvreté à l'infériorité personnelle.

3- Les grandes caractéristiques de la 'culture de pauvreté'

Lewis définit la '*culture de pauvreté*' en ces termes:

La culture de pauvreté est tout à la fois une adaptation et une réaction des pauvres à leur position marginale dans une société à classes stratifiées, hautement individualisée et capitaliste. Elle représente un effort pour faire face aux sentiments de désespoir qui naissent quand les pauvres comprennent à quel point il est improbable qu'ils parviennent à la réussite telle qu'elle se conçoit d'après les valeurs et les objectifs de la société au sein de laquelle ils vivent.

⁵ D'après Lomnitz (1974, p.142), la '*Vecindad*' se définit comme: '*une série de pièces qui donnent sur une allée, qui mène à une porte principale. Elle peut abriter plusieurs maisonnettes indépendantes.*' Sauf indication contraire, les traductions sont de moi.

⁶ On se demande si ce critère de système parental possède une pertinence: Les habitants des bidonvilles de Johannesburg possèdent beaucoup de traits de '*culture de pauvreté*' même si les Bantous sont patrilinéaires. Mais, selon Lewis, les hommes perdent nécessairement leur importance dans ce contexte.

D'ailleurs, nombre de traits de la culture de pauvreté peuvent être considérés comme des tentatives de solution locale à des problèmes que ne peuvent pas résoudre les institutions et les organismes existants, car les gens ne tombent pas sous leur juridiction, ne peuvent pas se les permettre, en ignorent l'existence ou se méfient d'eux. Ainsi, incapable d'obtenir du crédit des banques, ils en sont réduits à leurs propres ressources et organisent des systèmes de crédit primitif sans intérêt. (...) Une fois qu'elle existe, elle a tendance à se perpétuer de génération en génération en raison de l'effet qu'elle a sur les enfants. (...) Lorsque les enfants des taudis ont atteint l'âge de six ou sept ans, ils ont en général assimilé les valeurs fondamentales et les habitudes de leur sous-culture⁷ et ne sont pas psychologiquement équipés pour profiter pleinement de l'évolution ou des progrès susceptibles de se produire durant leur vie. (Lewis, 1969, p.802)

Pour Lewis (1966b), ce concept de '*culture de pauvreté*' consiste en 70 traits d'ordres social, psychologique et économique, variables d'une société à l'autre, qui peuvent être regroupés en quelques grandes caractéristiques:

1- Les pauvres participent peu et ne sont pas intégrés aux grandes institutions et au système économique de la société, entre autres, à cause de leurs faibles revenus. Une des conséquences en est qu'ils ont fréquemment recours aux prêteurs sur gages. Ils ont une attitude critique envers les institutions qui représentent les classes dominantes: telles la police, le gouvernement et l'église. Ils ont conscience des valeurs bourgeoises; ils en parlent et en revendiquent certaines, même si ce n'est pas sur elles qu'ils fondent leur vie. Ainsi le mariage, consacré par la loi et l'église, est reconnu comme la forme idéale d'union. En pratique, le mariage consensuel et

⁷ Lewis (1969) emploie l'expression de '*culture de pauvreté*' en vue de raccourcir la formule '*sous-culture de pauvreté*', qu'il pense être techniquement plus exacte dans la perspective culturaliste qui identifiait '*culture*' et '*nation*'.

l'union libre sont les plus fréquentes formes de cohabitation. Ces formules sont plus souples et flexibles puisqu'elles permettent d'éviter les dépenses et les complications légales d'un mariage et/ou d'un divorce⁸.

2- Au niveau de la communauté locale, ils sont très peu organisés en dehors du noyau familial. Il peut toutefois exister un sens de la communauté, un esprit de corps dans leurs quartiers. Si les conditions sont très favorables, le sentiment de communauté locale ressemble à celui d'une communauté villageoise. En général, même si l'esprit de corps est limité à un minimum, car les gens se déplacent souvent, seul est présent un sentiment de territorialité⁹ qui sépare les quartiers des défavorisés du reste de la ville.

3- Concernant la famille, l'enfance n'est pas conçue comme un stade protégé et prolongé de l'existence. L'initiation à la sexualité se fait à un âge précoce. Les unions libres et le mariage consensuel sont la norme, ainsi que la matrifocalité. On trouve aussi une forte propension à l'autoritarisme¹⁰, une absence de vie privée et une insistance sur l'importance de la solidarité familiale qui reste quasi-inexistente dans les faits à cause de la rivalité entre les enfants et la compétition pour accaparer les biens limités et l'affection de la mère.

4- Au niveau personnel, toujours selon notre auteur, les individus éprouvent des sentiments d'impuissance, de marginalité, de dépendance, d'infériorité, de

⁸ On constate clairement la vision fonctionnaliste de Lewis dans cet exemple. En réalité, ils sont entraînés dans une dynamique de rapports prématrimoniaux, grossesses précoces, abandon fréquent des mères, etc.

⁹ Ou d'un sentiment de ségrégation de la part des autres, ce qui peut déboucher sur une cause commune.

¹⁰ Il faut préciser que très peu de gens sont en position d'exercer des rapports d'autorité. Lewis avait sans doute en tête le 'modèle Spock' d'éducation non-coercitive quand il a défini les familles pauvres comme 'autoritaires'.

résignation et de fatalisme. Lewis (1969) cite, pêle-mêle, des problèmes d'identification sexuelle, des faiblesses de structure individuelle, une mauvaise capacité à prévoir l'avenir, à contrôler ses élans, une tolérance pour toutes les formes de maladies psychiques, une croyance dans la supériorité masculine, un faible niveau d'aspiration et une forte orientation vers le présent et le local. Plus loin dans le texte il dit, presque en contradiction avec ce qui précède, qu'il ne voit pas que du négatif dans la '*culture de pauvreté*'. En effet, celle-ci valorise la vie au présent, l'aventure, le goût des plaisirs des sens, la satisfaction des instincts et dévalorise le refoulement. Par des mécanismes d'adaptation et de protection tels que le bas niveau d'aspiration et la légitimation de l'hédonisme, elle permet la spontanéité, la satisfaction rapide des besoins et la diminution du sentiment de frustration. Et ce, même si les aspects négatifs sont très présents dans cette culture, tels l'importance et la fréquence des pathologies, de la souffrance, du sentiment de vide, d'impuissance et d'isolement; ainsi que l'absence de soutien et de satisfaction à longue échéance. Enfin, toujours au niveau individuel, les membres de cette culture ont un sens de l'histoire fort peu développé, même s'ils sont conscients de l'existence d'un monde autre. Ils n'ont, en général, pas les connaissances, la perspective, pour voir plus loin que leurs propres ennuis, leurs propres conditions locales, leur voisinage et leur mode de vie. Ils n'ont donc pas de '*conscience de classe*', au sens marxiste, même s'ils sont très sensibles aux distinctions de statut.

4- La question de l'organisation

Pour Lewis (1969), une fois que les défavorisés commencent à avoir une '*conscience de classe*', ou qu'ils entrent dans des mouvements syndicaux, bref, qu'ils deviennent organisés, même s'ils restent pauvres, ils ne sont plus membres de la '*culture de la pauvreté*'. Il voit donc la '*culture de pauvreté*' comme s'appliquant à un mode de vie partagé par des gens pauvres dans un contexte historique et social donné. Une fois qu'un mouvement, qu'il soit religieux, pacifiste ou révolutionnaire, organise les pauvres, leur donne de l'espoir, et fait tout pour promouvoir la solidarité et un sentiment d'identification avec des groupes plus vastes, alors le '*cœur psychologique et social*' (Lewis, 1969, p.806) de la '*culture de pauvreté*' est supprimé¹¹. La '*culture de pauvreté*' tend ainsi à décliner dans les sociétés socialistes, fascistes ou hautement capitalistes. Il postule l'hypothèse que la culture de pauvreté est inhérente aux premiers stades de libre entreprise du capitalisme, lorsque les anciennes formes d'organisation sont dissoutes et que les nouvelles formes d'intégration (syndicats, associations, entreprises) ne sont pas encore capables d'absorber la main-d'œuvre expulsée.

¹¹ Ainsi la '*culture de pauvreté*' ne se développe pas dans les sociétés suivantes:

- les sociétés dites primitives, par leur non-stratification et par leur organisation sociale développée,
- les sociétés de castes, par le sentiment d'identité qu'elles produisent,
- les sociétés régies par un système de clans, par le sentiment d'appartenance à un corps organisé avec une histoire et une vie propres (qui donne un sens de continuité, du passé et de l'avenir) qu'elles offrent à leurs membres
- certaines communautés tels les Juifs d'Europe Orientale, par leur tradition littéraire, leur érudition, leur organisation et leur religion qui les valorisaient en tant que peuple élu.

5- L'importance du contexte national

Lewis (1969) montre aussi l'importance du contexte national dans lequel se développe la '*culture de pauvreté*', en particulier concernant le facteur d'intégration de cette culture dans la société en général et le facteur d'identification que les membres de cette culture possèdent, soit avec une '*grande tradition*' de cette société ou une nouvelle tradition révolutionnaire en train de se former. Certains foyers plus pauvres mais appartenant à un pays dont le sens identitaire est plus profond auront moins de chance de faire partie de la '*culture de pauvreté*'. Il existe donc plusieurs profils de '*cultures de pauvreté*', dépendamment du contexte national auxquelles elles appartiennent. Ainsi le niveau d'aspiration des plus défavorisés varie d'un pays à l'autre (le bas niveau d'aspiration est cité par Lewis (1969) comme un des traits majeurs de la '*culture de pauvreté*'). Par exemple, les citoyens d'un pays comme les États-Unis, par son idéologie traditionnelle de progrès et de démocratie, d'après lui, offre un très haut niveau d'aspiration pour toute sa population, seuls 20% des pauvres des États-Unis sont membres de la '*culture de pauvreté*'. Ce qui est vu comme positif pour Lewis (1969) qui pense qu'il est plus facile d'éliminer la pauvreté en soi que la culture de pauvreté. Il dit aussi que: '*l'élimination de la pauvreté matérielle en soi n'est peut-être pas suffisante pour éliminer la culture de pauvreté qui est tout un mode de vie.*' (Lewis, 1969, p.810)

6- Perspectives futures

Concernant les perspectives futures de la '*culture de pauvreté*', il distingue les pays où elle touche une faible proportion de la population, des pays où elle représente un large pourcentage de la population totale. Pour son pays, il ne propose pas de méthode, se limitant à présenter ce que les spécialistes de son pays '*se bornent*' à faire: S'attaquer au noyau de la pauvreté en tentant d'élever le niveau de vie des défavorisés, en les incorporant aux classes moyennes; et en les suivant par des traitements psychiatriques, quand cela est possible. Il voit, au contraire, la révolution comme solution réalisable pour les pays en voie de développement. Elle permettrait d'abolir certains des traits essentiels de la '*culture de pauvreté*' par les changements de structures fondamentales, la redistribution des richesses et l'organisation des pauvres (qui gagneraient alors un sentiment d'appartenance et de pouvoir).

7- Conclusion

Lewis (1963) a été critiqué, entre autres, pour sa méthode de recherche, qui se limitait, dans un livre comme '*Les Enfants de Sanchez*' à laisser la parole aux intéressés. Il a, par la suite, été amené par ses détracteurs à théoriser sur le thème de la pauvreté (1969). Sa théorie, que nous venons de présenter, a fait l'objet de vives critiques de la part de ses opposants. Ainsi, son hypothèse qui voit la '*culture de pauvreté*' comme inhérente aux premiers stades du capitalisme a été infirmée par

l'évolution récente. En effet, on voit actuellement la pauvreté s'approfondir tant dans les pays du centre que de la périphérie. De plus, Valentine (1968), son grand adversaire, critique le concept de '*culture de pauvreté*', qui, selon lui, rend les pauvres responsables de leur pauvreté. D'après lui, toute théorie qui souligne la transmission de valeurs différentes par des institutions différentes, particulières au milieu de la pauvreté, fait assumer la responsabilité de la pauvreté aux pauvres. Selon lui, Lewis (1969), en voyant comme solution la destruction de la culture de la pauvreté plutôt que la pauvreté en tant que telle, fait cette erreur. Il est aussi en désaccord avec la définition de la pauvreté comme sous-culture. Pour lui, il s'agit d'un ensemble de réponses situationnelles, qui sont fondées sur des valeurs partagées avec le reste de la société, à des conditions différentes, surtout caractérisées par l'impossibilité de mobilité sociale. Il voit donc plusieurs sous-cultures de la pauvreté, suivant par exemple les différentes cultures ethniques, qui partagent beaucoup de caractéristiques avec la culture dominante.

On peut s'étonner de l'absence d'évocation du thème de la violence dans les traits définissant la '*culture de pauvreté*' alors que celle-ci est particulièrement présente dans les histoires de vie de la famille Sanchez. Pourquoi cette lacune? Peut-être parce que Lewis (1969) a désiré éliminer la contradiction dans sa théorie. La violence, en tant que destructrice n'est-elle pas en contradiction avec la '*culture de pauvreté*' vue comme tentative de solution locale à des problèmes que ne peuvent résoudre les institutions? Puisqu'il essaie de montrer l'adaptabilité du pauvre à ses conditions de vie, il ne peut évoquer un élément vu comme inadaptatif sans remettre en cause son approche fonctionnaliste (pour qui tout, dans une société, fonctionne!).

Enfin, on peut reprocher à Lewis (1969) le manque d'articulation de son concept de '*culture de pauvreté*' qui repose sur une accumulation de 70 critères. Néanmoins, en tant qu'ensemble de normes et de comportements appris et transmis au sein d'un groupe socialement défavorisé, son concept de '*culture de pauvreté*' me semble utile. Ainsi, ma première hypothèse de recherche postule la présence de la '*culture de pauvreté*', telle que définie par Lewis (1969), dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota.

3- Les 'réseaux d'échanges réciproques'

1- Introduction

C'est en 1974 qu'est publié l'article de Lomnitz portant sur l'organisation sociale et économique d'un bidonville mexicain dont les habitants sont à 70 % d'origine rurale. Dans la même veine que Lewis, Lomnitz (1974) critique le fait que le pauvre urbain est vu, dans la littérature sociologique, comme un individu se situant dans une large échelle de pathologie sociale qui exprime son incapacité à répondre adéquatement aux stimulations économiques et sociales qui lui sont données. Elle oriente ses recherches vers les bidonvilles de Mexico, en se posant la question de savoir comment des millions de Latino-Américains font pour survivre dans des conditions telles que celles qu'on rencontre dans ces quartiers: absence d'épargne, de métier rentable et de système de sécurité sociale. Lomnitz (1974) pense que le fait qu'une semblable population puisse subsister et se développer dans de telles conditions de privation extrême a de nombreuses implications. Les habitants des bidonvilles sont souvent décrits comme inaptes à la vie urbaine alors que, selon elle,

la prolifération des bidonvilles à travers l'Amérique Latine indique que cette forme d'établissement urbain est un 'succès'¹² et répond à des besoins sociaux objectifs. Cette forme d'organisation sociale est donc adaptative aux conditions économiques requises par les villes. Et au lieu de vouloir couvrir tout l'éventail de la culture, Lomnitz (1974) centre son étude sur les moyens dont les pauvres se sont dotés pour survivre. Elle les désigne comme des 'réseaux d'échanges réciproques', qui offrent aux pauvres un minimum de sécurité en leur permettant de faire face au chômage récurrent. N'ayant pas d'économies et ne bénéficiant de sécurité sociale d'aucune sorte, les pauvres ne peuvent survivre qu'à travers un système d'échanges, basé sur leurs ressources en parenté et en amis.

2- L'organisation sociale d'un bidonville

Lomnitz (1974) nous décrit les habitations des colons de Cerrada del Condor:

Les habitants de Cerrada del Condor vivent dans des conditions de pauvreté extrême. Une habitation typique consiste en une seule chambre mesurant de 10 à 12 pieds, contenant un ou deux lits partagés par les membres de la famille. Cette pièce peut aussi contenir une table, une chaise, une cuisinière fonctionnant au pétrole ou au gaz et souvent un téléviseur (33% des logements en possèdent un). Il y a trois toilettes publiques dans le bidonville, qui sont utilisées par la majorité de la population de celui-ci (...). (Lomnitz, 1974, p.139)

On constate les conditions d'extrême pauvreté dans lesquelles vivent les habitants de Cerrada del Condor. Lomnitz (1974) décrit les types d'organisation sociale prévalant dans ce quartier:

¹² Au sens fonctionnaliste d'une 'adaptation réussie à un milieu donné'.

1- Les '*unité de parents*' (représentant 68 des 162 foyers du quartier) sont des groupes d'unités résidentielles voisines qui partagent des aires extérieures communes réservées au lavage, à la cuisine et à la récréation des enfants. Ces unités résidentielles sont unies par des liens familiaux, même si les familles restent indépendantes économiquement. Ce pattern d'organisation sociale, qui concerne au minimum deux familles nucléaires, est vu comme relativement stable par les familles qui l'intègrent (ou qui ne peuvent s'en aller!): Seulement 7 des 44 familles étudiées l'ont quitté pour aller vivre dans un foyer complètement indépendant. Et ces foyers indépendants, qui représentent 58 des 162 familles reprises dans l'étude, attendent souvent une occasion d'intégrer une '*unité de parents*'. Celle-ci procure, en effet, une assistance mutuelle et d'autres types d'interactions plus que nécessaires dans un contexte de grande précarité.

2- Les familles étendues ('*extended families*'), qui représentent 29 des 162 foyers de Cerrada del Condor, partagent la même unité résidentielle. Lomnitz cite deux exemples: deux frères, leurs épouses et leurs enfants, qui partagent temporairement la même unité résidentielle et le jeune couple qui vit avec les parents d'un des conjoints (ce dernier arrangement semble plus durable). Ces familles étendues comprennent au minimum deux familles nucléaires, qui partagent les frais de loyer ou dont la propriété est commune. Parfois, les autres dépenses sont également gérées en groupe. Ce type d'organisation est vu comme plus instable. Très souvent, ces familles cherchent à intégrer une '*unité de parents*', dès que l'occasion se présente, même si elles y retournent pour y chercher sécurité ou assistance. On ne retrouve donc pas, dans ce bidonville, l'individualisme extrême évoqué par Lewis.

3- Caractéristiques des 'réseaux d'échanges réciproques'

Ce système, qui suit les règles de la réciprocité, est un mode d'échange entre égaux et s'inscrit dans la durée. Les trois éléments qui composent la réciprocité sont la confiance, l'équivalence des ressources (ou du manque de ressources) et la proximité physique de résidence. La réciprocité est vue par Lomnitz (1974) comme générant un code moral distinct du code moral de l'échange de marché, dans le sens où l'accent est moins mis sur ce qui est échangé que sur les rapports avec le(s) partenaire(s). Celui qui reçoit se préoccupe de la manière dont il va rendre plutôt que des bénéfices personnels maximums qu'il peut retirer de la transaction. Le fait de participer à un réseau de réciprocité n'exclut pas la participation à un autre système d'échange tel le système de marché. Une personne peut très bien vendre sa force de travail sur le marché urbain et pratiquer le système de réciprocité avec ses voisins, sa famille et ses amis. Et pendant les périodes où cette personne ne trouve pas d'emploi sur le marché du travail, sa participation au réseau de solidarité assure sa survie. Lomnitz (1974) conclut qu'en partageant ses ressources intermittentes, un groupe de 6 à 10 personnes peut survivre alors que les individus seuls n'y arriveraient peut-être pas. En bref, les '*réseaux d'échanges réciproques*', identifiés dans le bidonville nommé Cerrada del Condor, forment, selon Lomnitz (1974), une structure économique qui maximise la sécurité pour les habitants qui y participent. Et c'est en raison des avantages de cette participation que cette structure joue un grand rôle pour une large proportion de la population de Mexico.

Lomnitz (1974) insiste sur l'équivalence, l'égalité de la situation économique de chaque famille. Il en résulte que si une famille voit améliorer sa situation matérielle, elle va commencer à prendre son indépendance par rapport au réseau de solidarité. Elle ne fera plus appel à l'assistance des autres membres de l'échange, alors que les interactions entre ces derniers resteront très actives. La stratégie de cette famille consiste à refuser de prêter ou de demander des faveurs en clamant partout son manque d'argent. Les autres membres de l'échange vont commencer graduellement à ne plus rien demander à ce couple qui va trouver, éventuellement, à se loger dans une maisonnette indépendante possédant les services urbains et située à la limite du bidonville.

4- Contenu de l'échange

Voici la liste des éléments qui sont les plus fréquents objets d'échange dans les réseaux:

- Des informations, parmi elles des adresses pour des emplois, des résidences, des services,...
- La formation professionnelle, même si cela implique que la personne formée peut devenir un concurrent.
- Des emprunts d'argent, de nourriture, d'habits, de couvertures, d'outils,...
- Des services incluant l'accueil des visiteurs, veuves, orphelins, personnes âgées; des courses pour les voisines; la garde des enfants d'une mère qui travaille. Entre hommes, cette assistance inclus le transport de matériel et l'aide à la construction de

la maison. Les enfants donnent un coup de main, en transportant de l'eau ou en faisant les courses par exemple.

-Le partage d'installations telles que la télévision ou les latrines.

-Un support moral et émotionnel dans des situations rituelles (mariage, baptême, funérailles) ainsi que dans des interactions journalières.

5- Conclusion

La recherche de Lomnitz (1974) présente une nouvelle manière d'aborder l'étude de la pauvreté qui eu beaucoup d'impact par la suite. Elle permit de réaliser qu'à côté de l'hostilité venant du monde extérieur, il existait une certaine solidarité qui unit les voisins ou les gens d'un même quartier ou d'une même maison. Cette solidarité est rendue nécessaire pour la survie économique et psychologique du groupe, ce qui n'avait pas encore été abordé par les anthropologues, qui minimisaient peut-être son importance. Le reproche qu'on peut faire à cette approche est le fait que le pauvre y est surtout vu comme l'individu-modèle, faisant son maximum pour s'en sortir, et victime du système économique et politique mondial. Elle passe sous silence le pan négatif de la réalité pourtant manifeste. Elle donne donc peu d'informations sur la présence de l'alcoolisme, la criminalité, la drogue, le vol, les conflits, la violence,... En ce sens, elle poursuit dans la ligne fonctionnaliste de Lewis. Et elle se trouve en contradiction avec l'approche marxiste, qui se développera presque en même temps et qui insiste sur l'aspect conflictuel. J'ai tiré, du travail de Lomnitz (1974), ma deuxième hypothèse de recherche qui postule la présence de '*réseaux d'échanges réciproques*', tels que définis par Lomnitz (1974),

dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota. Ce sont les relations de solidarité et de conflit, qui se nouent dans les Inquilinatos, qui seront étudiées.

4- Conclusion

L'optimisme de ces deux auteurs est propre aux fonctionnalistes qui, rappelons-le, voient les systèmes économiques comme des ensembles de normes qui tendent à la satisfaction des besoins (fondamentaux et dérivés) des membres d'une société donnée. Les éléments, tels les conflits et la violence, qui suggèrent autre chose qu'une simple satisfaction des besoins, sont laissés de côté par leurs analyses. La présence de ces phénomènes, qui démontrerait une certaine '*inadaptation*' des pauvres à leurs conditions de vie, nous permet de voir les limites de l'approche fonctionnaliste (qui pense que tout, dans une société, fonctionne!). En outre, celle-ci ne tente pas d'expliquer la raison d'existence de la pauvreté. C'est à ces questions, laissées en suspens, que l'approche marxiste, fondée sur la notion de contradiction, veut répondre. Les anthropologues d'inspiration marxiste condamnent, en effet, l'idée d'une société vue comme un système délimité et en équilibre, incapable, selon eux, de rendre compte des tensions et des contradictions effectivement observables (la violence et le conflit, notamment) et du changement social.

b- Approche marxiste

1- Le contexte politique, économique et social des années 70

Victor Piché et Greg Teal (1989), dans un article intitulé '*Continuités et ruptures dans l'analyse du travail dans les années 90*', en exposant l'évolution des

sujets d'intérêt de la revue: *'Travail, Capital et Société'* des années 68 à 88, résumant bien le changement apparu dans l'étude de la pauvreté durant ces mêmes années. Les premiers numéros de cette revue se concentraient sur les thèmes du chômage et de la main-d'œuvre dans l'ensemble des pays du Tiers-Monde. Les auteurs insistaient sur l'exploitation des travailleurs, dans le cadre du développement capitaliste, qu'ils voyaient comme la cause fondamentale de la pauvreté et des inégalités sociales. Le système capitaliste était vu comme ayant un caractère mondial et on liait le sous-développement, la dépendance des pays de la périphérie à l'impérialisme. En conséquence, on voyait dans le socialisme, défini globalement comme mode de développement centré sur la réorganisation des rapports de classes et de sexes, le passage nécessaire permettant la diminution, voire l'élimination des inégalités sociales. La théorie marxiste était encouragée et rajeunie par des révolutions anti-impérialistes et socialistes dans le Tiers-Monde. L'espoir était que ces pays se libèrent du joug du sous-développement et connaissent une transformation rapide de leur économie. Le marxisme entamait aussi un dialogue (souvent laborieux) avec les nouveaux courants idéologiques comme l'écologisme, le féminisme et le mouvement étudiant. Tout cela dans le contexte d'un rejet d'une orthodoxie rigide et dogmatique, bien en place depuis longtemps, intolérante envers toute diversité d'opinion.

2- L'étude des groupes populaires et l'analyse de classes

Bernier (1974), dans un article intitulé: *'Culture de la pauvreté et analyse de classes'*, réalisé en vue de cerner la réalité d'un groupe de *'sous-prolétaires'* d'une

petite ville du Québec, donne un bon exemple d'un cadre d'analyse basé sur le matérialisme historique. Il définit les groupes sociaux concernés par la '*culture de la pauvreté*' comme étant le sous-prolétariat urbain ou rural comprenant les chômeurs, les travailleurs temporaires, les vagabonds et les travailleurs des secteurs peu productifs de l'industrie qui sont non-syndiqués et mal payés. Ces groupes sociaux sont liés par leur non-propriété des moyens de production et leur incapacité de vendre au prix social moyen leur force de travail. Il utilise le concept d'*'armée de réserve*' de Marx qui rend les chômeurs, les assistés sociaux et les vagabonds nécessaires, même inhérents au capitalisme. Cette réserve de main-d'œuvre permet de maintenir des salaires bas et donc, de garder les profits à un niveau intéressant. Le mode ou les rapports de production capitalistes sont donc vu comme produisant les classes sociales, nécessaires à la reproduction économique. Les rapports de production, tout comme leur reproduction politique et idéologique, sont assurés par les divers appareils d'État ainsi que la famille, l'école, l'église,... En même temps que le mode de production, la structure des classes se reproduit et les individus qui en font partie sont redistribués entre les classes selon les besoins du système. L'idéologie dominante, dont la fonction principale est de masquer les rapports de classes en vue de maintenir les conditions existantes, joue efficacement son rôle. En permettant une certaine mobilité sociale, elle donne l'illusion que les inégalités découlent directement des capacités de chacun. Bernier (1974, p.22 et 23) voit donc dans les rapports capitalistes centrés sur le profit la cause de la pauvreté de ceux qu'on maintient à l'écart pour exercer une pression permanente sur les salaires. Et, en vue de maintenir ces rapports, la famille et l'école doivent inculquer aux individus des principes et des

modes de comportement qui s'y adaptent, qui est l'idéologie dominante. Les comportements, croyances et attitudes des pauvres qu'on appelle '*culture de pauvreté*' sont expliqués comme l'idéologie dominante adaptée aux sous-prolétaires et aux ouvriers mal rémunérés.

Cette analyse insiste sur les interrelations entre une classe favorisée et une classe défavorisée comprenant les prolétaires, qui sont les exploités, et les sous-prolétaires, qui sont les exclus. Elle introduit donc les notions de '*conflit*', de '*violence*' et '*d'inadaptation*' dans l'étude de la pauvreté. La notion d'adaptation individuelle, chère aux fonctionnalistes, est ici remplacée par la reproduction des rapports. Ainsi la superstructure, composée de l'idéologique et du politique, a pour fonction de faire '*comprendre*' et '*accepter*', par chaque classe (ici, les pauvres), sa place dans la société. La pauvreté est étudiée ici dans le sens où elle remplit une fonction sociale, que se soit au niveau régional, étatique ou mondial. Cette fonction sociale paraît d'ailleurs avoir été démontrée durant ces dernières décennies. Mais même si cette explication est pertinente, elle laisse de très nombreux aspects de la réalité dans l'ombre. En centrant son étude sur le processus global de production, elle néglige l'analyse de deux autres moments fondamentaux du processus économique qui sont la circulation et la consommation. Elle ne constitue donc qu'un niveau d'explication parmi d'autres concernant l'étude de la pauvreté. Dans ce sens, elle est nécessaire et complémentaire à d'autres niveaux d'explication. Ainsi Bernier (1976) accompagne son analyse marxiste d'une étude intitulée: '*Bidonville, P. Q.: Analyse de classe d'un groupe de sous-prolétaires québécois*'. Celle-ci, plus descriptive, étudie de nombreuses facettes de la réalité qui vont de la situation

matérielle à la santé, en passant par les relations sociales, le rôle des institutions, l'idéologie discriminatoire,...

3- Le contexte politique, économique et social des années 80

La fin des années 70 et les années 80 ont vu croître les critiques du marxisme et des théories radicales. Piché et Teal (1989) voient comme origine de ce revirement l'offensive contre l'organisation des travailleurs dans les pays industrialisés et semi-industrialisés, l'imposition des politiques du FMI dans différentes régions du Tiers-Monde, les efforts pour combattre les mouvements féministes, les attaques de la liberté académique et culturelle face à l'importance grandissante des relations entre les universités et les grandes entreprises, les tentatives d'isolation et de destruction des mouvements et régimes socialistes et populaires,... Il faudrait ajouter l'échec flagrant, au plan économique et social, des '*socialismes réels*' (qui entraînera leur effondrement) et l'affaiblissement du mouvement populaire en Occident, dans le contexte d'une crise mondiale qui s'approfondit, après les '*trente glorieuses*'. Donc, depuis la fin des années 70, le marxisme et les modèles théoriques qui y sont associés vivent une crise profonde. Beaucoup de ceux qui ont mis de l'avant les critiques radicales des systèmes existants de domination se sentent désillusionnés, confus, pessimistes et incrédules face aux possibilités du modèle marxiste pour comprendre les problèmes de développement. On s'est alors tourné vers d'autres concepts comme celui de l'*informel*'.

4- Le travail informel

1- Introduction

Lautier (1994) écrit que la notion de l'économie informelle n'était pas utilisée par les chercheurs en sciences humaines avant le milieu des années 70. Créée par une institution internationale, le '*bureau international du travail*', cette notion s'est imposée aux politiques, aux chercheurs et aux militants dans les années qui ont suivi. D'après Bodson et Roy (1995), l'apparition de ce concept marque une rupture dans les politiques de développement des années 60. Les modèles de croissance préconisés à cette époque allaient dans le sens d'un développement basé sur des notions de modernisation de l'économie, de progrès technologique et d'investissement à forte intensité de capital. L'échec de cette politique se traduit par un nombre croissant de chômeurs et de sous-employés urbains alors que l'exode rural se poursuivait dans les grandes villes du Tiers-Monde. Or cette croissance urbaine ne s'est pas manifestée par un taux élevé de chômage, comme tel (les gens ne pouvaient tout simplement pas se le permettre), mais par le développement de petites activités urbaines génératrices de revenus monétaires, bien qu'elles échappaient au contrôle officiel. Les gouvernements des pays du Tiers-Monde des années 80, dont la Colombie, ont alors eu pour objectif de '*formaliser l'informel*', en le faisant rentrer dans le cadre légal. Pendant les années 80, le secteur informel a été défini comme une réalité positive (et même encouragé!), puisqu'il créait des emplois et permettait aux gens de résister à la crise à fort peu de frais pour l'État. D'après Lautier (1994) (bien que cette opinion ne soit pas partagée par tout le monde), les années 90 ont vu

évoluer le discours: L'économie informelle est de nouveau perçue comme '*ne menant à rien*', pour le développement (c'est-à-dire en termes d'accumulation ou de changement technique), même si elle permet la survie. Et il faut dire que le phénomène a pris une ampleur que personne n'aurait prédit. Actuellement, dans un pays comme la Colombie, le secteur informel touche 80% de la population (Blanco & Cardenas, 1994).

Ainsi, depuis la fin des années 70, le pauvre est principalement étudié par l'intermédiaire du concept de secteur informel. Évoquant l'étude de la marginalité, du sous-emploi et de la pauvreté, Lautier dit: '*Tout cela subsistera, mais devra passer dans le cadre sémantique obligé du discours sur l'informalité.*' (Lautier, 1994, p.9)

2- Définition de l'informel

Dans son article intitulé '*Marché informel du travail et accumulation du capital: approche théorique et analyse du cas brésilien*', Grossi-Porto (1979) a pour objectif de définir le marché informel du travail et de dégager une thèse concernant sa fonction et son rôle au sein du secteur formel. C'est par le biais de cet article que j'introduis, dans ce travail, le thème du marché informel. Selon l'auteur, ce phénomène n'est pas spécifique aux pays du Tiers-Monde, même s'il y est quantitativement beaucoup plus important et qualitativement différent¹³. En effet, dans les grandes villes du Tiers-Monde, une grande partie de la population active a

¹³ Lautier (1994), à ce propos, parle du revenu informel devenu nécessaire face à la stagnation des salaires et l'inflation dans les pays du Tiers-Monde, alors que la solidarité familiale et le recours au crédit ont atteint le seuil limite.

des activités, métiers, professions,... qui ne rentrent pas dans le secteur formel de l'économie. Elle définit ce dernier comme le secteur où les activités des individus se conforment à des normes strictes de fonctionnement, établies juridiquement et institutionnellement (ce qui comprend le rapport entre le capital et le travail).

Elle préfère parler de '*marché informel*' du travail plutôt que de '*secteur informel*' puisque, selon elle, la clef de la compréhension de l'*'informel*' réside essentiellement dans le rapport spécifique au marché du travail (et donc au capital) qu'entretiennent les travailleurs de ce secteur. Elle trouve, par ailleurs, le concept de '*secteur*' inadéquat parce qu'il recouvre différents types d'activités n'ayant aucune homogénéité par rapport à leur nature économique.

3- Caractéristiques du marché informel et de sa population

Selon Grossi-Porto (1979), le marché informel se caractérise principalement par l'absence de capital au sens strict¹⁴, dans le sens où les individus vendent des biens et des services dont la production a été accomplie sans le concours du capital. Ces rapports de production non-capitalistes sont ainsi subordonnés et déterminés par le mode de production capitaliste, qui domine l'ensemble de la société. Et les activités, qui relèvent du marché informel, sont exécutées par la seule force du travail et ont pour objectif la recherche de moyens de subsistance. Elles rapportent, aux travailleurs, des revenus inférieurs à ceux du marché formel. Ceux-ci, pour survivre, sont ainsi contraints de faire des journées de travail plus longues et leurs jours de congé sont rares, ou inexistantes. Ils s'autorémunèrent, ne possèdent pas de contrat

de travail et ne bénéficient pas de la législation du travail. Et ils sont poussés à prendre de multiples petits boulots pour pouvoir survivre, puisqu'il leur est difficile voire impossible de se trouver un emploi stable.

La population du marché informel se caractérise au travail par une grande instabilité, un grand roulement, peu de qualifications, des expériences professionnelles très diversifiées mais non-cumulatives, une présence importante des femmes, des enfants, des aînés et des immigrants. Le marché informel concerne les travailleurs sans revenus fixes, les marchands ambulants, les domestiques non-réguliers, les personnes qui vivent des services d'entretien et de réparation ambulants (plombier, cordonnier, électricien, maçon, menuisier ambulant, ...). Grossi-Porto (1979) y inclut même les mères au foyer (ce choix est discutable car les ouvriers et les bourgeois ont aussi, parfois, des *'épouses au foyer'*). Ces travailleurs possèdent un esprit de solidarité collective, une grande pratique de l'aide mutuelle qui se traduit par les prêts d'argent, le paiement différé de marchandises, le respect des places ou secteurs de vente et l'échange de clientèle.

4- Fonctions du marché informel

Grossi-Porto (1979) réfute la théorie dualiste qui oppose le secteur moderne de l'économie à un secteur traditionnel et archaïque, qui ne possède pas les conditions du développement car ses activités sont improductives. Le secteur traditionnel est vu ici comme empêchant le développement rationnel de l'économie. Pour l'auteur, si on pense que le secteur informel n'est qu'une conséquence mauvaise

¹⁴ C'est-à-dire, selon Marx, de l'argent qui s'échange contre des moyens de production et la force

et inattendue du capitalisme (cf. marxisme orthodoxe), on ne pourra se demander quel est son rôle. Au contraire, si on voit le secteur informel comme un produit du capitalisme (dans le sens où il est produit par le capitalisme et reproduit car le capitalisme en a besoin), on pourra comprendre son rôle dans l'ensemble de l'économie d'une société donnée. La thèse de Grossi-Porto (1979) postule donc que le marché informel n'est pas un phénomène contingent et n'est pas une conséquence imprévue (*'effet pervers'*) du développement. Au contraire, ce marché remplit des fonctions bien précises, si pas indispensables à des sociétés (phénomène encore plus présent dans le Tiers-Monde) dont l'économie est capitaliste.

Tout d'abord, le rôle principal du marché informel (celui qu'avait identifié Marx) est de constituer une armée industrielle de réserve (cf. Bernier, 1974). Ainsi, quand il le désire, le capitalisme industriel, ou des services, peut faire appel à ce réservoir de main-d'œuvre, soit comme moyen de pression pour faire baisser les salaires, soit comme force de travail effective. En outre, le capitalisme utilise cette force de travail de réserve et ce, sans devoir s'occuper de sa reproduction, puisqu'elle ne se réalise pas en son sein. Ainsi, pour survivre, les travailleurs du marché informel offrent des services aux travailleurs du marché formel: Les cantines improvisées au bord des trottoirs permettent aux entreprises de ne pas devoir s'occuper de l'alimentation des travailleurs pendant la journée. Ces services sont meilleur marché que si le capital devait mobiliser des ressources à cette fin. Les chefs d'entreprise peuvent donc maintenir les salaires, dans le marché formel, au niveau minimum, puisque l'informel reproduit la force de travail à bon compte. Ce qui veut dire que

de travail, dans le but de dégager la plus-value.

ces services apportent une contribution au marché capitaliste sans entrer en concurrence avec lui. Et comme le marché capitaliste se réserve les productions rentables, les activités informelles sont tolérées. La richesse produite par la surexploitation des travailleurs de l'informel est ainsi transférée au mode de production capitaliste. Selon l'auteur, dans les pays du Tiers-Monde, c'est en partie grâce aux prélèvements réalisés sur le travail informel que le capital national compense les contraintes du marché international (marchandises, capitaux). Enfin, la présence du marché informel permet le maintien de bas salaires pour les classes prolétaires car le revenu informel, des autres membres de la famille, complète le salaire de ses membres.

Suivant le raisonnement de Grossi-Porto (1979), les activités informelles ne sont donc pas incompatibles avec le développement du capitalisme. Au contraire, elles sont subordonnées à la logique de ce système, et les travailleurs sont refoulés par la dynamique même de l'accumulation.

5- Conclusion

L'apport de Rondeau (1989), dans son article intitulé: *'Les restauratrices de la nuit de Bamako'*, permet de nuancer la thèse de Grossi-Porto (1979) sous plusieurs de ses aspects: Selon Grossi-Porto (1979), les *'restauratrices'* du marché informel participent au système capitaliste des sociétés du Tiers-Monde en nourrissant les travailleurs salariés à meilleur compte. Et ce sans concurrencer le capitalisme, puisque le produit n'est pas mis en vente sur le marché capitaliste. Rondeau (1989) montre, au contraire, que la clientèle des restauratrices ne se

compose pas surtout de travailleurs à bas salaire mais principalement de gens des classes moyennes. Et, selon Grossi-Porto (1979), les travailleurs du marché informel ont des salaires inférieurs au salaire minimum du marché formel. Or, d'après Rondeau (1989), les salaires des restauratrices de Bamako ne sont pas si bas. Elle parle même de bénéfices pouvant atteindre 200\$ américains par mois, ce qui équivaut au salaire d'un professeur diplômé d'une école normale supérieure. Donc, les salaires du marché informel peuvent ne pas être moindre que les salaires du marché formel. Par contre, les conditions de travail y sont plus mauvaises: On note, pour les restauratrices de Bamako, une absence de toit et d'abri et une absence de réserves importantes en tout genre (à cause de l'emprunt, du don obligatoire, du vol, ...). Par ailleurs, les données de Rondeau (1989) ne contredisent pas Grossi-Porto (1979) quand elle observe, pour les restauratrices, la prédominance du principe de réciprocité, comme forme d'échange, dans le sens où les biens et les services sont souvent transférés moins en fonction de la valeur de leur contenu (la rentabilité) que du rapport social qui lie les partenaires.

Une autre critique qu'on peut faire à Grossi-Porto (1979) concerne son affirmation que les membres du marché informel sont rejetés du secteur formel et qu'ils ont pour envie d'y avoir accès. Cette idée ne se vérifie pas empiriquement puisque certains types d'activités informelles sont l'objet d'un choix personnel et volontaire. Ainsi, à Cali, en Colombie, certains habitants des décharges publiques ne veulent pas déménager, quand ils en ont la possibilité financière, parce que leur lieu de résidence leur permet de gagner leur vie (comme chiffonniers), en leur offrant un revenu supérieur à ceux des ouvriers. Cette dernière critique a une portée plus

restreinte, cependant, parce que si ces gens déménageaient, ils perdraient leur gagne-pain et se retrouveraient sans source de revenu. Le fait de vouloir rester habiter la décharge est un choix un peu forcé, dans ces conditions. Il n'est pas dit que ces gens ne désireraient pas entrer dans le marché formel, s'ils recevaient un salaire équivalent à ce qu'ils font ici.

À l'aide de ces différents exemples ethnographiques, on peut reprocher à Grossi-Porto (1979) de définir le marché informel comme si ce terme regroupait un tout homogène, comme si ce phénomène se présentait partout de la même manière. En réalité il se présente dans chaque pays, dans chaque ville, à chaque période de l'histoire, sous une forme particulière. Son projet d'analyser les caractéristiques du marché informel de manière globale est utopique. À ce propos, Lautier (1995) nous apprend que de nombreuses recherches empiriques ont été entreprises en vue d'évaluer l'importance du volume du marché informel. Pour y arriver, chaque auteur a voulu définir l'informel à partir de situations empiriques. Plus la liste des caractéristiques est grande et moins il est probable qu'une activité donnée les présente toutes en même temps. Actuellement, d'après Lautier (1994), les spécialistes reconnaissent l'hétérogénéité du marché informel. Le marché formel, lui, pose beaucoup moins de problèmes aux chercheurs, quant à sa définition. Les recherches sur le marché informel n'ont pourtant pas été vaines, car tout ce questionnement a permis la production d'une énorme masse de connaissances empiriques sur le travail, les conditions de vie et les logiques de reproduction des populations urbaines du Tiers-Monde. Et c'est au cœur de ce courant de recherche qu'on peut situer le travail de Grossi-Porto (1979). Au terme de cette discussion, je

formule l'hypothèse que, dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, le travail informel, bien que présent, ne répond pas à la définition qu'en fait Gossi-Porto (1979).

5- Conclusion

L'approche marxiste nous éclaire surtout sur la fonction de la pauvreté dans nos sociétés actuelles. Dans le contexte présent, la pauvreté, qui pour certains est synonyme de non-intégration à la société moderne, remplit de multiples fonctions indispensables au maintien et à l'expansion du capitalisme. Mais cette méthode d'analyse présente aussi des lacunes. Il semble qu'on ne puisse expliquer, seulement par les fonctions décrites du marché informel, sa surreprésentation dans les pays du Tiers-Monde et intermédiaires: Celui-ci atteint 50% de la population active d'un pays comme la Colombie (Blanco & Cardenas, 1994).

c- Conclusion

Cette revue de la littérature sur l'étude de la pauvreté, en traversant les années et les courants de pensées, montre la complémentarité de l'approche fonctionnaliste et de l'approche marxiste. Les fonctionnalistes, comme Lewis (1969) et Lomnitz (1974), qui insistent sur l'adaptation des pauvres à leur situation, ont initié l'étude de cet objet de recherche en anthropologie et nous ont fourni des descriptions précises quant aux moyens dont les pauvres se sont dotés pour survivre. Par ailleurs, les anthropologues d'inspiration marxiste, comme Bernier (1974) et Grossi-Porto (1979), nous éclairent sur la fonction donnée à la pauvreté dans le système capitaliste,

particulièrement dans le Tiers-Monde. Ils permettent ainsi l'introduction de notions telles que la violence et le conflit dans l'étude de la pauvreté (notions incompatibles avec le fonctionnalisme).

Avant de décrire la méthodologie, je rappelle mes hypothèses qui postulent la présence, dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, de la '*culture de pauvreté*' (telle que décrite par Lewis, 1969), des '*réseaux d'échanges réciproques*' (tels que définis par Lomnitz, 1974) et du travail informel (bien que sous une autre forme que celle définie par Grossi-Porto, 1979).

d- Méthodologie

1- Introduction

Durant les mois de mai et juin 1996, l'*'Asociacion Cristiana de Jovenes'* (l'Association Chrétienne des Jeunes) de Bogota m'a permis d'accompagner une psychologue et des volontaires dans les visites qu'ils rendaient aux familles des Inquilinatos des quartiers suivants: Santa Inès, San Facon, San Bernardo, Las Cruces et El Voto National. Chaque semaine, nous passons une fois dans chaque maison et faisons le tour des logis. La psychologue se présente comme personne-ressource auprès des nouveaux arrivants et passe du temps avec toutes les personnes qui le souhaitent. Certaines personnes ne désirent pas être conseillées ou entrer en relation avec elle. D'autres personnes lui content chaque semaine l'évolution de leur situation personnelle et familiale, leurs peines, leurs espoirs et leurs fiertés. La psychologue écoute, conseille, donne des bonnes adresses (consultation médicale ou psychologique gratuite, centre de désintoxication, où trouver du travail,...), intervient

(par exemple, va voir une directrice d'école à propos d'un enfant difficile,...), et fournit plus rarement une aide matérielle (un panier de ménage, un uniforme scolaire, une paire de souliers,...). Quand une personne change d'Inquilinato et désire poursuivre la relation qu'elle a instaurée avec la psychologue, celle-ci la suit dans sa nouvelle maison et profite de ce contact pour pénétrer dans ce nouvel Inquilinato¹⁵. Elle se présente alors à l'administrateur de la nouvelle maison en expliquant l'aide qu'elle peut apporter aux inquilinos qui le désirent. Si celui-ci est d'accord, elle va se présenter à tous les inquilinos de cette maison. En cas contraire, cas plus rare, elle limite sa visite à la famille qu'elle vient voir.

Pendant la dernière semaine de mon séjour, comme la psychologue ne pouvait se rendre dans les Inquilinatos, j'ai réalisé les visites de soutiens auprès des familles. Comme j'étais nouvelle et perçue comme trop différente et trop extérieure à leur réalité, les inquilinos, bien que contents de mes visites, ne me confiaient que leurs problèmes les plus superficiels. C'est donc principalement en assistant aux entrevues que les inquilinos avaient avec la psychologue que je pouvais apprendre les histoires de ces familles et les préoccupations qui leur tenaient le plus à cœur. Durant ces visites hebdomadaires, j'ai aussi pu observer les Inquilinatos, la manière dont la vie y est organisée et les conditions de vie qui y sont présentes.

C'est dans un Inquilinato du Voto National (qu'on appellera ici l'Inquilinato Santa Lucia), qui me paraît être représentatif des autres Inquilinatos quant à sa population, que j'ai intensifié mes recherches (six de mes dix informatrices viennent de là). Ce choix s'explique surtout par l'accueil qui m'y a été fait (l'administrateur

¹⁵ En effet, il paraît difficile voir impossible d'entrer dans un Inquilinato sans être bien connu par

m'aidait dans mes recherches) et par la présence, en son sein, d'un noyau de solidarité et d'une petite entreprise. Il m'était donc possible d'approfondir, dans cette maison, l'étude des thèmes de la '*culture de pauvreté*', de la solidarité (versus du conflit) et du travail informel. Et quand les habitants de cet Inquilinato ont en grande majorité déménagé, en groupe, vers une autre maison, je les ai suivis. Ce déménagement reflète bien la réalité des inquilinos qui changent fréquemment de lieu de résidence, même s'ils le font rarement en groupe. Le passage d'une maison pratiquement barricadée vers une maison bien éclairée (mais située dans une zone particulièrement dangereuse) n'a pas eu d'impact négatif, je pense, sur ma recherche.

Un des bénévoles de l'A.C.J., Efrain Samaniego, qui s'intéressait aussi aux conditions de vie et à la présence du travail informel dans les Inquilinatos, participait à nos visites. Il a écrit un bref rapport (13 pages) en mai 1996 sur Santa Lucia. Je me servirai, dans mon travail, de son rapport qui m'a aidé à me faire une idée plus complète de la réalité des Inquilinatos et à confirmer certaines de mes découvertes.

2- Matériel ethnographique

Mon matériel de travail se compose des observations ethnographiques des Inquilinatos visitées (qui sont les lieux de résidence des femmes de mon échantillon) et du contenu des entrevues réalisées avec 10 informatrices. C'est du livre de Lewis (1963) intitulé: '*Les Enfants de Sanchez*' que je me suis inspirée pour décider du type de matériel que j'allais recueillir auprès des inquilinos. Ne disposant que de 2 mois, je n'ai pu instaurer de relations assez solides avec eux pour réaliser moi-même des

un des membres de celui-ci.

entrevues, en profondeur. Et donc l'accompagnement d'une psychologue, durant ses visites, m'est apparu comme le seul moyen d'entrer en contact avec les inquilinos. Celle-ci me présentait comme une psychologue qui avait repris des cours d'anthropologie. Parallèlement à Lewis (1963), les entrevues auxquelles j'ai assisté, qui sont centrées sur l'unité d'étude que représente la famille, ont été recueillies par la méthode de recherche de l'observation participante. Et bien qu'assistant ou réalisant des entrevues de soutien psychologique, je ne peux parler d'entrevues de type anthropologique, à l'instar de Lewis (1963, 1969) et de sa méthode.

Bien que cette recherche n'avait pas pour objet de se limiter à la vie des femmes, j'ai constaté dans la réalité que les femmes sont celles qui parlent le plus ouvertement de leur situation. Les hommes restent beaucoup plus discrets sur leur vie et ne se confient pas si facilement à une femme psychologue accompagnée d'une étrangère. J'ai donc sélectionné dix femmes, choisies en raison de la fréquence des rencontres. En effet, plus j'avais l'occasion de rencontrer une personne, plus complète était la vision que j'avais de sa vie. Durant les entretiens, j'enregistrais dans ma mémoire toutes les informations apprises sur ces femmes que je transcrivais chaque soir en français. Le contenu de ces récits, qui s'intéresse autant à la vie des hommes qu'à la vie des femmes, me paraît assez représentatif des problèmes et situations que vivent les inquilinos. En effet, ces femmes, désirant recevoir une aide psychologique de la part de la psychologue que j'accompagnais, en venaient à évoquer les différents problèmes auxquels elles avaient à faire face dans leur existence de tous les jours et les choix importants de conséquences qu'elles avaient à poser.

3- Conclusion

Après une évocation de la Colombie, Bogota, son centre-ville et ses Inquilinatos, les familles étudiées seront brièvement présentées (le contenu des entrevues se trouve en annexe), ainsi que l'ethnographie des Inquilinatos visités. Mon matériel ethnographique sera ensuite analysé, par l'intermédiaire de l'approche fonctionnaliste et de l'approche marxiste. Trois thèmes y seront successivement abordés: la '*culture de pauvreté*' (en référence à Lewis, 1969), la solidarité et le conflit (voir Lomnitz, 1974), et le travail informel (suivant Grossi-Porto, 1979). Ils seront analysés en vue de spécifier les caractéristiques des inquilinos et de vérifier mes hypothèses.

Chap. 2- Contexte historique, politique et social de la Colombie, Bogota, son centre-ville et ses Inquilinatos

Ce chapitre a, dans un premier temps, pour objet d'évoquer brièvement quelques éléments de la géographie, de l'économie, de l'histoire politique et de la situation sociale de la Colombie. Dans un deuxième temps, l'objectif sera de présenter la ville de Bogota et de définir et situer les Inquilinatos au cœur du centre-ville. Le but poursuivi est d'insérer les habitants des Inquilinatos dans leur contexte de vie.

a- La Colombie

La Colombie, dont la superficie est de 1 138 914 km², est une république qui se situe à l'extrémité nord-ouest du continent sud-américain. Cet État est bordé par l'Océan Pacifique, à l'ouest, et par la Mer des Caraïbes, au nord, ainsi que par les pays suivants: l'Équateur, le Pérou, le Brésil, le Venezuela et Panama. Sa population, en 1992, était estimée à 32 980 000 habitants (Fougère, 1992), dont 14 millions de personnes de moins de 18 ans (Quintero & Rocio, 1993). Ce pays est composé, géographiquement, par 2 grands ensembles: la région andine à l'ouest (montagneuse sauf la Côte Caraïbe), qui abrite 90% de la population et, à l'est, les plaines du bassin de l'Orénoque et de l'Amazonie qui couvrent les 2/3 du pays et qui sont très peu habitées. Économiquement, la Colombie exporte principalement du café, du pétrole, du charbon, du nickel, de l'or et des émeraudes (sans compter l'exportation '*invisible*' de la coca).

La Colombie, conquise durant le XVI^{ème}, devient une vice-royauté indépendante en 1719 et acquies son indépendance en 1819, quand Bolivar remporta la victoire de Boyaca sur les Espagnols. À cette époque apparaissent les deux grands partis qui vont dominer la vie politique du pays: Les conservateurs et les libéraux qui se succédèrent au pouvoir jusqu'en 1948. Cette année fut marquée par l'assassinat de Gaitan (candidat libéral victorieux) qui provoqua une insurrection populaire dans les grandes villes du pays. Il en résulta une guerre civile généralisée (*'la Violencia'*) qui, de 1948 à 1953, a fait environ 200 000 morts (2% de la population de l'époque). Celle-ci, qui était surtout une guerre paysanne, s'est manifestée par des accumulations de vols, rapt, assassinats, mutilations, tortures, migrations massives forcées, avec en contrepartie des arrestations, des occupations militaires, les prisons surchargées,... La répression provoqua le coup d'État du général Pinilla. Cette situation amena les deux grands partis à une entente qui, pendant vingt ans, les fit alterner pacifiquement à la présidence et se partager les postes gouvernementaux. C'est à cette époque que des guérillas et des *'zones d'autodéfense'*, encore actives actuellement, se sont constituées; la *'lutte contre l'insécurité'*, elle, donnant de plus grands pouvoirs aux militaires. Au fil des ans, d'autres problématiques telles que les enlèvements et la corruption ont favorisé un climat d'insécurité permanente renforcé par la *'guerre totale'* contre les *'narco-trafiquants'* engagée par le gouvernement colombien et les États-Unis en 1989. Le pays s'est doté d'une nouvelle constitution en 1991 qui a permis un renforcement des institutions démocratiques, au niveau formel. Mais dans les faits, il reste confronté à la violence politique endémique (qui se manifeste par le *'narco-trafic'* et les actions terroristes des guérillas) et à

l'agitation sociale due, entre autres, à la dégradation de la situation économique. (Le Petit Robert des Noms Propres, 1994; Tabares, 1993; Bennassar & Stevens, 1984).

b- Quelques chiffres

Les informations statistiques qui suivent ont pour objectif de chiffrer la réalité colombienne, en illustrant les aspects dominants de la société colombienne en général et de la capitale en particulier. Les thèmes de la violence, des relations de couple, de la natalité, de l'espérance de vie, de la taille du foyer, de la pauvreté et du marché informel seront successivement abordés.

1- La violence

Selon Blanco & Cardenas (1994), les années 80 ont été en Colombie parmi les plus violentes de l'histoire de ce pays. À la violence d'origine politique, liée à la guérilla, l'armée et les paramilitaires, s'ajoute la violence économique. Celle-ci est en relation avec le '*narco-trafic*', la contrebande, '*les sicarios*'¹⁶ et la violence provenant de la délinquance. Le phénomène revêt une grande importance: En 1985, on constatait 4,3 homicides pour chaque 10 000 personnes. En 1991, ce chiffre est passé à 7,3. LeSoir (journal belge) du 20 mai 1996, évoquant un rapport gouvernemental colombien qui fait état de 25.273 morts en 1995, confirme la première place mondiale de la Colombie pour la violence en temps de paix et l'assassinat comme première cause de mortalité dans ce pays. En y ajoutant les autres formes de morts violentes, tels le suicide, les accidents de travail, ou de la route, et

les décès d'origine non éclaircie, le chiffre atteint les 39.375 personnes, soit une mort violente toutes les treize minutes ou encore 107 par jour. La Colombie compte ainsi le double de morts violentes, par an, de toute l'Europe réunie, bien plus que les États-Unis avec 25.000 assassinats ou la Chine avec 16.682 homicides. Seule l'Inde la dépasse avec 48.000 homicides, mais sa population est...27 fois plus nombreuse. Et si on compare les villes colombiennes, on constate que Bogota reste la ville la plus meurtrière avec 6.607 morts recensées (pour 1995), suivie de près par Medellin (plus petite), avec 5.688 morts, et par Cali, avec 3.256.

Suivant Blanco & Cardenas (1994), les mobiles de cette violence peuvent être politiques ou économiques: La frontière entre la violence politique, économique, celle découlant du trafic de stupéfiants et de la délinquance commune est considérée comme de plus en plus diffuse, la violence s'étant institutionnalisée comme phénomène culturel. Cette violence qui, comme vu précédemment, s'est surtout dirigée vers les populations de la campagne, a eu pour conséquence sur les familles la mort de leurs membres (surtout masculins), la migration, le changement d'activités, la reconstitution de réseaux de relations, l'adoption de nouvelles coutumes et de nouveaux modes de vie, la lutte pour la survie dans un endroit inconnu,... La plupart des *inquilinos*, que j'ai rencontrés, sont des immigrants qui ont dû quitter leur région en vue se protéger de cette violence politique. Ils sont arrivés à Bogota où la violence, sous toutes ses formes, fait rage et très souvent, ils sont même devenus des participants très actifs à celle-ci (voir plus loin).

¹⁶ On peut traduire le terme '*sicario*' par l'expression de tueur à gages.

2- La famille et les relations de couple

D'après Blanco & Cardenas (1994), les hommes nés dans les années 1905-1909 avaient en moyenne 32,6 ans le jour de leur mariage. Ils s'unissaient avec des femmes dont l'âge moyen était de 22,9 ans. À cette époque, l'homme devait posséder une bonne situation socio-économique pour voir sa demande en mariage acceptée par les parents de sa future. La génération 1940-1944 voit ses hommes âgés en moyenne de 25,5 s'unir à des femmes de 21,4 ans. Les générations suivantes ont poursuivi la tendance de se marier de plus en plus jeunes, l'âge du mariage tendant à se rapprocher pour les hommes et pour les femmes. L'homme, actuellement, n'est donc plus obligé '*d'avoir une situation*' pour s'unir et, la différence d'âge s'atténuant, il a perdu de son autorité sur sa femme. Et le mariage catholique, qui était la pratique dominante au début du siècle (88,2% entre 1910-1914), ne concerne plus que 35% des personnes vivant en couple durant les années 1965-1969. L'union libre, contrairement, est passée de 10,1% à 63,2% pour la même époque. Les personnes séparées, elles, se remettent en couple dans 27,6% des cas. Alors, après une ou des unions successives, le réseau de relations familiales s'élargit avec la famille du nouveau partenaire et les enfants de celui-ci.

On constate que ces séparations ont, entre autres, pour conséquences d'augmenter la présence de la matrifocalité. La majorité des foyers dirigés par des femmes ont lieu dans des familles incomplètes (77,1%). La femme assume le pouvoir, en général, quand l'homme déserte, bien qu'on rencontre 25% des femmes chefs de foyer qui ont un nouveau partenaire (que celui-ci soit résident ou non). Ce

phénomène, plus urbain que rural, touche 8,9% des colombiennes âgées de 15 à 50 ans. Et, contrairement aux apparences, il se rencontre moins fréquemment chez les pauvres: 22,9% des foyers plus aisés ont pour tête une femme pour 18,6% dans les foyers plus pauvres. Par contre, cette relation s'inverse pour les jeunes femmes qui ont des enfants de moins de 5 ans. Et dans la majorité des cas, les femmes chefs de foyers héritent du pouvoir quand leur partenaire fait défaut. Elles ont plus de 35 ans (dans 58,9% des cas) et 60,2% d'entre elles travaillent. Ce travail, qui leur donne une autorité suffisante pour être reconnues comme chefs du foyer, est rendu nécessaire par leurs importantes responsabilités économiques.

Blanco & Cardenas (1994) nous informent sur les séparations et leurs conséquences:

L'abandon masculin des obligations familiales produit des conséquences économiques dramatiques pour les femmes, qui sont celles qui restent avec les enfants. Quand on sait que les séparations se produisent en majorité dans les secteurs les plus défavorisés, là où le niveau de fécondité est le plus haut et là où le plus grand nombre de femmes contractent d'autres unions, on peut affirmer que ce sont les femmes séparées des milieux les plus défavorisés, en situation de chômage et de pauvreté, qui supportent les plus dures conditions économiques de la séparation. (Blanco & Cardenas, 1994, pp. 56-57)

3- L'espérance de vie, la taille du foyer et la natalité

En 1990, l'espérance de vie est de 69,2 ans en Colombie. Et si 61% des plus de 60 ans sont inactifs, 83,5% d'entre eux ne disposent ni de rentes ni de pensions. Ce sont donc les enfants qui doivent assurer la survie économique des personnes

âgées. Celles-ci restent ainsi totalement dépendantes d'un adulte économiquement actif.

Concernant la taille de la maisonnée, des tendances contradictoires se conjuguent: D'un côté, le taux de natalité baisse d'année en année. D'un autre, les effets récents de la recomposition des foyers (composés de membres provenant du processus de séparation conjugale), de l'appauvrissement ou des stratégies de survie familiale ne font qu'augmenter le nombre de personnes par maisonnée. De 1951 à 1985, le nombre de personnes par habitation est passé de 6,96 à 4.7 et en 1993, il remontait à 5,1. Pour Blanco & Cardenas (1994), ces chiffres ne traduisent pas une amélioration de la qualité de vie et de relations:

La valeur du sol est devenue telle que les habitations offertes sur le marché sont chaque fois plus petites. Bien que le nombre de logements et de services augmente, la taille des habitations se réduit. Cette réduction d'espace a pour conséquence un entassement de la population dont les statistiques ne rendent pas compte même s'il est très perceptible dans la vie quotidienne. Il s'exprime notamment par la détérioration permanente des relations familiales. (Blancos & Cardenas, 1994, p.73)

Il existe donc un lien direct entre la situation de pauvreté et la taille de la maisonnée: Les foyers pauvres possèdent en moyenne 0,6 personne en plus que les foyers plus aisés. Et bien que les maisonnées soient, en majorité, nucléaires (56,63%), une bonne partie d'entre elles sont élargies (29,95%). Celles-ci sont beaucoup plus fréquents à la ville qu'à la campagne, alors que les foyers nucléaires deviennent dominants dans les zones rurales. Blanco & Cardenas (1994) expliquent ce phénomène par l'immigration des enfants vers les villes alors que les parents restent à la campagne, où ils représentent un point de référence affective. Je pense

que cette réalité est surtout causée par la différence de prix du sol et des maisons entre la campagne et la ville. Un autre phénomène, qui apparaît aussi bien chez les pauvres que chez les mieux nantis bien qu'il soit plus présent chez les défavorisés, est la tendance qu'ont les filles mariées et/ou mères célibataires à vivre avec leurs parents. Les maris ou partenaires de ces femmes viennent donc habiter dans le foyer de leurs beaux-parents, confirmant ainsi la dominance de la ligne maternelle en Colombie.

4- Les pauvres et leur intégration dans le marché informel

D'après Blanco & Cardenas (1994), au sein de l'Amérique Latine, la Colombie occupe une position intermédiaire concernant la pauvreté. En 1988, 43,5% des Latino-Américains avaient des revenus inférieurs à la satisfaction des besoins alimentaires minimaux (*'la canasta basica de consumo'*) et 50% avaient certains besoins de bases insatisfaits. La Colombie, en comparaison avec cette moyenne, possède 13,7% plus de pauvres par rapport aux revenus nécessaires à la satisfaction des besoins alimentaires de base (49% de la population) et 70% moins de pauvres concernant les nécessités de base insatisfaites (15% de la population). De 1970 à 1985, suite à l'amélioration des conditions de vie de la population, on a assisté à une réduction de la pauvreté. Et de 1985 à 1990, les conditions de vie dans les zones urbaines se sont détériorées et la situation de pauvreté s'est amplifiée, si on la compare à celle du début des années 80. Du point de vue juridique, la nouvelle constitution de 1991, qui définit la Colombie comme un État Social de Droit (elle désire *'promouvoir la prospérité générale'* et *'faciliter la participation de tous'*, se

dit pour *'l'élimination de la discrimination', 'l'aide aux démunis sociaux et économiques'* par l'adoption de droits sur la santé, l'éducation, la culture, la récréation, la sécurité d'emploi et sociale,...), ne semble pas être appliquée dans les faits.

Pour ces auteurs, dans les villes, la situation est particulièrement critique puisque 72,5% des mères chefs de famille, ayant des enfants mineurs, vivent dans la pauvreté. La proportion de pauvres augmente avec l'âge du chef de ménage, jusque 40 ans pour les hommes et 45 ans pour les femmes. Ainsi la proportion de pauvres passe de 40,2% à 61% pour les femmes de 25 et 45 ans. En outre, la situation maritale covarie avec la pauvreté: Dans les foyers unis par l'union libre, on rencontre 60% plus de pauvres que dans la population totale, et 75% plus de pauvres que chez les célibataires. La pauvreté est également corrélée à l'éducation scolaire reçue, pour l'année 1990: Ceux qui n'ont reçu aucune formation scolaire et ceux qui ont terminé leur primaire ont une proportion de pauvreté semblable (46,6% pour 45%). Par contre, ceux qui ont un diplôme secondaire (50,3% de la population des villes) réduisent le risque de se retrouver en situation de pauvreté (33,1%) et ceux qui possèdent une formation universitaire le limitent considérablement (9%). Les niveaux de pauvreté varient aussi en fonction de l'éducation scolaire reçue. Ainsi la pauvreté définie comme *'les nécessités de bases insatisfaites'* et les revenus insuffisants se retrouve chez les personnes les moins scolarisées. La pauvreté relative de certains universitaires, si on les compare à leurs aînés, se manifeste surtout par la faiblesse des revenus.

Dans les villes, parfois dans les même quartiers, on voit coexister des secteurs de population avec un haut niveau de pauvreté et d'autres qui jouissent de bien meilleures conditions. Mais bien que le PIB ne cesse de croître, 50% des revenus sont concentrés entre les mains d'une fraction de la population (les 20% supérieurs). On n'assiste donc pas à une diminution de la pauvreté. Comme elle ne s'accompagne pas par de la création d'emploi, de l'amélioration de l'infrastructure urbaine et par des programmes sociaux suffisants et efficaces, cette croissance économique du pays ne permet pas de réduire la pauvreté. Et la population la plus défavorisée, n'étant pas concernée par cet essor économique, s'intègre dans le marché informel. En 1990, 87% des entreprises employaient moins de 10 travailleurs. En 1985, le secteur informel employait 49,9% des travailleurs et contribuait, en 1988, à 25% du PIB colombien. La moitié de ces travailleurs ne dispose pas de système de sécurité sociale et ils sont moins bien payés (68,5% d'un salaire pour le même travail dans le secteur formel). Mais pour Blanco & Cardenas (1994), malgré ces inconvénients, ce secteur permet la socialisation et l'accueil de travailleurs qui ne trouvent pas leur place dans le secteur formel: les chômeurs, les nouveaux immigrants, les personnes non-qualifiées, les jeunes, les personnes âgées. Et parfois, il offre une formation et permet aux travailleurs une flexibilité d'horaire impensable dans le secteur formel.

5- Conclusion

La Colombie se voit donc attribuer la première place mondiale pour la violence en temps de paix en raison, entre autres, de son importante criminalité de droit commun et de celle qui découle du trafic de stupéfiants. Cette violence, qui est

la première cause de mortalité dans le pays, se manifeste entre autres à Bogota où 6.607 morts ont été recensés pour l'année 1995. Cette violence peut aussi être mise en relation avec la répartition des revenus puisqu'une minorité de la population concentre l'essentiel des revenus du pays, ce qui entraîne la population qui ne vit pas de cet essor économique à s'intégrer au marché informel. Cette situation explique que la pauvreté, très présente en Colombie puisque 49% de sa population a des revenus inférieurs à la satisfaction des besoins alimentaires minimaux, ne risque pas de disparaître. Ce qui a pour conséquence la réduction de la taille des foyers et donc l'entassement de la population.

c- Bogota

La capitale colombienne a été fondée en 1536, à 2 600 mètres d'altitude, au cœur d'une fertile et vaste plaine. Au XVIIIème siècle, Santé Fé de Bogota est devenue la capitale de la vice-royauté de Nouvelle-Grenade. Elle comptait alors quelques 30 000 habitants. Bolivar, qui désirait fonder une fédération des États-Unis d'Amérique du Sud, puis plus tard une union des pays appelée la Grande-Colombie (Venezuela, Colombie et Équateur), vit son rêve se briser par deux fois. Bogota devient donc la capitale d'un État moyen. Et comme le développement du pays au XIXème fut très lent et que la géographie cloisonnée de la Colombie favorisa l'émergence de plusieurs pôles urbains, bien répartis sur le territoire (Medellin, Cali, Barranquilla, Cucuta, Cartagena, Manizales, Bucaramanga,...), la ville de Bogota a eu la possibilité pendant longtemps de maîtriser sa croissance.

Jusqu'en 1951, la Colombie était un pays à dominante rurale (61% de la population vivait dans les campagnes), et seule Bogota dépassait le million d'habitants. C'est à partir des années 50 que le taux de l'accroissement de la population bogotane enfla considérablement, dépassant les 7% par an. Ainsi, au recensement de 1973, Bogota comptait 2 718 000 habitants et à celui de 1985, 4 176 769 habitants (Statistical Abstract of Latin America, 1996). Les dernières estimations parlent de 7 890 000 âmes (Ambassade de Colombie au Canada contactée par l'intermédiaire d'Internet, 1997). Bennassar & Stevens (1984) expliquent ce phénomène, encore en activité actuellement, par:

-Un taux élevé de natalité accompagné d'une baisse sensible de la mortalité et l'impossibilité pour la campagne d'absorber ce surcroît de population, en partie à cause de structures foncières archaïques (grands domaines peu productifs ou consacrés à l'élevage extensif),

- '*La Violencia*', que j'ai évoquée précédemment, qui a eu entre autres pour effet de provoquer un exode rural important. Certains ont dû migrer vers la frontière agricole et vers les villes suite à des expulsions (Bogota a beaucoup profité de cet apport démographique). Par la suite, la situation de guerre civile liée à la guérilla, au narcotrafic, à la mafia,... ont amplifié ce mouvement migratoire.

D'après Bennassar & Stevens (1984), avec cet accroissement de population, Bogota connaît à son tour le syndrome pathologique de la capitale géante du Tiers-Monde. Suite à la prise de conscience hâtive de ce phénomène, les classes dirigeantes en sont venues à un compromis, en 1963, entre les partis conservateur et libéral. Ils ont tenté une reconstruction de l'État en privilégiant la capitale (par la mise en place

d'équipements urbains et la création d'emplois de type administratif et socio-culturels), constituant ainsi un décalage entre la capitale et les métropoles régionales. L'impact de ces mesures a été à l'inverse de ce qui était escompté. Ainsi, la croissance de la ville est devenue impossible à contrôler étant donné que le gouvernement colombien n'a pas pu empêcher les actions d'urbanisation clandestine, apparues à Bogota dans les années 60: Les '*quartiers d'occupation*' se situent en général sur les hauteurs sud de la ville, qui sont éloignées du centre de Bogota. On peut citer en exemple Policarpe, Las Colinas, Los Laches,... Le code civil colombien favorise ces occupations, puisque il y a prescription après 30 jours. Les autorités ont de toute manière intérêt à laisser les migrants sans-logis remédier aux déficiences du marché légal, en créant eux-mêmes leurs propres structures. Certains de ces quartiers se sont très bien organisés en mettant sur pied des commissions spécialisées telles la Culture, l'Hygiène, la Solidarité, l'Éducation, les Sports, la Surveillance, l'Embellissement, l'Énergie, l'Adduction d'Eau, les Égouts,... Et bien que l'État ait soutenu la construction de logements durant les années 70, il n'a de nouveau pas pu répondre à la demande de logements urbains et les '*urbanisations pirates*' sont apparues. Dans ce cas, ce sont des propriétaires et des promoteurs immobiliers qui jouent le rôle des envahisseurs professionnels en vendant des lotissements clandestins, dépourvus de tous les équipements de base tels l'eau, les égouts, l'électricité.

Tous ces migrants, des '*quartiers d'occupation*' et des '*urbanisations pirates*', ont été soutenus par des juristes, des sociologues, des militants politiques, des prêtres,... Même les politiciens ont compris les bénéfices qu'ils pouvaient tirer du patronage de lotissements clandestins. L'importance du phénomène a entraîné le

gouvernement à créer des instances de contrôle, telles le '*Bureau de Planification du District*' et la '*Super-Intendance Bancaire*', qui sont censées vérifier l'usage de l'agent versé. Ces quartiers ont, par la suite, été intégrés au processus de croissance de la ville. L'État a donc pu économiser le coût de la main-d'œuvre et bénéficier de cette infrastructure construite par les habitants de ces quartiers. D'autres avantages favorisaient l'État: Les habitants, par leur auto-emploi, diminuaient le taux de chômage et s'occupaient eux-mêmes des services, permettant ainsi aux autorités de limiter ou supprimer les projets de logement populaire.

d- Le centre-ville

Perez (1994) situe le '*centre-ville*' entre les Calles 6 à 26, du sud au nord, et, de l'orient à l'occident, des Carreras 3 à 23. Cette partie de la ville comprend 300 000 habitants répartis en quarante quartiers¹⁷. L'indice de criminalité y est l'un des plus élevés de la ville¹⁸: Le nombre d'assassinats y est trois fois plus important, par tranches de 10.000 habitants, que celui de la ville de Bogota dans son ensemble et 5,58% des délits enregistrés par la police bogotane ont lieu dans cette zone. Il différencie toutefois, dans le centre, les quelques rues du '*quartier historico-culturel*' de La Candelaria qui, bien que dangereuses, constituent un univers à part, des '*endroits critiques*'. Il décrit le centre-ville comme générateur de peur, d'angoisse et d'anxiété, dues au grand nombre de risques encourus: Les vols, les attaques, les lésions personnelles, les viols ou les meurtres dont sont victimes les passants, les

¹⁷ On peut, entre autres, citer comme quartiers: Santafé, Las Nieves, La Alameda, La Capuchina, La Favorita, Veracruz, El Voto National, San Victorino, San Facon, Santa Ines, La Sabana, La Estanzuela, La Candelaria, La Concordia, La Catedral, Las Aguas, Santa Barbara, Belen,...

commerces et les institutions. À ces agressions physiques et psychologiques, on peut ajouter d'autres types de violence telles la pollution, l'invasion de l'espace public (les rues, les parcs, les places et les bus) par les délinquants et le commerce (formel ou informel). D'après l'auteur, si pendant le jour on peut percevoir 'le chaos', ce n'est que la nuit que se révèlent les conflits et contradictions dans ce secteur de la ville:

(...) les indigents, jeunes délinquants, prostituées, 'jibaros'¹⁹, vendeurs de marchandises illicites et vendeurs de mort; 'ollas'²⁰ et Inquilinatos de mauvaise vie; tous ces acteurs interagissent de manière organisée (très souvent, sans distinction précise de rôles et d'activités). (...) Ce qui se vit ici est réellement un drame: prostitution (masculine, féminine et infantile); fabrication, distribution et consommation de drogue (généralement du 'bazuco'²¹ et de la 'marihuana'); assassinats et homicides; bandes organisées et délinquance

¹⁸ Nous rappelons qu'en 1995, Bogota a été le siège de 6.607 homicides (LeSoir, 20 mai 1996).

¹⁹ Le 'jibaro' est un vendeur de drogue. (Voir Segovia, 1994, p.420)

²⁰ La 'olla', c'est-à-dire la 'vague' se définit de manière suivante: *'La olla se loge dans une ou plusieurs rues ou pâtés de maison. Elles s'organisent en un réseau extensif et complexe, ce qui nous permet d'affirmer que le 'Centre de Bogota est une grande olla interconnectée'. Même si la diversité des acteurs qui la composent et de leurs rôles ne nous permet pas d'arriver à une définition précise, il existe néanmoins des caractéristiques communes à toutes les ollas qui sont les suivantes:*

- Très près de chaque olla on retrouve un poste de police: bataillon, CAI, station, sous-station, etc. Les degrés de violence et de criminalité sont ici très élevés.

- Le nombre de personnes et la population flottante y sont très élevés. En un seul jour approximativement 2.000 personnes peuvent entrer et/ou sortir de ces endroits, dont les membres de la police et des autres corps de sécurité.

- Hétérogénéité de la population et des visiteurs: hommes, femmes et enfants de toutes classes et condition sociale.

- Immense trafic de drogue, de sexe et vraisemblablement d'armes, lesquels se cachent dans les secteurs clandestins comme les Inquilinatos et les *sopladores* (centre de consommation de drogue), en plus des magasins qui écoulent les cigares, boissons éthyliques, parfois frelatées.

- Presque toutes les ollas possèdent des fausses sorties ou des rues sans sorties. On y rencontre parfois des souterrains, ce qui explique que, durant les perquisitions, on ne trouve jamais rien, bien que les habitants soient à certaines occasions prévenus de ces visites.

- Ces lieux, qui sont exposés en permanence et systématiquement à la violence endogène et exogène, constituent, très souvent, les endroits les plus dangereux du pays. On calcule que, dans chacune de ces ollas, de une à trois personnes sont assassinées chaque jour (...). (Perez, 1994, pp.415-416)

²¹ Cocaïne à l'état brut (sulfate de coca).

juvénile; 'ollas'; indigents et vagabonds ('neros'²²); regrattiers ('recicladores'²³), ramasseurs d'ordures domestiques ('basuriegos'), ou de cartons de rebut ('cartoneros') et une importante population flottante (dans laquelle il n'est pas difficile de reconnaître des agents obscurs) qui se mélangent indistinctement. (Perez, 1994, p.413)

e- Les Inquilinatos

1- La ségrégation volontaire de l'habitat

On se souvient qu'au 19^{ème} siècle, Bogota était une ville de moyenne importance. Les plus riches habitants de cette ville vivaient dans de grandes maisons du centre-ville:

L'architecture de cette période (la deuxième moitié du 19^{ème}) (pour l'élite) produisait des édifices dont le centre ou un de ses côtés renfermait une cour (entourée par des pièces d'habitation, des écuries, etc.). (Castillo, 1977, p.24)

Au début de ce siècle, l'élite urbaine continua à vivre dans des maisons bâties suivant les critères du siècle précédent. À Bogota, ces édifices comportaient deux étages. Les espaces destinés à l'habitation étaient localisés à l'étage et le rez-de-chaussée était réservé à des locaux commerciaux ou à des dépendances. (Castillo, 1977, p.24)

Castillo (1977) situe le départ, de l'élite de Bogota, du centre-ville pour les quartiers résidentiels, aux années 1925 et l'explique par les revenus considérables rentrés en Colombie, entre 1890 à 1930, grâce à l'exportation du café. Cette augmentation du pouvoir d'achat de la bourgeoisie commerciale semi-coloniale entraîna le

²² Le 'nero' est un vagabond: 'C'est celui qu'on voit communément dans les rues avec son sac de drogue à inhaler (Boxer). Son activité principale est la mendicité en argent et en nature. Il lui arrive occasionnellement de voler même si cette activité lui est dangereuse. Il sait profiter de la peur qu'il provoque même s'il est généralement quasi-inoffensif.' (Perez, 1994, p. 418)

²³ Personnes qui ont comme activité de collecter les matières recyclables.

développement de tout le secteur importation-exportation, ce qui enrichit de nombreux commerçants. À Bogota, la capacité de consommation et la conformation aux valeurs idéologiques apprises de la culture bourgeoise européenne (les riches colombiens venaient alors faire leurs études universitaires en Europe) s'est traduite par l'initiation du processus de la '*ségrégation volontaire de l'habitat*' (Castillo, 1977, p.436). Processus qui signifie que les propriétaires, enrichis par la valorisation des terres agricoles et par le commerce, ont abandonné les quartiers traditionnels du centre pour aller s'installer plus au nord. Ils se sont d'abord installés dans le secteur de Chapinero et par la suite toujours plus au nord. Ce processus est encore visible actuellement. Et cette '*ségrégation volontaire de l'habitat*' par les classes dominantes s'est accompagnée, dans un premier temps, de l'appropriation de l'habitat des aires centrales abandonnées par les groupes sociaux à moindre revenu (employés de maisons, ouvriers, artisans, sans-emploi). On va voir par la suite que, dans un deuxième temps qui coïncide avec la période migratoire (qui perdure encore aujourd'hui), ces maisons ont été et sont occupées par les groupes sociaux les plus défavorisés (surtout des immigrants).

2- L'appropriation de l'habitat des aires centrales abandonnées par les immigrants

Samaniego (1996, p.7) évoque la période de '*la Violencia*': Les entreprises de transport interurbain, qui avaient leurs sièges dans le centre-ville, amenaient chaque jour un flot important de voyageurs et surtout d'immigrants venant de la campagne. À cette époque, les anciennes maisons aristocratiques qui n'avaient pas

été louées à des membres de la classe ouvrière ont été transformées en bars, tavernes, maisons de passe ou hôtels pouvant héberger, temporairement, les visiteurs et les nouveaux immigrants. Cette époque fut très prospère pour les propriétaires de ces maisons, qui percevaient de bonnes rentes, et pour les gens du quartier qui vivaient de l'essor de celui-ci. Puis, il y a une vingtaine d'années, la ville a construit une gare d'autobus à l'écart du centre-ville. Pour les habitants de ces quartiers, la source première de revenus disparut et la situation se transforma radicalement. Beaucoup de magasins, de bars et de tavernes ainsi que des hôtels ont fermé leurs portes, faute de clientèle, et de nombreux habitants de ces quartiers se sont retrouvés sans emploi. Malgré tout, traditionnellement, les immigrants pauvres venant de la campagne, ont continué à affluer dans ces quartiers. Les propriétaires des vastes maisons, qui se détérioraient d'années en années, ont donc trouvé de nouvelles activités pour rentabiliser leurs propriétés. Ils les ont transformées (pièces subdivisées par des panneaux de bois), à peu de frais, en maisons de location pour familles à très faibles revenus. Et c'est vers cette même époque que la classe ouvrière s'est déplacée vers les nouveaux quartiers industriels, laissant les nouveaux arrivants peupler tous les Inquilinatos. Ce phénomène peut être vu comme: *'l'appropriation des habitats des aires centrales abandonnées par les groupes à bas revenus (...) qui occupent les anciennes maisons aristocratiques sous la forme d''inquilinos' (...).'* (Castillo, 1977, p.437)

3- Description de l'état actuel des Inquilinatos

Les Inquilinatos d'aujourd'hui possèdent toujours l'aspect extérieur de grandes maisons à deux étages, dont le rez-de-chaussée peut être loué comme magasin dans les artères commerçantes de la capitale colombienne. Les chambres, qui accueillent des familles, à la nuit, ou des prostituées, à la passe, sont soit localisées au premier étage si un commerce occupe le rez-de-chaussée, soit monopolisent les deux étages. La cour, dont parlait Castillo (1977), est restée un endroit commun, quand elle n'a pas été découpée en multiples chambrettes. Ces cours ont souvent été recouvertes d'un toit, devenant ainsi des '*cours intérieures*'. Les douches et les W.C. se situent souvent près de cette cour intérieure alors que le(s) lavoir(s) se trouve(nt), d'habitude, à l'extérieur des bâtiments. De très nombreuses maisons possèdent, en effet, une cour intérieure, de taille moyenne, et une cour extérieure, plus petite. Castillo (1977) décrit dans son livre l'état actuel des Inquilinatos et l'intérêt que leurs propriétaires leur portent:

(...) ces milieux de vie sont en état de détérioration générale normale due à l'absence d'entretien des immeubles par des propriétaires qui soit, ne peuvent le faire étant donné leurs revenus, soit ne sont pas intéressés à le faire. En effet, une maison louée sous la forme d'Inquilinato leur permet d'obtenir une rente considérable sans besoin de réaliser les réparations locatives puisque sont présentes, sur le marché du logement, des masses importantes de familles qui ne peuvent occuper d'autres types de logement. Ces immeubles détériorés ont

perdu toute leur valeur et ce que paye l'inquilino, c'est la rente du sol.
(Castillo, 1977, p.439)

4- Les Inquilinatos, un lieu de passage?

Parfois, les immigrants qui se sont installés dans un '*quartier d'occupation*' ou dans un '*quartier d'urbanisation pirate*' sont d'abord passés par les Inquilinatos du centre-ville, surtout s'ils n'avaient pas de famille à Bogota. Ce qui ne veut pas dire que les migrants qui vivent dans les Inquilinatos vont ou désirent habiter un '*quartier d'occupation*'. Je n'ai personnellement rencontré aucun habitant des Inquilinatos qui avait le projet d'aller vivre dans ces quartiers. Peut-être parce que la conjoncture économique actuelle rend impossible la propriété privée, sous sa forme la plus humble dans les quartiers périphériques, pour ces familles en difficulté. Au contraire, vivre dans le centre-ville, même dans de mauvaises conditions, offre certains avantages aux habitants des Inquilinatos comme la proximité du travail, des services, des commerces, des établissements scolaires,... Il ne faut donc pas voir comme un processus mécanique le passage de la campagne aux Inquilinatos et le passage des Inquilinatos aux '*quartiers d'occupation*'. Je me pose la question de savoir si cette relation n'était pas plus réelle il y a quelques années. Les '*quartiers d'occupation*' de cette époque étaient plus proches du centre-ville que ne le sont les nouveaux '*quartiers d'occupation*' qui sont situés au minimum à 2 heures de bus du centre-ville.

Il y a 30 ans, des chercheurs se sont intéressés à la question du '*double habitat*' des pauvres, dans les grandes villes latino-américaines (au centre-ville et en

périphérie). Pour Turner (1968), les édifices détériorés, principalement situés dans le centre-ville, abandonnés par les classes moyennes et la bourgeoisie sont depuis lors occupés à haute densité (avec une moyenne de plus d'une famille par pièce) par des familles à bas revenus. Les habitants de ces maisons (les inquilinos), qui sont en majorité des immigrants d'origine récente, trouvent dans ces maisons une première solution résidentielle en arrivant en ville. Ils espèrent, par une mobilité économique, pouvoir accéder à la propriété privée dans la périphérie de la ville. Ces immigrants choisissent ce secteur à cause de l'excellent accès qu'il offre aux opportunités de travail occasionnel, par rapport aux propriétés de la périphérie²⁴.

Lomnitz (1974), quant à elle, ne confirme pas l'hypothèse de Turner (1968) dans ses recherches à Cerrada del Condor. Au contraire, elle pense que l'endroit de résidence des nouveaux immigrants est déterminé par le lieu de résidence de leur noyau de connaissances (parents, amis,...) dans la grande ville. Habituellement, les immigrants vont habiter dans la maison ou le quartier de leurs connaissances. Si celles-ci vivent dans un quartier périphérique, alors les nouveaux arrivés viendront les rejoindre directement dans leur secteur, en vue, entre autres, d'être intégrés le plus rapidement possible dans un réseau de solidarité. Castillos (1977) confirme le fait que de nombreuses habitations délabrées du centre sont occupées par des familles à bas revenus. Par contre, il s'oppose à l'opinion de Turner (1968) concernant la transitionalité des Inquilinatos du centre-ville. Il postule que le degré de mobilité

²⁴ On note que le père Sanchez, étudié par Lewis (1963), était venu de la campagne pour s'installer dans ce milieu du centre-ville détérioré (à Mexico). Et ayant gagné une petite somme à la loterie, il avait acheté avec cet argent un terrain dans un lotissement populaire de banlieue, dans lequel il s'était construit un logement. Cet exemple est une illustration parfaite de l'hypothèse de Turner (1968).

économique attribué aux immigrants n'est pas aussi important que ne le laisse entendre Turner (1968). Ce qui implique que les Inquilinatos du centre-ville ne sont pas loués par des immigrants transitionnels mais par des familles de bas revenus qui vivent là pour une large période ou pour la vie, même s'ils changeront plusieurs fois de domiciles au cours de leur existence.

Turner (1968), en tant que fonctionnaliste, reflète bien la conception des années 60 (comme Lewis, 1969), qui voyait la pauvreté comme une situation de transition pour les membres des sociétés en période de changement social²⁵. Lomnitz (1974), elle, nous éclaire concernant les critères déterminant le choix de résidence des immigrants. Castillo (1977) me semble plus réaliste que Turner (1968) en voyant l'installation des familles immigrantes dans les Inquilinatos comme permanente. Je montrerai plus loin que les habitants des Inquilinatos voient l'impossibilité concrète d'habiter la périphérie. Ce qui n'exclut pas que, dans leur imaginaire, ils peuvent rêver de devenir riches (un jour) et de se payer une maisonnette en banlieue. Dans les faits, tous les inquilinos que j'ai eu l'occasion de rencontrer pensent finir leurs jours dans les Inquilinatos, sauf certains qui ont un faible espoir de retourner vivre à la campagne où ils avaient une vie plus agréable.

Castillos (1977) ajoute qu'il existe une offre croissante de pièces à louer dans les '*quartiers d'urbanisation pirate*'. Étant moins chères que les pièces des Inquilinatos du centre-ville, de nombreux immigrants trouvent aujourd'hui leur premier logement directement dans ces quartiers de la périphérie. Ce qui implique pour lui que le choix de localisation d'un logement se fait plus en fonction des

ressources monétaires de la famille que de la proximité du lieu de travail. De plus, cette construction de pièces dans la périphérie contribue à maintenir les prix des chambres des Inquilinatos du centre-ville plus bas qu'ils ne le seraient en leur absence. Et les immigrants, qui louent des chambres en banlieue, qui appartiennent au même groupe social que les locataires, peuvent ainsi améliorer leur situation financière. Pour Castillos (1977), ces activités ont un impact sur la redistribution générale des rentrées d'argent, étant donné qu'avant, seuls les propriétaires des Inquilinatos du centre-ville, qui appartiennent à la bourgeoisie bogotane, percevaient les locations.

Mais les immigrants qui arrivent de la campagne sont, aujourd'hui, tellement nombreux qu'ils peuvent occuper et les Inquilinatos du centre-ville et les pièces de la périphérie: On rencontre très peu de logements vides. Ce qui explique que, même si le prix de location demandé par les propriétaires des maisons du centre-ville est très élevé (4 \$ canadiens en 1996, par pièce et par jour) par rapport au salaire minimum (6,5 \$ canadiens en 1996, par journée de travail), les Inquilinatos du centre-ville ne désempliront pas de si tôt.

f- Conclusion

Par ces quelques pages, j'ai voulu présenter le pays, la ville, les quartiers dans lesquels s'intègrent les inquilinos qui ont à vivre et/ou à survivre au cœur de la zone la plus dangereuse de la cité, où se mélangent et se concentrent presque tous les maux de la Colombie réunis. Il est évident que ce cadre de vie ressemble plus à une jungle qu'à un environnement paisible favorisant le plein épanouissement de chacun.

²⁵ La Colombie des années 60 était donc vue comme ayant atteint le premier stade d'accession au

Les inquilinos perçoivent aussi leur milieu de vie comme particulièrement violent et dangereux. Les problèmes auxquels ils sont confrontés qui sont, on a pu le constater, d'origines multiples tendent à s'accumuler de manière exponentielle.

En conclusion, je peux affirmer que Bogota, longtemps épargnée, devient à son tour, comme les autres capitales des pays du Tiers-Monde, un haut lieu de ce qu'on appelle la '*pathologie urbaine*'. On peut citer la présence de la violence, de la délinquance, de la prostitution, des enfants de la rue, du commerce illégal de drogue, d'armes, d'émeraudes, et même de sang et d'organes,... Mon travail ne pouvait se passer de l'évocation de ces éléments plus politiques et plus globaux. Ceux-ci sont à la base de tous les maux colombiens et ils ne font que se répercuter sur l'organisation des rapports familiaux et sociaux.

capitalisme et à la société de consommation.

Chap. 3- Présentation des familles et ethnographie des Inquilinatos visités

a- Les dix familles de l'échantillon

Je présente ici brièvement les femmes qui ont été les informatrices privilégiées de ma recherche, ainsi que leurs familles. Tout comme pour le contenu des entrevues (voir annexe), la famille des administrateurs de l'Inquilinato Santa Lucia devrait normalement trouver sa place en fin de texte, puisque ce n'est pas une famille d'inquilinos. Mais puisque nous avons choisi de présenter les familles suivant leur lieu de résidence, la logique nous impose de les placer en début de texte. Suivant la même logique, le contenu des entrevues de Dona Anna, inquilino puis femme d'administrateur, et de Dona Blanca, administratrice puis femme-de-ménage, est présenté en fonction des lieux de résidence de ces interlocutrices. Et, en vue de protéger l'anonymat de ces personnes, leurs noms et ceux de leurs Inquilinatos ont été modifiés.

1- Dona Marta, la quarantaine, est l'épouse de Don Alberto Lopez et la mère de 6 enfants. Tous leurs enfants sont scolarisés ou l'ont été. Elle et son mari proviennent de Funza, gros village de la périphérie de Bogota. Ensemble, ils administrent Santa Lucia, situé dans le quartier du Voto National. Lui perçoit le loyer, administre les chambres de passe, dirige la petite fabrique et le commerce de cacahuètes, puis de saucisses dans la nouvelle maison. Elle vend des boissons fraîches aux inquilinos. Suite à une dénonciation d'un inquilino et aux menaces répétées de la mafia, ils ont déménagé vers une nouvelle maison, appelée Santa

Victoria, située au plein cœur d'une 'olla'. Grâce à un accord avec les bandes de voleurs qui y vivent, Don Léo garantit une certaine sécurité à ses inquilinos et aux visiteurs.

2- Dona Rosa, la trentaine, mère de deux fillettes âgées respectivement de 3 et 1 ans, vit de la prostitution. Lors de mon arrivée, elle est sans nouvelles du père de ses enfants depuis 15 jours. Sa chambre, construite à la va-vite dans le couloir de Santa Lucia, est toute mansardée, très basse et très petite. Elle ne possède pas de fenêtres et est donc éclairée seulement de manière artificielle. Il y a des caisses de tous les côtés et des vêtements qui pendent au fil à linge. Lors du déménagement général, Dona Rosa n'est pas partie avec le groupe. Mais grâce aux très nombreux départs, elle a pu changer de chambre. Elle s'est installée dans une plus grande pièce ayant une fenêtre cachée par un panneau publicitaire, mais pouvant quand même s'ouvrir de quelques centimètres, ce qui permet une aération et une ventilation permanente. Pour combattre sa solitude (tous ses amis sont partis!), elle s'est acheté un téléviseur.

3- Dona Elsa, la fin de la vingtaine, vit avec Don Roberto à Santa Lucia. Ils ont 4 enfants âgés de 2 à 8 ans. Ils travaillent tous les deux pour Don Alberto: Don Roberto prépare les cacahuètes au caramel et elle les emballe. Don Roberto est alcoolique et il devient violent quand il a bu. Dona Elsa dit qu'elle veut le quitter pour aller vivre avec ses enfants chez sa mère même si dans les faits, elle ne peut se résoudre à passer à l'acte. Lors du déménagement général, la famille a suivi le groupe.

4- Dona Estela, trente ans, vit avec Don Luis à Santa Lucia. Ils ont 6 enfants âgés de quelques mois à 16 ans. Ils ont deux sources de revenu: Le vol pratiqué dans la rue, pour Dona Estela et Don Luis, et la vente de fruits secs, dans la rue et les bus, pour Don Luis. Ils ont été, et peut-être le sont-ils toujours, de gros consommateurs de drogue. Ils ont accompagné le groupe à Santa Victoria.

5- Dona Olga, la trentaine, est mère d'une nombreuse famille. Elle et son compagnon, Don Julio (que je n'ai jamais rencontré), vivent avec leurs enfants dans un deux-pièces de Santa Lucia, composé d'une chambre et d'une salle-à-manger. Pour vivre, elle nettoie du linge pour des voisines et elle mendie avec ses enfants dans les rues du centre-ville. Elle est particulièrement violente, verbalement et physiquement, avec ses enfants. Ses comportements, obsessionnels, montrent un certain retard mental. La famille de Dona Olga n'a pas participé au déménagement général.

6- Dona Anna et Don Edwin, la vingtaine, ont deux enfants âgés de 1 à 5 ans. Ils sont arrivés à Santa Lucia pour s'occuper d'administrer les chambres de passes, puisque Don Pedro ne faisait plus confiance à Don Alberto à ce niveau. Don Anna s'occupait des chambres de passe et emballait des cacahuètes pour Don Alberto. Et il était convenu que lors du départ de celui-ci, c'était le père de Dona Anna qui allait le remplacer en tant qu'administrateur. Quand le groupe a déménagé, c'est Don Edwin et Dona Anna qui sont devenus les nouveaux administrateurs de Santa Lucia. Ils remplissent les mêmes rôles et fonctions que, précédemment, Don Alberto et Dona Marta: Il gère les chambres et elle s'occupe des boissons. Aucune nouvelle petite

entreprise n'a vu le jour dans la maison qui est restée vide après le départ de Don Alberto malgré les quelques rénovations entreprises.

7- Dona Patricia, fin de la vingtaine, vient récemment d'arriver d'un village amazonien. Elle élève seule ses deux filles, âgées de quelques mois et de deux ans. Elle habite dans un Inquilinato du quartier de Santa Inès, qu'on nomme Santa Rita, dans une rue qui fait le prolongement de la Calle del Cartucho²⁶. Elle vit en vendant des torchons-à-vaisselle dans la rue. Pratiquant la sorcellerie avec des gens de son village, elle subit la méfiance de ses voisines. Lors de notre dernière visite, il n'y avait plus de Dona Patricia dans la chambre. Les nouveaux occupants de la chambre, ainsi que les nouveaux voisins, disent ne jamais avoir entendu parler d'une Dona Patricia.

8- Dona Carmen vit dans un Inquilinato voisin de celui de Dona Patricia, appelé Santa Monica. Elle a eu un compagnon, Jorge, il y a une quinzaine d'années, qui est le père de ses 3 enfants, Lady, Cathy et Juan, âgés respectivement de 13, 10 et 5 ans. Il y a 3 ou 4 ans, suite à une dispute entre Jorge et un cousin ou un beau-frère, Jorge a été assassiné. Dona Carmen s'est donc retrouvée seule à charge des 3 enfants. Elle a très vite rencontré Don Manuel, avec qui elle s'est installée. Durant la journée, Don Manuel vend des limes dans la rue et Dona Carmen s'occupe de ses enfants. Lady étant scolarisée, elle centre son attention sur Juan et sur Cathy, qui est mentalement malade. Celle-ci ne peut qu'articuler des sons inaudibles et faire des mouvements répétitifs. Don Manuel abuse sexuellement de Lady.

²⁶ *'Située dans la Calle 10, entre les carreras 10 et 14, cette rue se transforme, durant la nuit, en une véritable 'olla' qui, si on la compare aux autres 'ollas', peut être considérée comme le paradis des 'ollas'. Sa dangerosité la rend inaccessible, même pour ses propres habitants.'* (Perez, 1994, p.414)

9- Dona Mary, qui vit dans un Inquilinato de San Facon nommé Asuncion, sort de prison. Sa fille a 3 ans et son fils en a un. Elle ne maintient aucun contact avec le père de ceux-ci. Ses enfants portent des marques de brûlure de cigarette sur leur visage, de griffes et de coups. C'est elle qui les violente. Elle gagne sa vie en lavant du linge chez des particuliers.

10- Dona Blanca est administratrice d'un petit Inquilinato très bien tenu appelé Concepcion, à quelques rues de celui de Dona Mary. Son compagnon, Don Eduardo, était conducteur de taxi jusqu'à la mi-mai 1996, quand il s'est fait poignarder le haut du bras par une inquilina, Dona Gloria. Il a été alité jusqu'à la fin juin. Suite à ce drame, Dona Blanca a trouvé du travail comme femme de ménage dans un cabinet médical. Ils n'ont pas d'enfants.

Cette courte présentation des familles nous permet déjà d'entrevoir le nombre et le type de difficultés vécues par les inquilinos. En effet, on constate que chaque famille vit un ou plusieurs problèmes majeurs qui sont à ajouter aux nombreuses tracasseries de la vie quotidienne liées à la pauvreté et à la violence de l'environnement humain et physique. Bien que les problèmes exprimés soient dans chaque cas différents, leur omniprésence et leur gravité sont permanentes. On peut penser que les inquilinos ne peuvent survivre qu'en franchissant les limites du '*légal*', du '*normal*',... en entrant dans ce que la société définit comme l'*illégal*, l'*anormal*, le *pathologique*,...

b- Les Inquilinatos: un milieu de vie

1- Introduction

Ces maisons peuvent contenir de 10 à 35 chambres (*'cuartos'*), chaque pièce de la maison originelle ayant été divisée en 2 ou 3 chambres au moyen de feuilles de contre-plaqué en vue de maximiser l'espace locatif. Le prix de la chambre est invariable (4,5 \$ canadiens par jour en 1996), que la pièce soit petite ou grande, insalubre ou non. Dans chaque chambre vit en général une famille de 4 à 8 personnes. Quelques familles ou personnes plus pauvres louent un espace dans la chambre de gens qui ne peuvent se permettre le prix d'une location. Certaines chambres possèdent un haut plafond, alors que d'autres ont un plafond anormalement bas, ne laissant que quelques centimètres au-dessus de leurs têtes. Comme les pièces ont été subdivisées, peu de chambres ont accès à la lumière et à la ventilation naturelles. Certaines chambres possèdent un espace suffisant pour accueillir une cuisinière, une garde-robe,... et d'autres chambres, par leur petite taille, ne peuvent contenir qu'un lit et quelques caisses, ainsi que le fil-à-linge. Les chambres sont décorées de bibelots touristiques et religieux, de poupées accrochées au mur dans leur boîte d'origine, de fleurs en plastique, de calendriers et posters publicitaires de femmes dévêtues, d'images religieuses,... Dans les corridors, les portes donnant accès aux chambres sont souvent surmontées de tableaux représentant des scènes champêtres. Ces couloirs sont obscurs; très étroits ou amples, dépendamment de la

maison. Ils sont parcourus par des enfants, des chiens, des chats, des lapins, des poules, et parfois des perroquets.

L'abandon et l'état lamentable de ces maisons peuvent s'observer par la peinture écaillée et vieille, le bois des portes pourri et rongé par les termites, les murs fissurés et humides,... L'insonorisation y est pratiquement nulle, ce qui rend la vie privée très difficile. Habituellement, chacun cuisine indépendamment dans sa chambre, même si on rencontre dans de rares maisons une cuisine commune. Par contre, il existe dans toutes les maisons des espaces communs à tous les membres de la maison comme une salle-de-bain, un lavoir en pierre et une ou plusieurs cours. La cour centrale, qui à l'origine, on l'a vu, était extérieure, remplit de nombreuses fonctions, surtout si elle a été recouverte devenant ainsi une pièce intérieure. Plus les habitants de l'Inquilinato se sentent unis, plus ils s'y retrouvent fréquemment. Dans ce cas, on y joue, bavarde, regarde le téléviseur, travaille, paie son loyer, reçoit les visites,... Comme cette cour donne sur l'entrée et sur les couloirs, c'est là que l'administrateur observe les allées et les venues de chacun. Au contraire, dans les maisons où n'existe aucune cohésion de groupe, cette pièce est inutilisée puisque alors chacun reste dans sa chambre. Dans les maisons où cette cours centrale est restée extérieure, le froid la rend moins confortable et les contacts, plus rares, se font au lavoir, dans les couloirs ou sur le pas des portes des chambres.

2- Ethnographie de Santa Lucia

Santa Lucia est une grande bâtisse coloniale composée de deux étages située sur une grande artère du centre-ville de Bogota. Le rez-de-chaussée est réservé à un

magasin et le deuxième étage a été converti en Inquilinato. Des panneaux publicitaires recouvrent les fenêtres de toutes les pièces des deux façades, sauf celles occupées par l'administrateur et sa famille et par les prostituées. Composé de 26 chambres, cet Inquilinato possède une cour centrale couverte par un toit de verre ainsi qu'une petite cour externe, une salle-de-bain et un lavoir communs. La cuisine se prépare dans les chambres. Chaque chambre est différente: petite ou grande, haute ou basse, aérée ou non, occupant la superficie d'une ancienne pièce ou avec des murs d'appoint,... Les couloirs sont sombres. La pièce centrale est toujours très animée par l'administrateur, les habitants de la maison et les visiteurs qui y bavardent. Cette pièce est un passage obligé pour les prostituées et leurs clients qui viennent occuper les chambres qui leur sont réservées. L'administrateur y a sa chaise d'où il perçoit le loyer, le profit des chambres de passe, d'où il surveille les allées et venues et le processus de préparation des cacahuètes,... C'est, en effet, là qu'on prépare et emballe les cacahuètes enrobées de caramel. C'est aussi là qu'ont lieu les séminaires organisés par la psychologue²⁷ et là qu'on se réunit pour regarder des films certains soirs. En bref, cette pièce représente le cœur de l'Inquilinato. Le rôle qu'elle joue dans la sociabilité est majeur.

Comme je l'ai signalé plus tôt, certaines chambres ne possèdent pas de fenêtres et d'autres chambres possèdent des fenêtres qui sont obscurcies par de grands panneaux publicitaires cloués à la façade, ce qui permet au propriétaire de rentabiliser l'extérieur de sa maison. Les chambres qui possèdent des fenêtres non-obscurcies par les panneaux publicitaires, très souvent, ne possèdent pas de vitres, ce

²⁷ En voici les thèmes: valeurs humaines, vie communautaire, tolérance, communication, auto-

qui oblige les habitants à fermer les volets pour éviter le froid (Bogota est situé à 2 600 mètres d'altitude). Ceux-ci ont quand même l'avantage de pouvoir ventiler leur pièce. Pour ceux qui n'ont pas de fenêtre ou pas de fenêtre ouvrable, la seule manière d'aérer est de laisser la porte de la chambre ouverte. Comme les habitants désirent protéger un minimum d'intimité, rares sont ceux qui laissent leur porte ouverte. Les rares personnes qui possèdent une fenêtre, munie de vitres et qui s'ouvrent, gardent souvent, néanmoins, les volets fermés.

3- Ethnographie de Santa Victoria

Santa Victoria ne répond pas à la définition que j'ai donnée précédemment du terme '*Inquilinato*' si ce n'est qu'elle est une maison en location. Il s'agit ici d'une grande maison de construction plutôt récente (une quarantaine d'années), qui ne présente pas les caractéristiques de la maison coloniale. Cette maison présente l'avantage d'être plus spacieuse, rénovée, mieux éclairée, elle possède une cuisine, un grand garage qui sert aussi d'espace de travail et plusieurs grands espaces extérieurs. La vingtaine de chambres se répartissent sur deux étages. Tous ceux qui sont venus de Santa Lucia vivent avec les surintendants au premier étage. Une ambiance, presque de '*vacance*', particulièrement amicale et joyeuse règne là. Les enfants jouent ensemble et les mères se réunissent dans une cour centrale extérieure ou dans la cuisine commune, où chaque famille dispose d'un espace pour mettre ses affaires. La famille de l'administrateur possède un grand deux pièces comprenant une salle-de-séjour-cuisine et une chambre. Seule, cette famille et la famille de Dona Estela

estime, santé et prévention des maladies,...

n'utilisent pas la cuisine commune, ces derniers ayant choisi de continuer à cuisiner dans leur chambre. Le rez-de-chaussée, lui, abrite les travailleurs de la micro-entreprise de cacahuètes et une dizaine de chambres. Une partie de celles-ci sont occupées par des nouveaux inquilinos qui viennent d'arriver de la campagne. Ceux-ci ne sont pas (ou pas encore) intégrés à la vie de communauté qui existe en haut. Ils ne bénéficient pas de l'accès à la cuisine du premier étage et ils cuisinent dans leur chambre. Les autres chambres sont vides et attendent l'arrivée de nouveaux occupants.

Cette maison est très mal située, faisant le coin avec une rue considérée comme une 'olla' et fait face à un peloton de police qui surveille les allées et venues de la 'olla'. Pour maximiser la sécurité des inquilinos et de leurs alliés, Don Alberto a vraisemblablement conclu une entente avec les gens de la zone en leur offrant, en échange, de l'espace pour stocker de la marchandise volée ou illicite.

4- Ethnographie de Santa Rita, Santa Monica, Asuncion et Concepcion

Santa Rita (où vit Dona Patricia) est un Inquilinato similaire à Santa Lucia, excepté que toutes les chambres y ont accès à la lumière naturelle et qu'il n'y existe pas de pièce intérieure commune. Seule la cour centrale, extérieure, est accessible à tous. Comme il fait relativement froid dehors et que cette cour extérieure n'est pas très accueillante, les inquilinos n'ont d'autres moyens de se réunir que dans la pièce de l'un ou de l'autre, ce qu'ils font plus rarement. Les inquilinos de cette maison se connaissent peu entre eux. Il n'existe pas ou peu de relations de solidarité, de travail, dans les rapports qui se nouent entre eux, si rapport il y a. On perçoit donc ici, par

son absence, l'importance de la cour centrale couverte qui est un espace de rencontre. La situation géographique de cet Inquilinato ne peut être moins bonne dans Bogota: dans le prolongement de la Calle del Cartucho. Dans cette rue, la police se balade en mitrailleuse, les gens ont des revolvers et se servent de gourdins et de tessons de bouteille. Il arrive qu'on entende des tirs et les attaques sont très nombreuses. La police et l'armée perquisitionnent fréquemment les maisons de la rue à la recherche de truands et de drogue. Toutes ces réalités rendent les Inquilinatos qui y sont situés pratiquement inhabitables car trop dangereuses. Les inquilinos de cette zone, pour gagner de l'argent, sont entraînés à cacher de la drogue et des armes dans leurs chambres, à vendre de la drogue; ils en consomment également, semble-t-il. Ces pratiques sont particulièrement présentes à Santa Rita où certaines des personnes qu'on rencontre dans les couloirs ou les escaliers semblent très dangereuses. Je me souviens d'y avoir croisé un homme qui avait un couteau à la main. On peut comprendre que cet environnement social ne favorise pas le copinage entre voisins. Ceux-ci préfèrent ne pas savoir ce que font exactement leurs voisins pour survivre.

Bien que situé deux maisons plus loin, Santa Monica, où vit Dona Marta et sa famille, ne paraît pas habité par la même tension et le même danger. Peut-être parce qu'il se compose essentiellement de familles ayant de jeunes enfants. L'administratrice de la maison veille particulièrement à ne laisser rentrer que des '*alliés*'. Malgré le fait que cette maison se fait appeler '*Inquilinato*' par tout le monde, elle ne répond pas à la définition qu'on en a donnée dans le chapitre théorique. Cette maison (à mon avis, un ancien garage d'une compagnie de transport) s'étale en longueur, par une succession de chambres. Celles-ci donnent sur

une cour extérieure où les femmes se réunissent et socialisent, en lavant leur linge. Et à l'arrière, on trouve un terrain vague qui sert d'espace de jeux pour les jeunes enfants. Un de leurs jeux favoris est d'allumer un feu, de jeter du papier et des objets et d'aller les rechercher en essayant de ne pas se brûler. On ressent aussi ici le manque d'une pièce intérieure commune. La vie de la maisonnée est ici empoisonnée par une dame qui est mentalement atteinte. Elle hurle à longueur de journée après ses enfants et les voisin(e)s qu'elle traite de tous les noms en leur reprochant de parler sur elle derrière son dos.

Asuncion, l'Inquilinato de Dona Mary, ressemble énormément à Santa Lucia. Excepté que là encore on constate l'absence d'une cour intérieure commune, puisque celle-ci a fait place à plusieurs chambres. Ici encore, la socialisation se pratique dans les couloirs et dans la cour extérieure où les femmes lavent leur linge. Deux rues plus loin, on rencontre Concepcion, qui est l'Inquilinato administré par Dona Blanca. Il consiste en une grosse maison, comprenant une dizaine de chambres, qui n'est ni si vétuste ni si vieille que les maisons coloniales. Les inquilinos partagent ici plusieurs pièces communes: la cuisine, la salle-à-manger et le salon. Le quartier de San Facon, où ces deux maisons sont situées, a la réputation d'être une zone particulièrement dangereuse. La violence y est telle que le rythme des déménagements y est effréné. Une maison peut ainsi se vider de ses occupants en un mois, voire une semaine. Les administrateurs ne peuvent alors plus être exigeants concernant leurs inquilinos et acceptent parfois des gens qui louent les chambres en vue d'y déposer des marchandises illégales. Le quartier, alors, devient de plus en plus dangereux.

5- Conclusion

Par la description des différentes maisons dans lesquelles vivent ou vivaient mes interlocutrices, on se rend compte de la diversité de l'habitat réunie sous le terme '*Inquilinato*'. En pratique, on voit que cette notion s'emploie dans le sens '*maison en location*', quel que soit le type de maison dont on parle. Au sens plus strict, le mot '*Inquilinato*' évoque toujours l'ancienne maison aristocratique louée à la pièce et à la journée. Le seul lien qui unit les Inquilinatos est la pauvreté et la dangerosité de leur environnement physique, ces maisons sont en effet toujours localisées dans les endroits les plus pauvres et les plus dangereux de la ville. Un tel cadre de vie exerce des contraintes bien précises sur les inquilinos, on le devine sans peine.

c- Les Inquilinatos: un mode de vie

La description des règles qui régissent les relations entre les propriétaires, les administrateurs et les inquilinos est rendue nécessaire pour comprendre la manière dont la pauvreté s'infiltré au sein des Inquilinatos ainsi que pour introduire la nature des rapports de travail et de solidarité versus conflit qui s'y développent.

1- Règles régissant les relations entre le propriétaire et l'administrateur

Les Inquilinatos sont confiés, par leurs propriétaires, à des administrateurs qui ont pour charge de diriger et contrôler ces espaces. Parfois, les personnes qui dirigent ces maisons sont des habitants de ces quartiers qui, il y a quelques années, tenaient les tavernes, les hôtels ou les magasins. Quand il y a des commerçants qui

travaillent au rez-de-chaussée, ils paient leur location au propriétaire et l'administrateur de l'Inquilinato répond pour le premier étage. Chaque administrateur loue les différentes chambres aux familles pauvres et lui doit payer une somme fixe au propriétaire tous les mois, que toutes les pièces soient louées ou non. Les bâtiments offrent des revenus mensuels nets modestes, mais sûrs, aux propriétaires puisque chaque chambre, on l'a vu, qu'elle soit petite ou grande, se loue 3.000 pesos par jour (4,5 \$ canadiens en 1996). Ainsi, un Inquilinato de 30 chambres, si elles sont toutes occupées, rapporte 135 \$ canadiens par jour au propriétaire, moins ce qu'il donne à l'administrateur (part minime puisque celui-ci est principalement payé en nature par le loyer des pièces qu'il habite). Les chambres non-habitées rapportent encore plus puisqu'elles sont louées à la passe aux prostituées. À ces rentrées s'ajoutent celles du magasin du premier étage et le prix de la location des façades pour les panneaux publicitaires, comme c'est le cas à Santa Lucia. En fin de compte, on se rend compte qu'une maison de ce type est une mine d'or pour son propriétaire.

Pour ceux-ci, on l'a vu, les rentrées sont presque nettes puisque excepté les taxes foncières, il ne leur en coûte rien puisqu'ils ne pratiquent aucun entretien des maisons qui sont chaque année plus vieilles et vétustes. Très souvent, personne ne connaît ce propriétaire, même pas l'administrateur. Les seules relations qui existent entre le propriétaire et l'administrateur se basent sur des apports économiques, (par l'intermédiaire d'un compte en banque), et un contrat d'administration. La plus grande préoccupation de l'administrateur est de pouvoir payer le loyer chaque mois. Il doit donc essayer de remplir toutes les chambres et obliger les inquilinos à payer. S'il ne paie pas le propriétaire, il est menacé de mort et doit quitter la maison. La

menace est réelle parce que l'administrateur est quelqu'un qui manie beaucoup d'argent. Le propriétaire, lui, n'est intéressé que par l'argent qu'il retire chaque mois de sa maison; le bien-être des inquilinos ne le préoccupe pas (j'ai expliqué plus haut qu'ils trouvaient normal de louer les façades), ce qui confirme les affirmations de Castillo (1977) concernant l'état des Inquilinatos et l'intérêt que leurs propriétaires leur portent.

2- Règles régissant les relations entre l'administrateur et les inquilinos

Chaque administrateur formule le '*règlement*' de sa maison. Le propriétaire lui donne la liberté et l'autorité absolue dans la maison. Certains administrateurs n'hésitent pas à agresser physiquement les locataires et à abuser sexuellement des femmes et des enfants. D'autres permettent la consommation de drogue dans l'Inquilinato, parfois ils en sont des consommateurs et/ou des vendeurs. S'ils la vendent, ils font tout ce qu'ils peuvent pour inciter leurs inquilinos à la leur acheter. D'autres encore interdisent la consommation de drogue dans la maison. Certains administrateurs contrôlent la consommation d'eau et d'électricité. Les plus durs ne permettent pas aux enfants de se laver, ce qu'ils considèrent comme une inutile consommation d'eau. Certains n'autorisent pas les visites, d'autres les contrôlent et d'autres encore laissent rentrer n'importe qui. Très souvent, la porte extérieure de l'Inquilinato s'ouvre à 5 heures du matin et les sorties sont permises jusqu'à 22h30. Ceux qui n'arrivent pas pour le couvre-feu sont obligés de dormir dans la rue ou dans un hôtel. En résumé, sans vouloir généraliser, on peut dire qu'il existe deux types d'administrateurs: Le premier type d'administrateur impose certaines règles

concernant le nettoyage et la propreté de la maison, la limitation du bruit pour la nuit, ... Il leur arrive d'intervenir pour protéger des enfants et un adulte contre un parent ou un conjoint violent. Certains inquilinos recherchent une maison dirigée par ce genre d'administrateur, pour autant que celui-ci soit cohérent dans les normes qu'il impose. Certains peuvent alors leur reprocher de se mêler de ce qui ne les regarde pas. On trouve ici une dimension paternaliste liée à la fonction de l'administrateur dans la maison. Au contraire, le deuxième type d'administrateur n'intervient en rien dans la vie de ses inquilinos, aucune règle n'étant imposée à eux. Les personnes désirant vivre en totale liberté préfèrent ce type de relations même si celle-ci présente certains inconvénients tels que le non-respect de règles de base nécessaires à une vie sociale minimale. Par exemple, dans ces maisons, les pièces communes sont rarement nettoyées, et qui veut mettre de la musique à plein volume durant la nuit est libre de le faire.

En réalité, la plupart des administrateurs se situent entre les deux extrémités de ce continuum, dépendamment de leur personnalité. Même si, comme je l'ai dit, l'administrateur a tout pouvoir dans la maison qu'il dirige, la relation qu'il entretient avec les familles est plus complexe puisqu'elle dépend de la location que lui donnent, chaque jours, les inquilinos pour pouvoir vivre. Si un administrateur leur rend la vie impossible, peu nombreux seront les gens qui viendront s'installer dans sa maison car les inquilinos se connaissent entre eux.

Les administrateurs ont parfois reçu une meilleure formation scolaire que leurs inquilinos (même si la majorité d'entre-eux n'ont pas terminé leurs études primaires et plusieurs d'entre eux sont analphabètes). Ils sont souvent plus confiants

dans leurs capacités que les autres membres de la maison et ils sont, en général, plus riches (surtout en électroménagers). Certains sont mêmes propriétaires de maisons, voitures, ordinateurs,... Mais parfois, leur situation ne diffère pas tant que ça de celle de leurs locataires.

Ils sont parfois considérés comme des sources d'aide et de conseils par leurs locataires²⁸, à qui certains d'entre-eux procurent du travail. Leur but est ici d'assurer des rentrées financières²⁹ aux inquilinos, pour qu'ils puissent payer leur loyer puisque, en cas de non-paiement, c'est l'administrateur qui en subit les retombées. Et ce loyer, au même titre que l'alimentation, fait aussi partie des préoccupations majeures des inquilinos. Les familles doivent normalement payer quotidiennement leur loyer. Mais si les relations sont bonnes avec l'administrateur, il est possible pour une famille de retarder le paiement. Ceux qui ne sont pas en bonnes relations avec l'administrateur doivent payer au maximum dans la quinzaine, sinon il les met à la rue et leurs meubles sont confisqués, jusqu'au paiement de la dette. Si la dette ne se paie pas, les meubles et autres possessions sont vendus. Comme les administrateurs se connaissent entre eux, la mise à la porte pour cause de non-paiement rend difficile, pour un inquilino, de trouver une autre pièce ailleurs.

3- Conclusion

Si les règles qui régissent les relations entre les propriétaires et les administrateurs des Inquilinatos sont purement d'ordre économique (même si dans le

²⁸ La présence de la solidarité dans les Inquilinatos de Bogota est l'objet du chapitre n. 5.

pire des cas, c'est-à-dire si l'administrateur ne remplit pas son contrat, elles peuvent être mortelles!), celles qui régissent les relations entre les administrateurs et les inquilinos sont d'ordre économique mais aussi d'ordre humain. La diversité des expériences vécues par les inquilinos dépend souvent de la personnalité de l'administrateur. Tout d'abord, celui-ci va avoir une influence sur la manière dont les familles d'inquilinos vont s'organiser pour survivre dans cet environnement difficile (au niveau du travail et au niveau de la solidarité). Ensuite, l'administrateur a un certain pouvoir (il a tout pouvoir sur eux!) de faciliter la vie de ses inquilinos, de la leur rendre acceptable ou non. Mais la relation entre les administrateurs et les inquilinos ne sont pas à sens unique et les inquilinos ont aussi un certain pouvoir sur leurs administrateurs. Cette relation d'interdépendance sera approfondie plus loin.

d- Conclusion

Tous les inquilinos ont des conditions de vie très difficiles, de part leur pauvreté et la violence qui les entoure. Mais on se rend compte qu'il existe des degrés fort variables à leurs situations. Ainsi, certaines maisons sont mieux que d'autres, dépendamment des relations que les inquilinos nouent avec leurs administrateurs et des relations que celui-ci entretient avec les gens de la zone; et suivant les conditions matérielles des maisons. En effet, celles-ci peuvent posséder des fenêtres ouvrables et non-barricadées, des lieux de rassemblement, des cours intérieures et extérieures, une cuisine commune,... Elles peuvent être spacieuses,

²⁹ Comme un chapitre entier est consacré à la présence du travail informel (n.6) dans les Inquilinos de Bogota, je me limite ici à évoquer la relation de travail qui peut s'installer entre l'administrateur et le(s) inquilino(s).

rénovées, bien éclairées, bien entretenues et *'bien situées'* (tout est relatif!). Évoquer une maison bien située, à Bogota, revient à ne rien dire car le danger se déplace (presque aussi vite que les inquilinos!). Ainsi un quartier ou une rue, considéré comme *'relativement paisible et tranquille'* par les inquilinos, peut se transformer, très rapidement, en une zone à hauts risques.

Ce chapitre, en nous informant sur le milieu et les règles de vie dans les Inquilinatos, nous donne des outils nécessaires (en plus du contenu des entrevues présenté en annexe) à l'analyse des thèmes choisis. On comprendra que la forme d'organisation sociale que représente l'Inquilinato, avec ses caractéristiques propres, a une influence énorme sur la manière dont s'organisent les inquilons pour survivre, tant au niveau du travail qu'au niveau de la solidarité.

Chap. 4- La culture de pauvreté

Le but poursuivi dans ce chapitre est double: Mon premier objectif est de dégager, en utilisant les critères de Lewis (1969), les caractéristiques des inquilinos. Cette caractérisation nous permettra, en second lieu, d'évaluer la pertinence du concept de culture de pauvreté de Lewis (1969) (voir mon hypothèse).

a- Présence, à Bogota, des conditions favorisant l'apparition de la 'culture de pauvreté'

Mes données suggèrent la présence, à Bogota, des conditions décrites par Lewis (1969), comme favorisant l'apparition de la '*culture de pauvreté*'. En effet, les inquilinos sont pleinement intégrés à une économie basée sur l'échange marchand puisque aussi bien le travail que la production autonome sont effectués en vue d'obtenir de l'argent. Les taux de chômage et de sous-emploi sont élevés pour la main-d'œuvre non-qualifiée et les revenus sont bas, à Bogota (même en comparaison avec le faible niveau des salaires colombiens). Il n'existe que peu d'organisations sociales, politiques et économiques pour la population défavorisée. Le système parental y est bilatéral plutôt qu'unilatéral, comme le souligne Lewis (1969). Et enfin, la classe dominante valorise l'accumulation de richesses et de biens, tout comme la possibilité de progression et d'épargne et relie la pauvreté à l'infériorité personnelle.

Par contre, quand Lewis (1969) associe la culture de pauvreté aux premiers stades de libre entreprise du capitalisme, on peut se poser la question de la durée de

ces '*premiers stades*'. Je ne pense pas qu'on puisse parler de la Colombie d'aujourd'hui comme vivant les balbutiements du capitalisme. Comme dans beaucoup de pays du Tiers-Monde, le capital est présent depuis longtemps. Il n'y en a pas moins un fort pourcentage d'exclus. On retrouve ici l'approche fonctionnaliste de Lewis (1969) qui, trop simplement, pense qu'avec le temps, '*tout finit par s'arranger*'.

b- Présence, dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, des caractéristiques de la 'culture de pauvreté'

1- Intégration économique et institutionnelle

1- Intégration économique

Conformément aux critères proposés par Lewis (1969), les inquilinos ne sont pas ou peu intégrés au système économique de la société colombienne pour autant qu'on associe celui-ci au marché formel: En tant que salariés ou entrepreneurs, ils vivent de diverses occupations plus ou moins régulières³⁰. Quand ils manquent de liquidité, puisqu'ils ne sont pas reconnus comme solvables par les banques, ils vont se tourner vers l'administrateur de leur Inquilinato³¹. Si celui-ci accepte, il va leur faire crédit en retardant l'échéance du paiement du loyer, s'il refuse alors ils se dirigeront vers les prêteurs sur gages.

³⁰ J'approfondis ce point précis dans le chapitre n. 6.

³¹ Une personne qui ne peut payer son loyer en parle discrètement à l'administrateur qui va lui laisser un délai de paiement.

2- Fréquentation des services médico-socio-psychologiques

D'après Lewis (1969), ne disposant pas des ressources nécessaires, les défavorisés ne peuvent pas profiter des services médico-socio-psychologiques comme ils le souhaiteraient. Pourtant quand le besoin s'en fait vraiment sentir, les inquilinos consultent des médecins qui ajustent souvent leurs tarifs à leurs capacités financières. Et assumer le coût de médicaments est un gros sacrifice qu'ils font quand la maladie les empêche de travailler.

3- Fréquentation des services administratifs et juridiques

Les difficultés, de tout ordre, les empêchent aussi souvent de se plier aux exigences bureaucratiques de l'État colombien. Par exemple la déclaration de naissance, indispensable à l'inscription scolaire et à l'intégration à l'économie formelle, est une démarche qu'ils jugent trop compliquée. Réunir les papiers nécessaires, la difficulté et les frais de déplacement et de garde des enfants, leur analphabétisme,... les empêchent de passer à l'action. On note que les difficultés sont ici d'ordre pécuniaire mais aussi organisationnel.

Les services juridiques, en principe gratuits et ouverts à tous, ne sont pas non plus fréquentés par les inquilinos, même s'ils savent qu'ils seraient soutenus dans leurs démarches par un psychologue ou un travailleur social. On peut expliquer ces comportements par l'attitude critique des pauvres envers les institutions, attitude

évoquée par Lewis (1969); ils craignent que ces institutions ne leur apportent que de nouveaux ennuis. Ainsi, les parents non pas toujours intérêt à amener les services sociaux à s'intéresser à leur situation environnementale s'ils désirent conserver la garde de leurs enfants. Par exemple, l'emplacement de Santa Victoria risque d'amener les jeunes enfants à consommer de la drogue qu'on vend à leur porte. Les règlements de compte s'y traduisent par un taux d'homicide élevé. Ils courent donc le risque d'être automatiquement envoyés dans une institution juvénile par les agents de la protection de la jeunesse, qui considèrent la zone comme trop néfaste et dangereuse. Par ailleurs, les inquilinos ne désirent surtout pas être l'objet de l'attention de la police qui, à la première infraction repérée, en profiterait pour exiger de l'argent contre l'arrêt des investigations. Et ils ne veulent pas subir les conséquences d'une arrestation. En résumé, mon matériel ethnographique montre qu'ils ont des raisons valables pour craindre les institutions administratives et judiciaires. Et même quand ils se retrouvent en position de victimes face à un agresseur, ils ne font pas appel à la justice, en laquelle ils n'ont pas confiance, pour régler leurs différends.

4- Intégration religieuse

Contrairement à Lewis (1969) qui parle d'une attitude critique des pauvres envers l'Église, le sentiment des inquilinos est assez ambivalent puisqu'ils sont profondément imprégnés de religiosité populaire. Ainsi le 6 juin 1996, jour au cours duquel le diable était supposé s'incarner dans un nouveau-né, fût une énorme source de peur. On ne parlait plus que de ce thème durant la semaine qui a précédé cette

journée fatidique. Beaucoup d'enfants ont été baptisés et les mères qui n'avaient pas l'argent pour le faire³² étaient très inquiètes. On peut conclure en affirmant que, même si les inquilinos ne sont pas des assidus des institutions ecclésiastiques, ils y ont recours en cas de crise, ou occasionnellement, en se disant que la protection divine ne serait pas de trop. Les inquilinos craignent également la sorcellerie à laquelle ils affirment, par ailleurs, ne pas avoir recours eux-mêmes.

5- Intégration culturelle

Les Inquilinos, tout comme les informateurs de Lewis (1969), reconnaissent certaines valeurs et pratiques bourgeoises comme idéales même si, en pratique, ils ne s'y conforment pas. Par exemple le mariage, bien que 'révê', n'est pas désiré par les femmes et est même vu comme une source de problèmes supplémentaires: Par lui, l'homme aurait des droits sur les enfants et sur les quelques biens que la femme possède. En cas de séparation, elle pourrait tout perdre. Par contre, l'union libre laisse à la femme ces quelques avantages en ne lui causant aucun préjudice. Mon matériel ethnographique montre la fragilité de la vie de couple. La pauvreté et le désœuvrement incitent les pères à désertir leur foyer, laissant leurs compagnes sans ressources humaines et sans nouvelles. Les femmes, comprenant la difficulté que cette situation représente, préfèrent souvent rester en couple malgré les inconvénients (disputes, etc.). D'autres couples, heureusement, paraissent plus unis.

³² En principe, les sacrements sont gratuits, mais il y a toujours des frais pour les accessoires (cierges, etc.)

6- Conclusion

Je constate donc que le critère de '*non-intégration*' au système socio-économique se retrouve chez les inquilinos de Bogota, qui n'utilisent que rarement les institutions mises à leur disposition par la société globale. Ils craignent même des institutions telles que la police et la justice. L'Église, elle, exerce un certain pouvoir sur les eux, même si les valeurs et les pratiques '*bourgeoises*', tel le mariage, sont reconnues mais non pratiquées. Quand Lewis (1969) voit la '*culture de pauvreté*' comme une tentative de solution locale à des problèmes que ne peuvent résoudre les institutions et les organismes existants pour cause d'ignorance, de méfiance, d'impossibilité ou d'inaccessibilité, je pense qu'il parle des réseaux de solidarité et de travail mis en place par les pauvres eux-mêmes. Ceux-ci, on le verra par la suite, sont bien présents dans les Inquilinatos.

2- Niveau d'organisation au-delà de la famille étendue

1- Organisation locale

Pour Lewis (1969), en dehors de la famille nucléaire, les pauvres sont très peu organisés, même s'il peut exister un sens de la communauté partagé par les gens de leur quartier ou l'ensemble des quartiers des défavorisés par rapport au reste de la société. En fait, suivant l'Inquilinato dans laquelle ils vivent, l'administrateur et le groupe, il peut y avoir présence ou absence d'un esprit de corps. Ce sens de la communauté se développe le plus souvent au niveau de la petite communauté que

forme l'Inquilinato, et non au niveau du quartier. Il se manifeste, entre autres, à travers les réseaux de solidarité et de travail³³. Je n'irai donc pas dans le sens de Lewis (1969) puisque je constate qu'il existe une certaine structure au niveau de la communauté locale dans un grand nombre d'Inquilinatos. Mais comme cette structure est très fluctuante, étant donné la grande mobilité des inquilinos (voir le point suivant), je parlerai plutôt de réseaux formés autour d'un noyau stable plutôt que d'organisation.

2- Mobilité spatiale

Le critère de grande mobilité des personnes évoqué par Lewis (1969) se retrouve dans les Inquilinatos étudiés puisqu'on constate, qu'en l'espace de deux mois, quatre des dix femmes de mon échantillon ont changé de lieu de résidence. Ces familles se sont installées dans d'autres Inquilinatos, ne renonçant donc pas à ce type d'habitat. Il s'agit de Dona Elsa, Dona Estela, Dona Patricia et Dona Marta. On peut ajouter à cette liste Dona Gloria, la locataire de Dona Blanca qui a poignardé le compagnon de celle-ci. Pour comprendre les facteurs responsables de ces déménagements en cascade, il faut passer en revue les situations de ces femmes: Pour Dona Elsa et Dona Estela, les causes de déménagements sont claires: Elles accompagnent la famille Lopez pour conserver leurs emplois et pour profiter des services de l'administrateur qui est considéré comme un ami. Par contre la destination et les causes du départ de Dona Patricia et des habitants de Santa Rita sont mystérieuses: Le jour de la visite hebdomadaire, nous n'avons rencontré dans

³³ Voir chapitres n. 5 et 6.

cet Inquilinato que de nouvelles têtes qui ne connaissaient pas les anciens locataires. Dona Gloria, elle, s'est fait mettre à la porte après avoir poignardé le compagnon de son administratrice. Elle s'est installée dans un Inquilinato voisin où elle avait des connaissances. Enfin Dona Marta déménage, suite au renvoi de son mari, qui change d'Inquilinato en passant de la fonction d'administrateur avec intermédiaire à celle d'administrateur sans intermédiaire (entre lui et le propriétaire de la maison).

Les circonstances de départ sont souvent encore plus dramatiques. Ainsi un homme, dont le frère avait été assassiné, jugeait tous les membres de l'Inquilinato dans lequel vivait son frère responsables de '*non-assistance à personne en danger*'. Il les a donc enfermés et a ensuite arrosé d'essence le pourtour de leur maison en les menaçant d'y mettre le feu, les obligeant tous à fuir. Ainsi le départ d'alliés, d'un employeur, les abus d'un administrateur, une dispute entre voisins, la dangerosité de la zone, des menaces, une mise à la porte, un règlement de compte,... motivent les déménagements. On constate donc un lien direct entre la mobilité spatiale et la violence de l'environnement (thème escamoté par Lewis, 1969).

3- Conclusion

On ne retrouve pas, dans la plupart des Inquilinatos, l'absence quasi-totale d'organisation dont parle Lewis (1969). On observe souvent, au contraire, l'existence de réseaux de solidarité et de travail. Mais, étant donné l'extrême mobilité des inquilinos, on ne peut parler de stabilité. Cette grande mobilité, évoquée par Lewis (1969), s'explique en bonne partie par l'omniprésence de la violence dans ces

maisons et ces quartiers et la nécessité de suivre un employeur, permanent ou éventuel.

3- Les étapes de la vie

1- L'enfance

Tout comme dans les observations de Lewis (1969), l'enfance n'est pas considérée comme un stage protégé et prolongé de l'existence, dans les Inquilinatos de Bogota, où de nombreux enfants sont livrés à eux-mêmes dès leur jeune âge. Parmi mes informantes, seule une mère célibataire met ses enfants dans un jardin d'enfant pendant qu'elle travaille. Les deux autres femmes seules enferment leurs enfants dans leur chambre pendant leurs absences. Les femmes qui vivent en couple, même si elles travaillent, s'occupent de leurs enfants, si ceux-ci ne sont pas scolarisés. Les enfants qui ne sont pas à l'école³⁴ ou au jardin d'enfant, pendant les absences de leurs parents, passent toutes leurs journées enfermés dans leur chambre à dormir, jouer et regarder le téléviseur. Si leurs parents sont là, alors ils peuvent sortir et rentrer de la pièce, courir dans les couloirs avec les chats, les chiens, les lapins, les perroquets,... Tous les parents ne leur permettent pas d'aller à l'école. Certains parents ne voient pas l'école comme nécessaire pour leurs enfants, d'autres disent ne pas pouvoir payer les souliers ou l'uniforme obligatoires, ne pas être pouvoir aller à l'administration communale déclarer la naissance de leur enfant (sans quoi, on l'a vu, l'inscription dans une école est impossible).

³⁴ La journée d'un écolier n'est jamais qu'une demi-journée, l'élève est donc libre le reste du temps.

2- L'adolescence

L'initiation à la sexualité se fait à un âge précoce et l'installation en couple peut se faire dès l'adolescence, parallèlement aux observations de Lewis (1969), même s'il faut nuancer ces propos en fonction du genre: Les garçons, en général, attendent 18 ans pour s'installer en ménage. De 12 à 18 ans, ils étudient, travaillent ou se retrouvent dans la rue. En effet, si dans l'enfance ils acceptent de rester enfermés dans leur chambre, durant l'adolescence ils s'échappent. Ils s'intègrent alors à des bandes de jeunes qui vivent dans la rue. Ces bandes rivales, qui s'entretenant et volent pour vivre, sont aussi des banques de fiers-à-bras. Recrutés par la mafia, les marchands d'armes ou de drogue,... certains deviennent passeurs ou tueurs. De ceux qui survivent, certains se retrouvent en institution (centre de désintoxication, centre de rééducation, prison pour adolescents,...), d'autres s'échappent de ces bandes. Par contre, pour la majorité des jeunes filles des Inquilinatos, la période appelée '*adolescence*' est inexistante. Beaucoup de jeunes mères célibataires demeurent chez leurs parents et ne vivent '*en couple*' que de façon intermittente. D'autres s'installent avec leur conjoint dans un Inquilinato voisin de celui de leur mère, dès leurs 14 ans. Mes informatrices n'ont pas fait exception à la règle puisque plusieurs d'entre elles ont eu leurs premiers enfants durant l'adolescence.

3- Les rapports de couple

On rencontre fréquemment, dans les Inquilinatos, des femmes seules, avec ou sans enfants et des couples vivant en union libre. On peut considérer que le noyau de l'unité familiale se compose toujours de la mère et de ses enfants. Très souvent, on peut ajouter la présence du père des enfants ou de l'un des enfants, ou le compagnon du moment de la mère.

Lorsque la mère vit seule avec ses enfants, le père peut réapparaître de temps en temps ou a disparu dans la nature depuis longtemps. Dans ce type de foyer, la responsabilité économique et éducative des enfants est entièrement laissée à la mère. Plusieurs femmes dans cette situation vivent de la prostitution. Si elles ont gardé des contacts avec le père de leurs enfants (bien qu'elles aient dit ne plus vouloir le revoir, ni lui ni un autre), quand le père revient elles l'accueillent souvent dans leur pièce et il reprend le pouvoir dans le foyer. Dans cette situation se retrouvent trois de nos informatrices: Dona Rosa, Dona Patricia et Dona Mary.

Lorsque la mère vit avec un compagnon (qui peut être ou ne pas être le père de ses enfants) de manière plus durable, parfois elle peut décider de rester à la maison s'occuper de ses enfants et de son ménage, pendant que le père travaille au dehors. D'autres femmes travaillent hors du foyer, soit pour compléter le salaire apporté par leur conjoint, soit pour le remplacer, particulièrement dans les cas où celui-ci est sans travail, se drogue ou boit. Plus de la moitié de mes informatrices vivent avec le père de leurs enfants une relation relativement durable: Je peux citer Dona Elsa, Dona

Estela, Dona Olga et Dona Anna. Seule Dona Carmen vit, comme on l'a vu, avec un compagnon qui n'est pas le père de ses enfants.

4- Conclusion

Mes données suggèrent que l'enfance, l'adolescence, et l'âge adulte se vivent dans les Inquilinatos avec de nombreuses caractéristiques propres à la *'culture de pauvreté'*. L'enfance, qui est souvent vécue dans des conditions matérielles et psychologiques précaires, est suivie par une adolescence inexistante pour les filles et souvent difficile pour les garçons, qui entrent presque toujours en contact avec les milieux de la drogue, du banditisme, de la guérilla et des forces de répression. L'âge adulte subit alors *'les conséquences'* de cette adolescence. Pour les filles, très peu scolarisées, il faudra élever les enfants avec ou sans le soutien du père. Pour les garçons qui sont toujours en vie, il faudra se détacher *'du milieu'* et arriver à faire vivre sa compagne et leurs enfants, de manière légale ou non, avec très peu de qualifications professionnelles.

4- Développement psychologique

1- Attitude par rapport à la vie

Lewis (1969) présente la *'culture de pauvreté'* comme permettant la spontanéité, la diminution du sentiment de frustration et de refoulement, comme valorisant la vie au présent, l'aventure, les plaisirs des sens et la satisfaction des instincts. On peut se demander si ça correspond à la réalité de Mexico. En tout cas, la réalité me semble différente à Bogota, ville andine, où la vie n'est pas considérée

comme une grande fête. Ma perception est plus proche de celle de Samaniego (1996, p.10) pour qui le manque de ressources économiques auxquelles les inquilinos doivent faire face les entraîne à centrer leurs préoccupations sur la survie (l'alimentation et le paiement du loyer). Je constate que des inquiétudes majeures sont perceptibles chez chacun: Dona Rosa est, entre autres, inquiète par la dangerosité dans la zone où elle travaille en tant que prostituée et, dans un autre registre, pour l'avenir de ses filles. Dona Elsa vit une situation de femme battue et élabore des stratégies pour s'en sortir sans les mettre en pratique. Dona Estela et Don Luis, pickpockets, sont les seuls qui paraissent vivre la vie sans se poser de questions, sans culpabilité d'aucune sorte, sans souci d'être '*moral*', '*honnête*', '*bon*',... Dona Olga n'arrête pas de crier sur ses enfants et paraît très nerveuse. Dona Anna, avant le déménagement, se sentait mal à l'idée que sa belle-mère allait arriver dans la maison avec son père. Après le déménagement, elle est de mauvaise humeur puisqu'elle se sent trahie par le groupe et parce que la maison est vide. Dona Patricia vit très mal son installation à Bogota, ville qu'elle trouve trop dangereuse. Dona Carmen déprime à cause de l'impasse dans laquelle elle se trouve: Quitter son compagnon et '*vivre de quoi*', ou rester et voir sa fille se faire abuser sexuellement. Dona Mary dit en avoir assez de se faire exploiter par ses employeurs (pour qui elle lave le linge) et décharge son agressivité sur ses filles. Dona Blanca vit très mal l'accident qu'a subi son mari, ce qui l'oblige à travailler pour payer les médicaments. Donc, excepté le couple que forme Dona Estela et Don Luis dont l'euphorie est presque anormale, personne n'a l'air de valoriser la spontanéité, la satisfaction, l'aventure, le goût des plaisirs des sens, la satisfaction des instincts. Ces personnes

me semblent, au contraire, traversées par un grand nombre de frustrations et de refoulements bien légitimes, dans le sens où la pauvreté, la violence et l'isolement les éloignent de leurs aspirations. Une fois de plus, je m'étonne que Lewis (1969) ne parle pas du problème de la violence dans son étude de la '*culture de pauvreté*'. On a vu que cette grande absence s'explique par l'inhérence du fonctionnalisme à son concept de culture. En même temps, Lewis (1969) évoque les sentiments d'impuissance, de marginalité, de dépendance, d'infériorité, de résignation et de fatalisme qui sont, on l'a vu, souvent présents chez les inquilinos pour expliquer leurs échecs face à la vie.

2- Problèmes psychiatriques et psychologiques

Les données dont je dispose me permettent difficilement de traiter de la question des problèmes psychiatriques et psychologiques des inquilinos. Mesurer ces différents critères nécessite des tests psychologiques spécifiques à la culture colombienne. Néanmoins, les difficultés relatives à des faiblesses de structure individuelle (terme vague!) et la tolérance particulière pour toutes les formes de maladies psychiques, évoquées par Lewis (1969), semblent être présentes pour quelques inquilinos: Dona Olga et Dona Gloria (la jeune mère qui a poignardé Don Eduardo) sont dérangées mentalement et la fille de Dona Carmen, Cathy, est handicapée mentale.

De même, une mauvaise capacité à contrôler ses élans et une forte orientation vers le présent et le local, au détriment de l'avenir, (Lewis, 1969) sont perceptibles chez les inquilinos: Les exemples, qui vont dans ce sens, parcourent mon matériel

ethnographique. On constate ici une relative différence entre les comportements des inquilinos et des administrateurs qui arrivent, mieux que leurs locataires, à prévoir l'avenir et à poser des actes en pensant au long terme. Peut-être parce que leurs ressources financières, plus importantes (bien que fort variables), leur permettent de croire en l'avenir. Je ne pense pas que ce soit la capacité des inquilinos à prévoir l'avenir qui est en cause. Au contraire, ils estiment (ou savent) que leur avenir sera fait de difficultés de tout ordre, et donc financières. Leur manque d'argent chronique leur fait préférer dépenser leur argent, quand ils en ont, à satisfaire leurs désirs immédiats plutôt que de le garder en réserve pour une dépense future: *'Mejor un pajaro en mano que cien volendo !'*

3- Conclusion

L'étude de la présence de faiblesses psychiatriques, de frustration et de refoulement, chez les inquilinos, ne pouvait se faire que par le biais d'entrevues cliniques. Par contre, mon matériel ethnographique nous permet de constater certaines caractéristiques de la *'culture de pauvreté'* telle la forte orientation vers le présent et le local et une faible capacité à contrôler ses envies du moment. Des inquiétudes majeures sont perceptibles chez chacun et le manque de ressources entraîne la majorité des inquilinos à centrer leurs préoccupations sur la survie. Même si cette affirmation n'est pas évidente pour plusieurs travailleurs qui refusent le travail qu'on leur offre (par exemple, Dona Estela).

5- Transmission de la 'culture de pauvreté'

1- Introduction

La '*culture de pauvreté*' est vue par Lewis (1969) comme se perpétuant de génération en génération, par l'effet qu'elle a sur les enfants qui assimilent, dès leurs 6-7 ans, les valeurs fondamentales et habitudes de leur sous-culture. Ces enfants ne sont alors pas préparés à sortir de cette condition pour saisir les occasions qui pourraient se présenter durant leur vie. La transmission de génération en génération de ce mode de vie paraît présente puisque les filles adolescentes des *Inquilinos* tendent à reproduire le même mode de vie que leurs mères en s'installant dans des *Inquilinatos* voisins ou en restant vivre avec leur mère. Pareillement, les garçons suivent la même trajectoire que leurs aînés en intégrant des bandes qui vivent dans la rue dès l'adolescence. S'ils survivent, ils sortiront des centres de '*rééducation*' avec un diplôme de qualification professionnelle en poche en maçonnerie, boulangerie, forge,... Et ceux qui auront résisté à la tentation d'intégrer ces bandes vues comme les havres des '*liberté*', suivront des amis ou parents qui les initieront à une activité professionnelle donnée, comme leurs aînés. Vu le chômage massif, les uns et les autres vivoteront en passant d'un petit boulot à l'autre.

Comme les femmes de mon étude sont majoritairement des immigrantes de la première génération, qui initient donc le mode de vie dans la ville et les *Inquilinatos*, il faudrait interroger des descendants des personnes qui vivaient dans ces mêmes *Inquilinatos* il y a 50-40 ou 30 ans pour voir ce qu'ils sont devenus. Il faudrait essayer de savoir s'ils ont amélioré leur situation économique et leur bien-être et s'ils

ont pu accéder à leur propre résidence en banlieue. Leur non-représentation dans les Inquilinatos d'aujourd'hui tend à le faire croire.

2- Interdépendance des facteurs économiques et culturels dans la création de 'pauvres'

On se souvient du débat qui opposa Lewis (1969) à Valentine (1968). Le premier affirmait qu'il est plus facile d'éliminer la pauvreté en soi que d'éliminer la '*culture de pauvreté*' qui est tout un mode de vie, et le deuxième pensait le contraire. Une prise de position exige la reformulation et la clarification des concepts. Pour Lewis (1969), les facteurs culturels sont déterminants dans la création de '*pauvres*' et pour Valentine (1968), ce sont les facteurs économiques qui prédominent. La réponse, plus équilibrée, me paraît impliquer une interdépendance de ces deux facteurs. Mon matériel ethnographique montre que les inquilinos qui acquièrent un peu d'argent ne le crient pas sur tous toits pour ne pas devoir de partager. Ils ne déménagent pas vers des quartiers plus huppés et on ne perçoit aucun changement dans leur mode de vie. Par ailleurs, même s'ils le souhaitaient, leur succès est loin d'être assuré car il est clair que les autorités colombiennes ne cherchent pas plus à éliminer la '*culture de pauvreté*' que la pauvreté. Quelques petits projets, présents sur place, essaient tout au plus de gérer cette pauvreté.

3- Conclusion

On peut affirmer qu'un certain mode de vie, particulier aux inquilinos, doit avoir une influence sur les enfants qui n'en ont jamais vu d'autres. Mes informatrices

étant majoritairement des mères de la trentaine ayant des enfants en bas âge, faisant partie de la première génération d'immigration, il ne m'était pas possible d'étudier la transmission de la '*culture de pauvreté*', même si je vois comment elle se crée et se recrée. Il faudrait pour cela effectuer une recherche à long terme sur un groupe de famille, comme l'a fait Lewis (1963) au Mexique. Quant aux anciens occupants des Inquilinatos qui sont partis,

les conditions socio-économiques étant un peu plus favorables à l'époque, certains ont certainement pu réussir à accéder à la propriété privée sous sa forme la plus rudimentaire (c'est-à-dire une maisonnette d'une seule pièce dans la périphérie de Bogotá). Il ne faut pas oublier que les Inquilinatos, qui n'étaient pas en aussi mauvais état que maintenant, ont été louées pendant longtemps à des membres de la classe ouvrière, à des artistes et des étudiants. Les immigrants d'hier pouvaient plus facilement que maintenant accéder au prolétariat urbain, puisqu'un faible bagage scolaire posait moins d'obstacles à l'intégration. Au contraire les inquilinos d'aujourd'hui, arrivés plus tardivement de la campagne ne peuvent espérer mieux que leur sort pour eux et leurs enfants. Ils risquent de passer leur vie dans les Inquilinatos tout comme leurs enfants, si la situation socio-économique actuelle persiste.

c- Conclusion

Même si, comme on l'a vu, plusieurs des caractéristiques de la '*culture de pauvreté*' sont présentes chez les Inquilinos, telles la non-participation ou intégration aux grandes institutions et au système économique, la mobilité spatiale, l'absence de l'enfance, l'initiation précoce à la sexualité,... D'autres caractéristiques de Lewis

(1969) ne se retrouvent pas dans les Inquilinatos telle l'absence d'une organisation locale,... C'est la nature même du 'concept' de 'culture de pauvreté' qui limite l'analyse. Ce 'concept' est en effet très descriptif et non articulé puisqu'il se résume à un simple assemblage de traits, à une somme de caractéristiques empiriques, indépendantes l'une de l'autre. Il ne permet donc pas de comprendre les différences qui ne peuvent que surgir entre les conditions et les modes de vie des pauvres de par le monde. Malgré la présence de certains traits, j'infirmes donc mon hypothèse de la présence de la 'culture de pauvreté', telle que décrite par Lewis (1969), dans les Inquilinatos de Bogota. Je pense néanmoins que le concept de 'culture de pauvreté' de Lewis (1969) constitue une première approximation valable à la caractérisation des inquilinos de Bogota. Il nous faut maintenant poursuivre l'analyse pour mieux saisir cette réalité.

Chap. 5- Les réseaux de solidarité

On se souvient que 15 ans après Lewis (1969), une autre chercheuse, travaillant en milieu urbain pauvre du Mexique, produit un cadre conceptuel qui voulait mettre l'accent sur l'organisation sociale des groupes plutôt que sur l'aspect culturel. Mon hypothèse, pour rappel, cherche à identifier la présence d'une '*solidarité*' dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota sous la forme de '*réseaux d'échanges réciproques*' définis par Lomnitz (1974). Dans un premier temps, je vais évoquer le type de relations de solidarité et de conflit qui se nouent dans les Inquilinatos. Par la suite, point par point, je vais comparer les conditions de vie et les différentes modalités de l'échange à Cerrada del Condor (le bidonville étudié par Lomnitz, 1974) et dans les Inquilinatos dont Santa Lucia, en vue de dissocier les ressemblances et les différences de ces réalités. Cette comparaison me permettra, dans un dernier temps, de tester mon hypothèse.

a- Relations interfamiliales dans les Inquilinatos: entre querelle et solidarité

Les relations entre les familles ne sont pas toujours très harmonieuses. Les disputes sont très fréquentes et commencent souvent de la même manière: Les enfants se querellent et leurs mères respectives en arrivent à se disputer entre elles. Il y a peu ou pas d'entraide pour la garde des enfants: Comme vu précédemment, '*Pour éviter les problèmes*', comme le disent les mères, quand les parents sont absents, les enfants restent enfermés dans la pièce familiale. Certains enfants passent donc leur journée seuls dans la chambre. Une autre cause fréquente de dispute est la grande

promiscuité présente dans les Inquilinatos: Les salles-de-bain, toilettes et lavoirs en pierre sont communs. Il existe des cas de vol de linge pendant que celui-ci est en train de sécher sur le fil, ce qui entraîne les mères à le faire sécher à l'intérieur de leur chambrette déjà minuscule, la rendant ainsi des plus humides. De plus, le manque d'argent chronique se fait tellement sentir dans les Inquilinatos que la confiance peut difficilement régner dans les rapports entre amis puisqu'un gain d'argent minime les poussent à travailler pour la mafia. De là peut naître le conflit.

Cependant, à d'autres niveaux, on observe souvent une relative solidarité. Des voisins s'entraident. Ils partagent des émotions, des informations, des denrées alimentaires et se prêtent du matériel (casseroles, balais,...). La manière dont fonctionne le réseau de solidarité dans les Inquilinatos dépend largement, semble-t-il, de la personnalité de l'administrateur:

Si celui-ci répond favorablement aux demandes d'aide, alors il est sollicité par les familles de sa maison et instaure une relation de soutien avec chaque famille, sous une forme paternaliste. On assiste alors à l'établissement de rapports de patronage et de clientèle. Parfois cette solidarité va très loin puisqu'il arrive qu'un administrateur et sa famille prennent en charge, gracieusement, le(s) enfant(s) d'une mère qui déménage ou qui est en prison pour quelques mois ou même quelques années, par exemple. Cette entraide est parallèlement limitée ou réglementée. Ainsi une mère qui quitte l'Inquilinato pour plusieurs jours, voire plusieurs semaines ou plusieurs mois, peut demander à un(e) voisin(e), très souvent un administrateur, de s'occuper de ses enfants, que le père de celui-ci soit lui aussi absent ou non. Je peux citer le cas de Dona Mary qui a, pendant plusieurs mois, confié ses enfants à l'administratrice de son

logement pendant son séjour en prison. De même, Don Alberto propose à Dona Elsa de veiller sur ses aînés si elle part avec les plus jeunes vivre chez sa mère. Par contre, je n'ai jamais constaté que des enfants soient confiés à des voisin(e)s durant l'absence de moins d'une journée des parents.

Si, au contraire, l'administrateur limite son rôle à l'encaissement du loyer, alors certaines familles, souvent celles qui sont là depuis quelques mois au moins, se lient entre elles pour former des réseaux restreints, unissant 2 ou 3 familles. Pour ces familles, les balais et les seaux se prêtent et le sel se donne.

Les réseaux de solidarité instaurés par les administrateurs, qui voient les services rendus comme allant de pair avec la location de la chambre, se retrouvent à Santa Lucia, jusqu'au déménagement général, à Santa Victoria et à Concepcion. Par contre, Dona Patricia, elle, ne profite pas de ce genre de services à Santa Rita et comble ce manque par ses relations d'amitié et d'échanges avec ses voisines. Les situations de Dona Carmen et de Dona Mary sont intermédiaires puisqu'elles se voient seulement offrir quelques services par leurs administratrices (à Santa Monica et à Asuncion). Mais si Dona Carmen compense le manque d'aide par son amitié avec ses voisines, Dona Mary semble subir ces carences plus durement (car ses voisines réprouvent la manière dont elle traite ses enfants).

b- Présence de l'entraide et des conflits à Santa Lucia

Le réseau de solidarité présent à Santa Lucia se manifeste sous une forme 'pyramidale'. Les administrateurs informent, conseillent, prêtent, donnent, forment professionnellement, rendent service, réconfortent,... et louent des chambres. De leur

côté, les inquilinos aident de temps en temps, réconfortent émotionnellement les administrateurs durant les moments difficiles,... et payent leur loyer. La solidarité se pratique donc, sous une forme paternaliste, entre une famille-ressource et des personnes qui en bénéficient. Contrairement au rapport de réciprocité observé par Lomnitz (1974), à Santa Lucia, on retrouve un rapport de patronage-clientèle basé sur une structure de redistribution (un des trois types définis par Polanyi, 1974). Ce rapport s'explique, entre autres, par le fait que le patron a tout intérêt à amener ses inquilinos à rester. L'administrateur est ici arrivé à '*fidéliser*' ses inquilinos puisque, lorsqu'il a déménagé, la plupart des inquilinos l'ont suivi. Alors que le nouvel administrateur, qui n'inclut aucun service et aucune chaleur humaine dans ses rapports avec ses inquilinos, arrive plus difficilement à remplir les chambres d'une maison vide. D'autres de mes observations montrent cependant que certains Inquilinatos dirigés par des administrateurs, qui limitent leur rôle à percevoir le loyer quotidien, ne désemplissent pas. Je pense qu'une famille qui cherche un nouveau lieu de résidence préfère ne pas s'installer dans une maison dirigée par un administrateur peu compréhensif. Alors qu'une famille qui vit dans un Inquilinato depuis quelque temps et où un nouvel administrateur, peu amical, s'installe hésite à déménager. Car du point de vue de la mobilité résidentielle, les administrateurs valent les inquilinos³⁵.

c- Les Inquilinatos et les 'réseaux d'échanges réciproques'

1- Introduction

³⁵ Alors que certains administrateurs occupent le même poste dans la même maison depuis de nombreuses années, d'autres déménagent au fil des opportunités offertes et des conflits. Ceux qui

Si on compare le mode de vie et d'habitation pour les colons de Cerrada del Condor et les habitants des Inquilinatos du centre-ville de Bogota, on relève des ressemblances. Pour rappel:

Les habitants de Cerrada del Condor vivent dans des conditions de pauvreté extrême. Une habitation typique consiste en une seule chambre mesurant de 10 à 12 pieds, contenant un ou deux lits partagés par les membres de la famille. Cette pièce peut aussi contenir une table, une chaise, une cuisinière fonctionnant au pétrole ou au gaz et parfois un téléviseur -33% des logements en possèdent un. Il y a trois toilettes publiques dans le bidonville, qui sont utilisées par la majorité de la population de celui-ci (...). (Lomnitz, 1974, p.139)

De même, on a vu précédemment que les chambres des inquilinos sont de simples pièces dont la taille varie. Ces pièces contiennent un ou deux lits partagés par les membres de la famille. On y retrouve souvent une table, une ou plusieurs chaises, un réchaud électrique ou marchant au gaz, et parfois un téléviseur. Les quelques toilettes de la maison sont utilisées par tous les habitants de l'Inquilinato et par les prostituées qui y travaillent. Par contre, des différences majeures séparent ces deux populations: Les inquilinos sont de simples locataires des pièces dans lesquelles ils vivent et ils peuvent déménager aussi souvent qu'ils le désirent. Et on a vu qu'ils étaient particulièrement mobiles, au niveau spatial. Au contraire, les habitants de Cerrada del Condor, qui sont souvent propriétaires de leurs logements, ont moins de nécessité et de possibilités de déménagement. Le facteur de mobilité spatiale, important dans la définition des rapports sociaux, joue donc différemment chez les inquilinos et les colons de Cerrada del Condor.

sont impliqués dans des trafics d'arme, de drogue,... ont parfois de très bonnes raisons de changer

On peut aussi comparer l'Inquilinato et l'*'unité de parents'*, qui représente la forme d'organisation d'habitat la plus fréquente à Cerrada del Condor (68 maisonnées sur les 162) puisque jugée par les familles comme procurant une assistance mutuelle nécessaire à la vie urbaine. Pour rappel, il s'agit d'un groupe d'unités résidentielles voisines qui partagent des liens familiaux et des aires extérieures communes réservées au lavage, à la cuisine et à la récréation des enfants, même si ces familles restent indépendantes économiquement. Les Inquilinatos peuvent aussi se définir comme un groupe d'unités résidentielles voisines qui partagent des aires communes telles qu'une cuisine, une salle-de-bain, des toilettes, une cour centrale, un lavoir, des fils à linge et un espace de récréation. Les familles qui y vivent sont également, du point de vue économique, indépendantes. Mais, à la différence de ce qui se passe dans les Inquilinatos, l'*'unité de parents'* regroupe des familles, parfois propriétaires de leur logement, unies par des liens parentaux, et est vue comme relativement stable par les familles qui l'intègrent. Au contraire, les Inquilinatos sont des lieux de passage: Le seul lien nécessaire relie les inquilinos et l'administrateur (rapport vertical). Par contre, les résidents les plus stables nouent des rapports horizontaux entre-eux, même s'ils ne partagent souvent aucun lien familial.

Malgré les différences, on constate que, de même que les colons de Cerrada del Condor, les inquilinos ont établi des réseaux de solidarité. Et, en vue d'en dégager les caractéristiques, je vais passer en revue chacun des critères de Lomnitz

(1974) décrivant la nature, la structure et les composantes des '*réseaux d'échanges réciproques*'.

2- Le contenu des échanges

Pour Lomnitz (1974), les échanges concernent un éventail de biens et de services précis que je comparerai avec la situation dans les Inquilinatos. On déterminera aussi qui participe à cet échange dans les Inquilinatos et sous quelle forme.

1- Les emprunts de nourriture, d'habits, de couvertures, d'outils,... sont communs à Cerrada del Condor et aux Inquilinatos. Au lieu d'impliquer ces '*unités de parents*', ils s'établissent presque toujours, comme nous l'avons dit plus haut, entre chaque famille et la famille de l'administrateur. Celle-ci donne du riz à l'occasion et prête des ustensiles d'entretien, d'outillage et de cuisine tels des balais, des seaux, des casseroles, des bassines,... à chaque instant de la journée. Je n'ai pas entendu parler de prêts d'argent liquide. Néanmoins, on peut considérer les délais de paiement de loyers comme une forme particulière de prêt, ou un crédit. Là encore, cette possibilité, qui offre à l'inquilino un minimum de sécurité, se réalise entre l'administrateur et l'inquilino. Je ne pense pas que les inquilinos se prêtent de l'argent entre-eux. Soit ils en ont et le dépensent rapidement, en évitant de montrer à leur entourage qu'ils en ont. Soit ils n'en ont pas et essaient de se débrouiller pour en obtenir. Par ailleurs, on n'a pas l'habitude de demander aux voisins des objets usuels (allumettes,...), même de faible valeur, dans les Inquilinatos dont la structure est basée sur des rapports de patronage-clientèle. Par contre, comme on l'a dit

précédemment, dans les Inquilinatos où l'administrateur ne s'implique pas, le matériel de cuisine et de nettoyage circule, tout comme la nourriture, entre certaines familles alliées. Même si on constate que le contenu des échanges entre ces familles est très limité. Il semblerait donc que l'existence d'un modèle de redistribution, pour reprendre l'expression de Polanyi (1974, p.160-167), freine le développement de la réciprocité. Dans les conditions de l'Inquilinato, les échanges réciproques n'atteignent jamais le niveau de réciprocité présent chez les habitants plus stables, en apparence, de Cerrada del Condor (voir plus loin).

2- Le partage volontaire des installations communes se retrouve à Cerrada del Condor et dans les Inquilinatos où l'accès au lavoir, à la cour extérieure, à la pièce centrale et aux latrines est inclus, ici, dans le prix du loyer, *donc* normal. Dans certaines maisons, le téléviseur de l'administrateur se trouve, certains soirs, dans la pièce commune. Cela permet aux inquilinos de passer un moment en groupe, là où une relative bonne entente lie les voisins. À Santa Lucia, le téléviseur de Don Alberto déménage de ses pièces vers la salle commune quelques soirées par semaine.

3- En ce qui concerne les services (incluant l'accueil des visiteurs, veuves, orphelins, personnes âgées, commissions pour les voisines et la garde des enfants d'une mère qui travaille) dont parle Lomnitz (1974), on a vu précédemment qu'ils sont présents dans les Inquilinatos, bien qu'ils suivent des règles particulières. L'assistance entre hommes se retrouve peu ou pas dans les Inquilinatos, si ce n'est sous la forme du travail informel (voir plus loin). Les enfants y donnent parfois un coup de main à leurs parents ou leurs voisins, par exemple en faisant les courses pour eux.

4- Certaines informations, comprenant des adresses d'emplois, de résidences, de services,... circulent aussi bien à Cerrada del Condor que dans les Inquilinatos. Dans ces derniers, cependant, c'est principalement l'administrateur qui distribue les informations et les conseils dans la maison.

5- Divers éléments de formation professionnelle sont partagés gratuitement à Cerrada del Condor. Dans ce cas, la personne formée pourra devenir un concurrent pour celui qui lui a enseigné. La formation professionnelle se retrouve dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota. Même si on constate que, comme les changements de travail sont fréquents, la formation requise pour chaque type de boulot est minimale. Je cite ici l'exemple de Don Manuel qui vend des limes dans la rue: C'est un ami qui lui a donné les quelques informations nécessaires à ce travail. Il arrive même qu'un administrateur donne une formation minimale à ses inquilinos qui travaillent pour leur propre compte. L'administrateur, bien que ne touchant pas un profit direct de ce travail, permet à ses inquilinos de gagner l'argent du loyer. Je peux citer le cas d'une administratrice qui achète des ballots de papier de toilette que ses inquilinos vendent par petites quantités dans la rue. À Santa Lucia, l'apprentissage professionnel, bien qu'existant, me semble être de nature différente. Il ne s'agit pas d'un partage de formation professionnelle entre égaux mais d'une formation '*minimale*' dispensée par l'administrateur à des inquilinos qui travaillent pour lui. L'administrateur retire donc un profit de la formation et du travail des inquilinos.

6- On a vu que le support moral et le support émotionnel sont partagés dans les situations journalières et rituelles par les colons de Cerrada del Condor. Bien que

n'ayant pas assisté à un mariage, un baptême ou des funérailles, je pense qu'ils sont présents dans les Inquilinatos durant les rites ainsi que dans les interactions journalières. À Santa Lucia, on constate que la personne ou famille qui a besoin d'une aide au niveau émotionnel la reçoit d'un grand nombre des membres de la maison. Elle se pratique entre hommes, entre femmes, entre l'administrateur et sa famille et les inquilinos: On a vu que, quand Dona Marta a reçu une menace de mort pour son fils, les inquilinos l'ont entourée et réconfortée. De la même manière, quand Dona Elsa se fait battre par son mari, elle reçoit le soutien des femmes de la maison et de quelques hommes dont l'administrateur. Ce support moral et émotionnel est le seul objet d'échange qui se partage réciproquement entre tous les habitants de la maison. Cette réalité s'explique par l'unité du groupe face aux risques de *'la rue'* et de *'la vie'*. Émotionnellement, ils partagent donc un même environnement fait de violence. Les administrateurs des autres maisons partagent ces mêmes liens avec leurs inquilinos. Et seuls les administrateurs qui participent à la violence ambiante, comme ces vendeurs de drogue et d'armes, ne font pas corps avec leurs inquilinos.

Donc, malgré les similitudes quant au contenu des échanges dans le bidonville de Cerrada del Condor et dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, l'organisation de cet échange, tout comme la nature du rapport qui lie les partenaires de l'échange, diffère profondément.

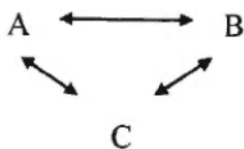
3- Les rapports d'échanges

Lomnitz (1974) identifie les *'réseaux d'échanges réciproques'*, qu'elle observe à Cerrada del Condor, comme un système dont l'unité de base est la famille

qui, suivant les règles de la réciprocité, est un mode d'échange entre égaux qui s'inscrit dans la durée. Selon l'auteur, les trois éléments qui composent la réciprocité sont la confiance, l'équivalence des ressources (ou du manque de ressources) et la proximité physique de résidence. Le critère qui fonde l'échange sur l'unité de base qu'est la famille nucléaire reste valable pour les Inquilinatos, celui de proximité physique de résidence aussi. À ce niveau, on pourrait plutôt parler de '*possibilité de communication fréquente*'. Par contre, la durée dans laquelle s'inscrit l'échange ne se retrouve pas dans les Inquilinatos qui voient défiler sans arrêt des locataires de passage. La confiance peut donc difficilement s'instaurer entre personnes qui se croisent. De même, la règle de réciprocité régissant un échange entre égaux, incluant l'équivalence des ressources et l'égalité de la situation de chaque famille, sur laquelle insiste Lomnitz (1974), ne correspond pas du tout à la situation dans les Inquilinatos. On a vu que, dans le quartier de Cerrada del Condor, quand une famille voit améliorer sa situation matérielle, elle va commencer à prendre son indépendance par rapport au réseau de solidarité en ne faisant plus appel à l'assistance des autres alors que les interactions entre les autres membres du réseau se poursuivent. Au contraire à Santa Lucia, comme dans beaucoup d'Inquilinatos, l'échange ne se base pas sur l'équivalence, sur le plan économique, des familles participantes. La règle est plutôt l'inverse: La famille de l'administrateur, plus riche, éduquée, et informée que les autres, possédant tout le matériel de la vie moderne, prête ou donne des biens et offre les conseils. Chaque famille d'inquilinos participe à cet échange en recevant les conseils, les biens,... Et en échange, elle paie son loyer et permet le maintien de la

famille de l'administrateur. D'autres Inquilinatos fonctionnent, comme on l'a dit plus haut, sur un mode d'échange fondé sur des rapports réciproques.

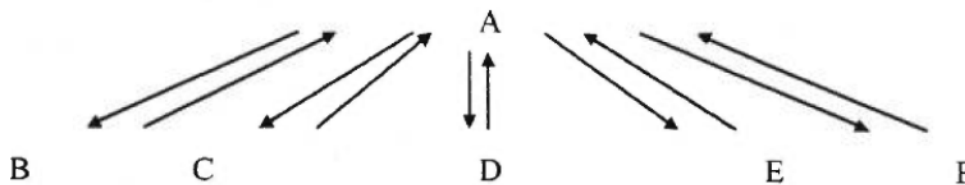
On peut schématiser la forme que prend le réseau d'échanges dans le quartier Cerrada del Condor en représentant par A, B et C les familles nucléaires, de statut socio-économique équivalent, participant à l'échange:



Le contenu de l'échange (une information, un conseil, un service, un bien) est varié et chaque famille participe de manière égale à l'échange dans le sens où les partenaires de l'échange donnent autant qu'ils reçoivent. On peut définir cette forme d'échange comme étant de la réciprocité dans le sens que lui donne Polanyi (1974, p.160-167). Ce type de réseau d'échange se retrouve dans les Inquilinatos où n'existe pas de rapport de type patronage-clientèle, entre certaines familles regroupées en réseaux restreints. La grande mobilité spatiale des inquilinos rend pourtant impossible l'existence de 'réseaux d'échanges réciproques' basés sur la durée et la confiance, ce qui limite l'importance des échanges réalisés.

À Santa Lucia, l'objet de l'échange est également multiple (une information, un conseil, un service, un bien). La forme que prend l'échange est la redistribution selon Polanyi (1974, p.160-167) puisqu'elle relie des familles nucléaires, en situation précaire, à un centre, qui jouit d'une supériorité sociale et économique. L'échange est donc centralisé puisque c'est une même famille qui reçoit de tous (les loyers) en échange de biens et services à un groupe de familles d'inquilinos. On peut

schématiser ces familles en nommant A la famille de l'administrateur, B, C, D, E et F les familles des inquilinos (qui sont en réalité de 10 à 35, suivant les maisons et les périodes):



Le couple des administrateurs instaure ces rapports de redistribution car cette pratique semble nécessaire pour fidéliser les inquilinos, remplir leurs maisons et donc être assurés de meilleures rentrées d'argent. On se souvient que Dona Anna et Don Edwin ne pratiquent pas d'échange matériel, émotionnel et moral avec leurs rares inquilinos et qu'ils n'ont pas su créer un environnement positif dans leur maison, où aucune amitié ou connivence ne lie les inquilinos qui ne se connaissent pas et ne se fréquentent pas. Ils ne sont pas arrivés à trouver de nouveaux locataires, et cela malgré les quelques rénovations entreprises.

On peut donc affirmer que oui, dans les Inquilinatos, les réseaux d'échanges sont présents, même s'ils ne se présentent que très rarement sous la forme décrite par Lomnitz (1974). Le plus souvent hiérarchisés, ils revêtent une grande importance pour l'ensemble des habitants de ces maisons. Chacun ne pouvant se permettre de posséder tout le matériel et les ustensiles nécessaires à la vie de tous les jours, le fait d'avoir un voisin qui est disposé à prêter cet objet ou qui peut rendre un service est important pour survivre. Cette organisation sociale et économique facilite la survie de cette population. Elle vient combler l'absence d'épargne, le manque de formation

professionnelle et de système de sécurité sociale. Parallèlement à Lomnitz (1974) qui voit les bidonvilles comme une forme d'établissement urbain adaptée aux conditions sociales et économiques offertes par la société, les Inquilinatos semblent répondre minimalement aux besoins sociaux et économiques des habitants pauvres de Bogota. Bien sûr, les conditions de vie n'y sont pas bonnes: le manque de lumière, d'espace,... Mais la survie des inquilinos est quelque peu facilitée par les possibilités de travail offertes par l'administrateur et l'entraide présente, que celle-ci soit prodiguée par l'administrateur ou par un nombre restreint de voisins.

4- Formes d'organisation sociale

Contrairement à Cerrada del Condor, où la parentèle joue un rôle social important, dans les Inquilinatos, j'ai rarement vu des parents se grouper pour vivre. Alors que cette pratique est courante dans les classes moyennes de Bogota, dans les Inquilinatos on ne cherche pas à partager sa résidence avec un parent, sauf en cas d'urgence et pour une courte période. Les inquilinos, le plus souvent, ne se connaissent que par le fait de partager la même maison, ce qui ne veut pas dire qu'une relation d'amitié ne se nouera pas entre quelques familles. C'est entre celles-là que s'instaure le réseau d'échanges dans les Inquilinatos où l'administrateur ne joue par un rôle paternaliste. Par contre, dans les maisons où l'administrateur 'endosse' cette fonction, le réseau d'échanges va se greffer sur cette forme d'organisation et non sur la parentèle qui n'offre souvent pas, puisque restée à la campagne, de '*possibilités de communication fréquente*'. On constate donc que la forme d'organisation sociale distingue les inquilinos de Bogota et les habitants de

Cerrada del Condor (où 47% de la population habite dans la même unité résidentielle que des membres de leur parenté).

5- Code moral distinct du code moral de l'échange de marché

Pour Lomnitz (1974), la réciprocité génère un code moral distinct du code moral de l'échange de marché, dans le sens où l'accent est moins mis sur ce qui est échangé que sur les rapports avec le(s) partenaire(s) (ce qui correspond tout à fait au '*don*' maussien, 1960 et à la '*réciprocité*' polanyienne, 1974, p.160-167). Celui qui reçoit se préoccupe de la manière dont il va rendre plutôt que sur les bénéfices personnels maximums qu'il peut retirer de la transaction. Par ailleurs, le fait de participer à un ou des réseau(x) de réciprocité n'exclut pas la participation à un autre système d'échange tel le système de marché. Une personne peut très bien vendre sa force de travail sur le marché urbain et pratiquer le système de réciprocité avec ses voisins, sa famille et ses amis. Dans les Inquilinatos où prédominent des rapports de type patronage-clientèle, les inquilinos ne cherchent pas à rendre plus qu'à recevoir de l'administrateur. La prestation la plus importante est le loyer quotidien qu'ils doivent lui verser. S'ils dépendent de lui, il a aussi besoin de leur présence régulière. Et c'est pour se l'assurer que l'administrateur dispense des faveurs, que les inquilinos ne se sentent pas du tout obligés de rendre. Et en dehors de ces rapports avec l'administrateur, il n'existe pratiquement pas de rapports de solidarité entre inquilinos. Pour les inquilinos qui n'entretiennent pas ce type de relation avec leur administrateur, bien que des biens et des services soient échangés entre certains réseaux de voisins amis, on entrevoit difficilement un '*code séparé*'. Celui-ci

suppose, en effet, l'existence de rapports sociaux stables et totaux au sens maussien (Mauss, 1960). Si ceux-ci existent au sein des '*unités de parents*' à Cerrada del Condor, la mobilité rend quasi-impossible l'existence de tels rapports dans les Inquilinatos.

6- Conclusion

En conclusion, on peut affirmer que les rapports sociaux sont marqués par des formes de solidarité et de conflit dans les Inquilinatos de Bogota. Les formes de solidarité varient en fonction de la situation particulière de chaque maison. Dans certains Inquilinatos, où le réseau de solidarité lie de petits groupes d'inquilinos de même condition économique, elles correspondent au même type qu'à Cerrada del Condor. Même si, ne s'inscrivant pas dans la durée, elles se limitent à de petits échanges. On parlera ici d'échanges réciproques limités, dans le sens où le maintien du rapport social établi est supérieur au contenu des échanges, qui reste minime. Dans d'autres Inquilinatos, les participants aux réseaux de solidarité ne sont pas égaux économiquement. L'échange s'instaure alors entre le '*centre*' et la '*périphérie*', selon les termes de Polanyi (1974, p.160-167): C'est une personne-ressource, l'administrateur, qui prête et rend divers services à des inquilinos qui payent leur loyer. Pour ces Inquilinatos de type '*patronage-clientèle*', je ne parlerai pas de réseaux d'échanges réciproques mais d'une structure de redistribution dans laquelle le centre est indispensable au fonctionnement de l'ensemble (Polanyi, 1974, p.160-167). Mes données m'obligent donc à spécifier mon hypothèse qui postulait la présence de réseaux d'échanges réciproques, tels que définis par Lomnitz (1974),

dans les Inquilinatos de Bogota: Ces réseaux n'existent qu'à une échelle limitée et sont souvent remplacés par une structure hiérarchisée.

d- Conclusion

Cette analyse des réseaux sociaux, présents dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, était indispensable pour mieux comprendre les conditions de vie des inquilinos et les solutions qu'ils cherchent pour survivre. On peut ainsi voir que, dans une certaine mesure, le pauvre des villes se trouve capable de répondre adéquatement aux stimulations économiques et sociales qui lui sont données dans le sens où il arrive à survivre dans les conditions de privation extrême auxquelles il a à faire face (sans épargne, sans métier vendable et sans système de sécurité sociale). Les formes d'établissements urbains que sont l'Inquilinato colombien, la '*vecindad*' mexicaine et le bidonville, qui prolifèrent à travers toute l'Amérique Latine, répondent tous à un même '*besoin*': la survie des gens à très faibles revenus. Ce sont des structures d'habitat fort distinctes, cependant, et qui produisent des situations sociales bien différentes, comme en témoigne notre examen des rapports d'échange. Mais ce n'est pas parce qu'ils existent en grand nombre qu'il faut les valoriser ou les étiqueter comme des '*succès d'adaptation*'. Disons plutôt que, à l'époque de l'explosion démographique des grandes villes du Tiers-Monde, l'Inquilinato représente une étape dans le continuum de la misère. Même s'il ne s'agit pas de postuler une transformation mécanique et linéaire, on peut dire que '*l'avant*' serait ici les villages d'où proviennent ces immigrants (d'où ils sont chassés par le manque de terres et la violence). Et '*l'après*' serait, pour ceux qui réussissent, les lotissements dans la

périphérie (la petite propriété privée sous sa forme la plus humble)³⁶ et, pour ceux qui échouent, la rue. Mes données ethnographiques montrent que cette dynamique n'est pas générale, cependant: La majorité des enfants des inquilinos étudiés, quand ils s'installent en ménage, ont tendance à louer une pièce dans un Inquilinato, tout comme leurs parents.

L'Inquilinato est une des formes d'organisation résidentielle et sociale qui attire surtout les nouveaux arrivants à Bogota, en leur offrant une sécurité minimale. En effet, s'allier à un administrateur qui offre du travail et inclut dans ses responsabilités certains services est une stratégie de survie pour les immigrants de cette ville. Comme les Inquilinatos y sont nombreux, cette structure joue un rôle pour une proportion non négligeable de la population de Bogota.

³⁶ Tout comme les habitants des '*vecindades*' de Mexico qui se construisaient leur maison dans les '*Ciudades Perdidas*' (Lewis, 1963), les inquilinos de Bogota rêvent de quitter le centre-ville pour devenir propriétaires dans un '*quartier d'occupation*'.

Chap. 6- Le 'travail informel'

Nous avons mentionné au début que depuis la fin des années 70, on a voulu aborder l'étude de la pauvreté à l'aide des concepts de '*secteur informel*' ou de '*marché informel*'. Grossi-Porto (1979) fut l'une des premières chercheuses à essayer de définir la nature, la fonction et le rôle du marché informel. Dans ce chapitre, je décrirai quelles activités professionnelles sont présentes dans les Inquilinatos visités (principalement Santa Lucia). Je reprendrai alors les caractéristiques définissant le marché informel selon Grossi-Porto (1979), en vue d'évaluer si ces activités répondent à cette définition. Mon hypothèse postule, on l'a vu, la présence du travail informel dans les Inquilinatos, bien que sous une autre forme que celle décrite par Grossi-Porto (1979).

a- Activités professionnelles présentes dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota

Mon matériel ethnographique montre que les activités professionnelles présentes dans les Inquilinatos de Bogota se manifestent sous la forme d'emplois multiples, temporaires, changeant au rythme des opportunités et de la situation familiale³⁷: Rappelons que Dona Marta vend des boissons à ses inquilinos. Don Alberto s'occupe d'administrer l'Inquilinato, les chambres de passe, le commerce de cacahuètes et de saucisses. Dona Rosa se prostitue. Dona Elsa emballe des

³⁷ Les activités professionnelles des administrateurs, bien qu'évoquées puisque se réalisant dans les Inquilinatos, ne répondent pas aux mêmes critères que celles des inquilinos. Ce sujet sera discuté dans la section suivante, qui applique les critères de l'informel, suivant Grossi-Porto (1979), aux activités professionnelles présentes dans les Inquilinatos.

cacahuètes et Don Roberto les grille. Dona Estela et son compagnon sont voleurs d'une part, et d'autre part lui vend des cacahuètes. Dona Olga lave du linge et va mendier avec ses enfants dans la rue. Dona Anna, avant le déménagement, emballait des cacahuètes et s'occupait de gérer les chambres de prostitution puis, en tant que femme d'administrateur, vend des boissons. Son compagnon, après le déménagement, administre les chambres des familles et les chambres de passe. Dona Patricia vend des linges à vaisselle dans la rue et fait, à l'occasion, le ménage chez des particuliers. Dona Carmen est mère au foyer, son compagnon vend des limes dans la rue. Dona Mary lave du linge à domicile. Et Dona Blanca administre une maison et fait le ménage dans un cabinet médical pendant que son conjoint conduit un taxi (jusqu'à son accident).

L'emploi s'organise, dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, au niveau individuel, familial, de la maisonnée et/ou par petit groupe:

1- Il existe des Inquilinatos qui semblent lier intimement l'occupation professionnelle et le lieu d'habitat. Telles ces maisons, de la Calle del Cartucho, spécialisées dans le recyclage des déchets où il semble, vu de l'extérieur, que l'ensemble des habitants sont unis dans la même activité professionnelle puisqu'ils partent en groupe recueillir des matières recyclables.

2- D'autres Inquilinatos abritent un noyau de travailleurs qui ont une même spécialité et travaillent en équipe. Certaines personnes décident de ne pas participer au travail de groupe, souvent parce qu'elles ont déjà à côté un travail plus rémunérateur. D'autres personnes, tout en s'intégrant au travail collectif, conservent une autre activité de subsistance. Les inquilinos sont donc ici invités, souvent par

l'administrateur, à travailler avec le groupe même s'ils ne sont pas obligés de participer. Les nouveaux inquilinos, qui arrivent dans ce type d'Inquilinato, en profitent généralement pour s'intégrer, tout en maintenant souvent, parallèlement, leurs propres activités lucratives. C'est généralement l'administrateur qui finance et dirige ce type de micro-entreprise. On peut citer en exemple Santa Lucia, où une bonne partie des familles participent à la préparation et la vente de cacahuètes enrobées de caramel, alors que d'autres inquilinos travaillent pour eux-mêmes.

3- Les administrateurs d'Inquilinatos ne fondent pas tous une entreprise. Certains proposent du travail à quelques personnes en difficulté ou n'arrivant pas à se lancer par elles-mêmes dans une activité professionnelle, en avançant de l'argent ou en achetant des matières premières. Le but premier de ces administrateurs est alors de donner aux inquilinos des rentrées d'argent qui leur permettent de payer leur loyer. Je peux citer le cas d'une administratrice qui achète, en gros, du papier hygiénique et qui propose aux inquilinos, qui le désirent de le vendre, au détail, dans la rue.

4- Les familles, qui vivent dans des Inquilinatos où la direction n'offre pas de possibilité de travail et où un noyau de travailleurs ne s'est pas formé, en créent individuellement ou par unité domestique. On peut citer Don Manuel qui achète des limes en grande quantité qu'il répartit par douzaines, dans des petits filets, et Dona Patricia qui achète des torchons-à-vaisselle en quantité importante pour les vendre à la pièce dans les marchés.

On peut analyser les activités professionnelles ou lucratives, présentes dans les Inquilinatos, selon une autre grille, celle du secteur d'activité: Ainsi, un grand nombre des activités professionnelles des inquilinos se concentrent dans le secteur de

la vente. Très souvent, le travail consiste à acheter une ou plusieurs sortes d'items en quantité et à les revendre à l'unité ou par petits lots. La seule transformation consiste à remballer le ou les items qui peuvent être des fruits, du papier hygiénique, des torchons,... Parfois, une transformation est ajoutée à la matière première avant la vente, comme ces cacahuètes qui sont caramélisées. Alors, cette activité professionnelle inclut la production et la commercialisation. Et, souvent, on constate que le travail est réparti entre les participants suivant le secteur d'activité: Ainsi dans l'entreprise de cacahuète, Don Roberto participe à la production, Dona Elsa à l'emballage et Don Luis est spécialisé dans la vente alors que Don Alberto, qui supervise l'ensemble des opérations, dirige le secteur de la production et celui de la vente. Dans un tout autre secteur, les inquilinos s'adonnent à une collecte de matériel et de déchets recyclables, qui sont revendus par la suite. Les habitants des Inquilinatos de la Calle del Cartucho en ont fait leur spécialité. Un autre secteur, particulièrement bien représenté dans les Inquilinatos, est le secteur des services. Il se retrouve sous différentes formes telles que le nettoyage de linge, le service domestique ou ménager, la prostitution. Enfin, on peut considérer que les activités de quête et de vol, très présentes dans les Inquilinatos, font partie d'un secteur à part, car elles représentent, toutes, des transferts ou des prélèvements sans contre-partie. Ce qui les distingue, c'est le caractère, volontaire ou pas, du transfert.

Les activités professionnelles des inquilinos, bien que diversifiées, se concentrent donc dans les secteurs de vente, de production, de collecte et de services. Les activités de vol et de mendicité, bien que rapportant de l'argent, sont difficiles à classer, pour les raisons exposées plus haut. Et le niveau d'organisation de ces

activités dépend souvent, en partie, des services offerts par l'administrateur de leur Inquilinato, tout comme de leur entourage. Le point suivant, en détaillant les différentes activités professionnelles présentes dans un même Inquilinato, nous le montre.

b- Activités professionnelles présentes à Santa Lucia

Comme je l'ai mentionné précédemment, l'activité professionnelle se manifeste à plusieurs niveaux différents à Santa Lucia. Ainsi, deux chambres de passe sont présentes dans cet Inquilinato. Lors de mon arrivée, elles étaient gérées par Don Alberto, qui a très vite été remplacé par Dona Anna dans sa tâche. Lors de mon départ, c'est surtout Don Edwin qui se charge de cette fonction, en particulier depuis qu'il a eu des problèmes avec une prostituée, qui nous le rappelons, est partie avec l'argent d'un des clients. Par ailleurs, quelques résidents se trouvent unis dans une petite entreprise qui prépare et vend des fruits secs. Certains d'entre eux maintiennent une activité professionnelle autre. Les foyers, qui ne participent pas à ce commerce, vivent d'activités qui s'organisent au niveau individuel ou familial. Nous évoquerons, tour à tour, les activités reliées à la préparation et à la vente de fruits secs et celles liées aux chambres de passe. Le thème du travail des enfants et le lien entre le lieu de vie et le lieu de travail seront ensuite abordés.

1- L'entreprise de transformation et de vente de fruits secs

Voici les données pratiques que j'ai recueillies concernant cette petite entreprise. La plupart des informations financières sont manquantes étant donné

qu'on parle très rarement d'argent, devant des étrangers, dans les Inquilinatos. En effet, les administrateurs, qui en manient beaucoup, évitent de parler de leurs obscures transactions (souvent) de peur d'attiser les envies des voleurs, voire de la mafia.

Le matériel de production dont la valeur totale s'élève à 3.000\$ américains appartenait à un inquilino, Don Luis. Celui-ci qui a tout vendu à Don Alberto en vue de partir avec une amie, en lui expliquant la méthode de fabrication des cacahuètes au caramel. Au départ le commerce se limitait aux cacahuètes enrobées de caramel, puis les activités se sont diversifiées. Les travailleurs essayent d'augmenter le chiffre d'affaires en proposant des produits non-commercialisés par les concurrents, tels les fruits secs achetés en gros et répartis dans de petits sachets individuels. Cette marchandise a l'avantage de bien se conserver. C'est Don Alberto qui organise et dirige l'ensemble des activités. Présent toute la journée, il exerce une surveillance souple sur les travailleurs et compte la production avant le départ des vendeurs. Dans le département de production, on retrouve deux inquilinos masculins préposés à la cuisson des cacahuètes (dont Don Roberto). Le travail d'emballage, lui, est plus particulièrement réservé aux femmes (dont Dona Elsa) et à tous les gens de passage, qui soudent les petits sachets après les avoir remplis un à un. Les enfants, qui par jeu désirent imiter leurs parents, ne sont pas encouragés à travailler et ne sont donc pas rémunérés. Le département des ventes réunit deux ou trois inquilinos masculins (dont Don Luis qui, entre-temps est revenu) qui ont pour travail de monter dans les bus ou d'étaler la production sur les trottoirs ou dans les parcs. Un badge (initiative de Don Alberto qui trouve que cela fait plus sérieux!) accroché à leur pull-over

identifie leur fonction. Un conducteur de bus, travaillant pour son propre compte, passe régulièrement une commande à un prix de gros, se chargeant de revendre cette marchandise dans son propre véhicule. Donc, excepté l'emballage de la marchandise, qui est un travail ouvert à tous qui ne nécessite pas une grande expérience, la préparation des cacahuètes et la vente de la marchandise ont été attribuées à des travailleurs spécifiques.

Pour ce qui relève du volet financier, l'argent récolté par les ventes est en partie réinvesti dans l'achat des matières premières. La moitié des bénéfices va aux travailleurs et l'autre moitié à Don Alberto qui possède le matériel et organise les opérations allant des achats à la vente, en passant par les activités de production. Les salaires (10,5 \$ canadiens par journée de travail de 8 heures), dépassant le salaire minimum (6,5 \$ canadiens par jour), sont payés à l'heure aux travailleurs de la production et de l'emballage. Concernant l'activité de vente, le système de rémunération diffère. Les vendeurs reçoivent une commission par unité vendue³⁸. Ces modalités de répartition de l'argent ont été décidées par l'ensemble du groupe des travailleurs réguliers. Concernant les bénéfices, durant les premiers mois d'activité, l'entreprise était satisfaite de son chiffre d'affaires. Depuis lors, l'équipe de travail assiste à une chute de ses ventes (Samaniego, 1996, p.11). Elle essaye de surmonter cette crise en diversifiant ses produits de vente. Ses travailleurs attribuent, en effet, cette baisse de revenus au nombre toujours croissant de concurrents qui vendent exactement le même type de produits. Évidemment, aucun des travailleurs ne bénéficie d'un régime de protection sociale et de santé.

³⁸ Il m'a été impossible d'en déterminer le pourcentage.

À Santa Victoria, qui est plus spacieuse et aérée, comme quelques chambres restent inoccupées, Don Alberto a demandé à ses inquilinos, qui ont accepté, une contribution financière plus importante pour une période lui permettant de trouver d'autres locataires. Lui, participe à l'effort, en profitant du samedi pour préparer et vendre de la saucisse, cuite au barbecue, dans le garage de cette nouvelle maison. Ces revenus complètent ceux qui proviennent de la transformation et de la vente de fruits secs.

2- Le travail des enfants

Le travail des enfants est absent dans l'Inquilinato au niveau de l'emballage et de la vente de fruits secs aussi bien qu'au niveau des chambres de passes. On constate néanmoins que les enfants qui, par jeu, désirent aider leurs parents le font de temps à autre. Ainsi les enfants de Dona Elsa, qui la voient emballer les fruits secs, remplissent eux aussi quelques sachets chaque jour, sans rémunération. Le fils de 5 ans de Dona Anna, quand arrive une prostituée avec son client, vend les préservatifs et touche la location de la chambre, par jeu. Il a appris, dans ce but, à reconnaître les billets et les pièces car il ne sait pas encore lire ou compter. Par contre, au niveau des travailleurs autonomes, on constate la présence du travail des enfants. Ainsi Dona Olga, qui a constaté que la présence de ses enfants augmente les dons qu'elle reçoit, les emmène avec elle quêter dans la rue.

3- Les chambres de passe

J'ai peu d'informations concernant la deuxième grande activité lucrative dont Santa Lucia est le siège: les chambres de passe. Les prostituées attendent le client dans la rue, près de la porte de la maison. Elles montent avec lui et, avant de l'introduire dans la chambre, paient, à chaque fois pour la chambre, la personne qui siège dans la cour centrale. Elles reçoivent alors un morceau de papier hygiénique et ont l'occasion d'acheter des préservatifs. Les causeries entre amis ainsi que les activités de préparation et d'emballage de cacahuètes ne semblent pas perturbées par les allées et venues des prostituées et de leurs clients. On constate ici le rôle central de l'administrateur. Il perçoit les loyers et l'argent des passes, comptabilise le tout (à sa façon!) dans un grand cahier, surveille d'un œil la production des cacahuètes, bavarde avec tout le monde et reçoit des visites.

Sous l'administration de Don Alberto, aucune des prostituées qui travaillait à Santa Lucia n'y habitait. On peut citer l'exemple de Dona Rosa qui se prostitue dans un autre quartier que celui du Voto National. Après le départ général, une des rares nouvelles inquilinos de Don Edwin est une des prostituées qui travaille à Santa Lucia. On peut considérer cette dernière comme un cas rare. Les prostituées ne veulent pas que les voisins ou leurs enfants les voient '*au travail*', même si elles savent bien que leur entourage connaît leur métier.

4- Lieu de travail et lieu de résidence

À Santa Lucia, tous les inquilinos ne se sont pas joints au groupe de travailleurs. On retrouve, dans le groupe des travailleurs autonomes, Dona Olga, qui vit du nettoyage et de la collecte dans la rue, et Dona Rosa, qui se prostitue. Les prostituées, dont Dona Rosa, disent qu'elles n'accepteraient de changer de gagne-pain qu'à salaire égal. De fait, elles gagnent plus que les autres travailleuses et en moins de temps, ce qui leur permet de passer plus de temps dans leur chambre avec leurs enfants. Et lors du déménagement, les familles qui travaillaient indépendamment du groupe ne sont pas parties. Ainsi, Dona Rosa et Dona Olga ont conservé la même adresse. Par contre toutes les familles qui sont impliquées dans la petite entreprise ont déménagé avec la famille Lopez, excepté Dona Anna qui travaillait comme emballeuse. Elle est restée car son mari est devenu l'administrateur de Santa Lucia (en passant de l'emballage à la vente de boissons, elle change de statut social). On peut donc faire l'hypothèse que cette source de travail et donc de revenus a eu du poids dans la décision générale des familles de déménager. Les familles qui n'étaient pas employées dans la petite entreprise, n'étant pas affectées professionnellement, et donc financièrement, par le déménagement de Don Alberto et du matériel, sont restées. Je postule donc un lien entre la décision de déménager et l'emploi dans la petite entreprise. Il paraît donc important, pour les inquilinos (sauf pour les prostituées), de vivre à l'endroit où ils travaillent, avec leur patron et l'ensemble de l'équipe de travail.

5- Conclusion

La création de petites entreprises avantage, évidemment, les administrateurs: Tout d'abord, les rentrées d'argent qu'ils tirent de ces micro-entreprises leur font un complément financier important. De plus, ils s'assurent que les inquilinos leur paient la location chaque jour, puisque le prix de celle-ci est automatiquement déduit de leurs salaires. Ils réduisent, de cette manière, le risque pour eux-mêmes d'avoir des problèmes avec leurs employeurs, les propriétaires des Inquilinatos, et de perdre leur emploi et/ou de se faire menacer de mort (ça arrive!). Économiquement et psychologiquement, ils se sentent donc rassurés. Il est préférable pour les administrateurs d'héberger des familles qui possèdent quelques revenus stables, vivant donc de manière légèrement moins précaire, et leur demandant moins de services, d'aide et de faveurs que s'ils étaient vraiment démunis. Pour les inquilinos, travailler pour un administrateur peut représenter une solutions parmi d'autres à leur problème de non-emploi chronique. Celui-ci possède souvent les fonds nécessaires à l'achat de matières premières, de l'outil de travail, et au maintien des moyens de production d'une petite entreprise. Mais là encore, la personnalité de l'administrateur est déterminante concernant les conditions de travail. À ce niveau, à Santa Lucia, où celles-ci pourraient être plus mauvaises (rythme de travail relâché, salaire plus élevé que le salaire minimum,...), n'est pas représentatif des autres Inquilinatos.

c- Les Inquilinatos et le travail informel selon Grossi-Porto (1979)

Mon objectif, ici, sera de déterminer si les activités professionnelles dont vivent les habitants des Inquilinatos peuvent être classées sous la rubrique de l'informalité, selon Grossi-Porto (1979). Pour les besoins de l'analyse, je vais distinguer les cinq types d'activités professionnelles présentes dans les Inquilinatos visités, qui seront soumis aux critères de l'auteur³⁹:

I- La location et l'administration d'un Inquilinato, effectuées pour le compte du propriétaire par l'administrateur,

II- La préparation et la vente de fruits secs présentes à Santa Lucia, impliquant un capital et des travailleurs,

III- La prostitution, comme '*service*' pour lequel des chambres de la maison (ici Santa Lucia) sont réservées,

IV- Les activités lucratives des inquilinos qui s'effectuent à l'extérieur de la maison. On retrouve ici des activités telles que la prostitution, le vol, la mendicité, le nettoyage, la vente de linges de vaisselle, de limes,...

V- Les activités domestiques telles que le soin des enfants et l'entretien de la maison.

Ces activités ne sont pas rémunérées à Santa Lucia.

³⁹ Cette analyse distinctive se limitera aux 6 premiers critères (sur 10) de Grossi-Porto (1979). La poursuite n'était pas nécessaire puisque, sans rien ajouter à notre argumentation, nous n'aurions fait que de la répétition .

1- L'absence de capital

L'absence de capital au sens strict, à l'intérieur du procès de production, se retrouve-t-elle dans les activités professionnelles présentes dans les Inquilinatos? On entend par '*absence de capital au sens strict*' que des individus vendent des biens et des services dont la production a été accomplie sans que la force de travail n'ait été échangée contre un salaire.

Pour les activités de type I, le propriétaire possède la maison, donc une propriété foncière dont il retire la rente sans avoir à produire quoi que ce soit. L'administrateur de l'Inquilinato gère cette propriété en échange d'une part de loyer que paient les résidents. Le propriétaire exige une rente fixe et confie à l'administrateur le soin de la percevoir et de trouver sa propre rémunération. Pour les activités de type II, Don Alberto, qui est à l'aise (il est, entre autres, propriétaire d'une maison et d'une voiture), possède le capital et avance les fonds nécessaires à l'achat des matières premières et des salaires: La production lui appartient. Ni les activités de location, ni celles de production ne relèvent de l'informel, puisqu'elles impliquent la mise en valeur d'une propriété et d'un capital de type tout à fait classique.

Pour l'activité de type III, l'administrateur ne fait que gérer les chambres. Cette activité faisant partie de son travail régulier puisque quel que soit le nombre total de passes par mois, son salaire reste identique, en théorie. En pratique, on l'a vu, l'administrateur ne comptabilise pas toutes les passes, gardant pour lui une partie de l'argent perçu des prostituées. Même si les bénéfices de cette activité lucrative

sont partagés entre les prostituées, l'intermédiaire Don Pedro et le propriétaire de la maison, les chambres de passe appartiennent à ce dernier puisqu'elles sont situées à l'intérieur de l'Inquilinato. Cette activité de location de chambres de passe se fait donc avec le concours du capital. Ainsi, les prostituées reçoivent une rémunération pour un *'service'* produit sans le concours du capital. Mais pour pouvoir travailler, elles doivent cependant verser une rente (le loyer de la chambre) que se partagent l'administrateur et le propriétaire.

Toutes les activités lucratives exercées par les inquilinos en dehors de la maison (les activités de type IV) se réalisent sans le concours du capital. Pour les *'travailleuses du sexe'*, dont celles qui travaillent à Santa Lucia, l'activité de prostitution se réalise en dehors du capital. Enfin, les activités de type V se réalisent avec les faibles moyens des familles, donc sans capital.

2- Les rapports de production

La question est la suivante: Quels sont les rapports de production dominants au sein de l'Inquilinato? Les activités de type I sont fondées sur des rapports de rente typiques d'économie capitaliste: Posséder une maison et en louer les chambres s'insère tout à fait dans une économie capitaliste, tout comme l'engagement d'un gérant. L'argent perçu des inquilinos va être intégré au système capitaliste (placé à la banque, dépensé,...). Le propriétaire de la maison est donc un rentier qui peut être inclus dans la classe de la mini-finance. Dans la mesure où le propriétaire (absent et d'ailleurs inconnu de l'administrateur) réinvestit cet argent dans des activités

proprement capitalistes, nous avons affaire à l'un des mécanismes de l'accumulation dite '*primitive*', par lequel de l'argent est transformé en capital.

Concernant les activités de type II, les travailleurs sont employés dans cette entreprise par Don Alberto. Bien qu'en marge de l'économie formelle, ce micro-entrepreneur est attiré par le capitalisme dont il intègre les principes à son niveau: Il achète des matières premières qu'il fait transformer, par la main-d'œuvre qu'il emploie, grâce à des machines qu'il possède. S'il réussit, il quittera la marge et on le verra s'intégrer peu à peu à l'économie capitaliste et ses institutions (la banque, par exemple). Si, par contre, il retombe, il restera dans le marché informel. Et les travailleurs-prolétaires, par leur travail salarié, s'intègrent au capitalisme, par moments. Par contre, ils ne s'insèrent pas dans la classe prolétaire puisqu'il n'y a pas de demande permanente pour eux, dans le système capitaliste, en tant que force de travail. Cela explique qu'ils cumulent les activités professionnelles. On définit en effet comme '*prolétaire*', une personne qui n'exerce aucune autre activité lucrative que la vente de sa force de travail et qu'il existe une demande permanente pour celle-ci. Cet excédent structurel de main-d'œuvre, parfois appelé '*sous-prolétariat*', est obligé de survivre dans la marge. On voit donc apparaître ici la complexité du classement des activités dans le marché formel et le marché informel. Ce dernier reproduit parfois les rapports de production du marché formel à son niveau (par exemple salariat, profit,...), même s'il existe en dehors de toute institution officielle (banque, paiement de taxes et impôts, contrats de travail, assurance sociale et médicale du travailleur,...) et donc en dehors du marché formel. C'est à ce niveau qu'on peut constater la présence de la deuxième fonction que le marché de l'informel

remplit au sein du capitalisme, selon Grossi-Porto (1979): L'utilisation de la force de travail sans devoir s'occuper complètement de sa reproduction et de son entretien. En effet, les marchandises produites dans ces micro-entreprises sont achetées dans les bus et dans la rue par les travailleurs intégrés dans l'économie capitaliste. Le marché informel procure donc, aux gens des milieux populaires, des biens et des services que le capitalisme de type périphérique ne peut leur offrir à ce prix. Et, du même coup, il fournit des revenus à des chômeurs, leur permettant de s'intégrer à la consommation. Ces biens semblent néanmoins faire concurrence aux produits capitalistes puisqu'ils sont vendus sur le marché libre. En fait, dès qu'une production devient financièrement intéressante (par exemple, la restauration rapide) les travailleurs de l'informel en sont expulsés par des entreprises purement capitalistes.

L'activité de type III permet au propriétaire et au gérant de gagner de l'argent hors du contrôle de l'État. Louer des chambres est légal même si l'argent tiré de la location des chambres de prostitution n'est pas déclaré. Cette activité lucrative s'intègre dans le mode de production capitaliste, même s'y elle se réalise sans le contrôle de l'État.

Les activités de type IV, elles, se fondent typiquement sur des rapports de production non-capitalistes dans une économie capitaliste: Celui qui vend des limes, des torchons dans la rue participe à la distribution, en fin de chaîne, de produits qu'il achète chez le grossiste. Cette pratique arrange tout le monde puisqu'elle évite au système capitaliste de devoir organiser et rétribuer la distribution du grossiste à l'acheteur dans certains quartiers. Ces marchands ambulants vivent donc des restes du capitalisme en participant à la réalisation de la plus-value, c'est-à-dire

l'écoulement de la production. De même, la prostituée offre ses services en dehors du marché capitaliste puisque, bien que tolérée, elle professe illégalement, tout comme les voleurs et les mendiants. Quant aux activités de type V, elles sont non-rétribuées donc non-capitalistes au cœur de l'économie capitaliste.

3- La mise en œuvre de la force de travail

Pour Gossi-Porto (1979), les activités qui relèvent du marché informel sont exécutées par la seule force de travail et ont pour objectif la recherche de moyens de subsistance. Les activités de type I, qui consistent en un transfert de rente, n'exigent pas la mise en œuvre d'une grande force de travail. L'opération est effectuée par l'administrateur pour le compte du propriétaire. Par contre, les activités de préparation et de vente de fruits secs ne peuvent se réaliser qu'avec le concours d'un grand nombre de travailleurs. Ceux-ci, qui vivent de ces activités, accomplissent l'essentiel du travail productif effectué. L'administrateur, qui dirige ces activités, réalise plutôt un travail de gestion et d'organisation. La prostitution (l'activité de type III), elle, n'exige aucun capital comme tel, mais permet à l'administrateur et au propriétaire de toucher une rente particulière. Seules, les activités lucratives des inquilinos effectuées à l'extérieur de la maison (les activités de type IV) semblent répondre parfaitement à la définition puisqu'elles n'impliquent que la seule force de travail. Les activités de type V, elles, sont réalisées par les mères, donc la force de travail. Mais l'objectif de ces activités est la reproduction biologique et sociale, ce qui n'implique aucun rapport de marché.

4- La durée prolongée du travail et l'infériorité des revenus

Selon Gossi-Porto (1979), les travailleurs du marché informel, pour survivre, sont contraints de faire des journées de travail plus longues et leurs jours de congé sont rares puisque le marché informel rapporte des revenus inférieurs à ceux du marché formel⁴⁰. On constate que les occupations liées à l'administration des chambres (activités de type I) exigent de l'administrateur et de sa femme une présence constante à l'Inquilinato. Cette attention constante n'est pas totale puisque Don Alberto multiplie les activités simultanées, on l'a vu (il cumule les activités de type I, II et III). Pour ce qui est des activités liées à la préparation et la vente de fruits secs, les salaires versés aux travailleurs, bien que peu élevés par rapport au coût de la vie, sont supérieurs au salaire minimum⁴¹. Les journées de travail, limitées suivant les jours et la demande à 5, 6, 7 ou 8 heures, ne sont pas plus longues que dans le marché formel. Les jours de congé y sont réguliers, tel le dimanche.

Les activités de type IV, elles, rapportent des revenus fort variables. La vente de limes et de linges à vaisselle ne paraît pas rapporter beaucoup d'argent même si cette situation ne motive pas Don Manuel et Dona Patricia à prolonger leurs journées de travail. Ils passent, en effet, beaucoup d'heures dans leur pièce. Par contre Dona

⁴⁰ Il faut préciser ici qu'à Bogota, les emplois ne sont pas bien rémunérés et les semaines des travailleurs du secteur formel sont particulièrement longues: Sauf pour les fonctionnaires, la semaine de travail est souvent de 6 jours. Ainsi une dactylo, diplômée, qui travaille pour un important journal de Bogota, gagne le salaire minimum. Louant un deux-pièces dans un 'quartier d'occupation', elle dit être obligée de travailler 60 heures par semaine pour pouvoir subvenir aux besoins de ses 3 enfants et 3 petits-enfants. De même, la psychologue que j'accompagnais travaille de 45 à 50 heures par semaine plus, en moyenne, un week-end par mois. Elle a droit à 2 semaines de vacances par an.

⁴¹ Pour rappel, le salaire minimum en Colombie est de 5 000 pesos (6,5 \$ canadiens en 1996) pour une journée de 8 heures de travail et le salaire payé par Don Alberto est de 8 000 pesos (10,5 \$ canadiens en 1996) par journée de travail.

Mary se plaint d'être obligée de rentrer tard du travail, chaque jour. La famille, qui l'emploie à laver du linge, ne la paie (peu) que quand le travail de la journée est terminé. Au contraire, les activités de vol et de mendicité semblent être particulièrement rémunératrices. Le vol, on l'a dit précédemment, ne se pratique qu'en cas de besoin par Dona Estela et son compagnon. Dans leur cas, il s'agit donc d'une activité ponctuelle qui ne se vit pas tous les jours. Au contraire, Dona Olga est plus régulière dans ses horaires: Elle mendie chaque après-midi avec ses enfants. La prostitution, elle, rapporte davantage. Les journées de travail des prostituées ne sont pas plus longues que celles des travailleuses du secteur formel: Dona Rosa 'travaille' de 14h00 à 21h30 presque tous les jours. Et pour ce qui est des activités de type V, la longueur des journées de travail n'a pas ou peu à voir avec le domaine pécuniaire.

5- L'autorémunération

Gossi-Porto (1979) caractérise les individus qui font partie du marché informel comme s'autorémunérant. Ce qui veut dire qu'ils ne vendent pas leur force de travail à un employeur, mais directement un produit ou un service à un client. L'administrateur est en partie autorémunéré, puisque le propriétaire lui charge une rente fixe et lui laisse les surplus (pour les activités de type I et III). Il accroît son revenu en ne lui déclarant pas toutes les rentrées de la prostitution. Les prostituées s'autorémunèrent également (pour l'activité de type III). Au contraire, les travailleurs de la petite entreprise (les activités de type II) sont rémunérés par Don Alberto qui reçoit les bénéfices de la vente des produits de son entreprise. Il

s'autorémunère donc et rémunère tous les travailleurs. À l'opposé, toutes les activités de type IV sont autorémunérées. Aussi bien les vendeurs que les '*travailleuses du sexe*', les femmes de ménages, les mendiants et les voleurs se rétribuent eux-mêmes pour leur travail. Les activités de type V, elles, ne sont pas rétribuées du tout.

6- L'existence d'un contrat de travail et l'impact de la législation du travail

Grossi-Porto (1979) relie le marché informel à l'absence de contrat et de législation de travail. Comme expliqué précédemment, Don Alberto est lié par un contrat à son cousin qui est lui-même lié au propriétaire de la maison par un contrat strict (pour les activités de type I et III). Ces contrats, formels, ne relèvent cependant pas de la législation de travail mais des règles de commerce. Les termes de ce contrat sont souvent (mais pas toujours!) respectés par les administrateurs qui craignent la mafia. En ce qui concerne les activités de type III, aucune législation, de travail ou autre, ne protège les prostituées qui ne font que louer un espace de travail aux propriétaires des Inquilinatos, par l'intermédiaire des administrateurs. De même, les activités de type II et IV se caractérisent par une absence de contrat et de législation de travail: Les inquilinos qui participent aux activités de type II se sont engagés verbalement à assumer leurs tâches respectives même s'ils prennent chaque jour la décision de participer au travail de groupe. Enfin, les activités de type V sont affectées par les '*lois de protection de la famille*' qui demeurent le plus souvent '*lettre morte*'.

7- Le cumul d'emploi et la mobilité

Suivant Gossi-Porto (1979), les travailleurs informels sont poussés à prendre de multiples petits jobs pour pouvoir survivre, puisqu'il leur est difficile voire impossible de se trouver un emploi stable. Et au travail, cette population se caractérise par une grande instabilité et rotation, au rythme des opportunités offertes. Mon matériel ethnographique montre bien la diversité des activités lucratives souvent cumulées par chacun des inquilinos et même par chacun des administrateurs. Le travail n'étant pas très rémunérateur, toute autre activité lucrative supplémentaire est la bienvenue pour beaucoup de foyers. D'autres travailleurs se limitent à une activité professionnelle. C'est souvent le cas, entre autres, des prostituées. C'est chaque jour que les inquilinos décident de leur participation à une activité lucrative puisque aucun contrat ne les y astreint.

8- La qualification professionnelle et la diversité des expériences professionnelles non-cumulatives

Gossi-Porto (1979) évoque le manque de qualifications et la diversité des expériences professionnelles non-cumulatives des membres du secteur informel de l'économie. On a vu tout au long de ce travail que les inquilinos aussi bien que les administrateurs partagent une absence de qualifications professionnelles. En même temps, les inquilinos possèdent une grande variété d'expériences professionnelles bien qu'elles ne leur permettent pas d'approfondir un domaine bien particulier en devenant ainsi '*spécialisés*'.

9- Représentation des catégories de population et appartenance au marché informel

Gossi-Porto (1979) note la large représentativité des femmes, des enfants, des aînés et des immigrants dans le secteur informel de l'économie. De même, les inquilinos sont presque tous des gens récemment immigrés de la campagne. On remarque aussi la participation, de certains enfants aux activités professionnelles de leurs parents. Certains, en jouant (donc non-rémunérés), comme les petites filles qui voient leurs mères remplir des sachets de cacahuètes et qui les imitent ou le fils de Dona Anna qui vend les préservatifs à la place de sa mère. D'autres enfants sont utilisés par leurs parents comme moyen de gagner de l'argent: Dona Olga sait bien qu'elle ramassera plus d'argent si elle mendie avec ses enfants que si elle mendie seule. Dans les Inquilinatos, bien sûr, les aînés et les femmes sont bien représentés au niveau du travail informel, mais autant que les hommes qui n'arrivent pas plus que leurs compagnes à intégrer l'économie formelle.

Selon Gossi-Porto (1979), le marché informel concerne les travailleurs sans revenus, les marchands ambulants, les domestiques, les personnes vivants des services d'entretien et de réparation ambulants (plombier, cordonnier, électricien, maçon, menuisier,...) et les mères au foyer. Ce classement est discutable. En effet, nous considérons que les domestiques et les employés de façon stable, sont intégrés au marché formel de l'économie colombienne. Les mères au foyer, en Colombie comme ailleurs, sont exclues du marché du travail en tant que telles.

10- L'entraide

Gossi-Porto (1979) dit de ces travailleurs qu'ils possèdent un esprit de '*solidarité collective*' et une '*grande pratique de l'aide mutuelle*'. Cette dernière se traduit par les prêts d'argent, le paiement différé de marchandises, le respect des places ou secteurs de vente et l'échange de clientèle. C'est ce que j'ai constaté, et avec des modalités très particulières aux Inquilinatos (je renvoie le lecteur au chapitre précédent).

11- Conclusion

La distinction des 5 types d'activités professionnelles présentes à Santa Lucia m'a permis de mieux cerner la place de l'informel dans ce cadre de vie, en appliquant les critères de Grossi-Porto (1979). On constate aisément que les activités de type I s'insèrent dans le marché formel de l'économie colombienne. La place des activités de type II est plus floue: Bien que calquées sur les formes de rapports de production capitalistes, elles ne sont pas officielles et n'offrent aucune protection sociale ou de santé à des travailleurs qui ne s'autorémunèrent pas. Je situe donc ces activités de type II à mi-chemin sur la frontière séparant le formel de l'informel. Ceci démontre bien la difficulté de clarifier la définition de la notion d'informalité. L'activité de type III est clairement informelle puisqu'elle échappe à tout contrôle, toute législation et toute taxe même si elle génère des bénéfices qui intègrent le marché capitaliste sous une forme ou une autre. Les activités de type IV se situent également au cœur de

l'informalité puisque, même s'il arrive aux inquilinos de se retrouver par moments engagés comme '*prolétaires*', le capitalisme les rejette un peu plus tard, ce qui les oblige à survivre dans la marge. La classification des activités de type V, elle, pose toute la question du travail domestique. Dans l'économie capitaliste, on constate qu'une fraction des travailleurs vend sa force de travail. L'autre fraction prend en charge gratuitement l'entretien et la reproduction de la force de travail. Le salaire reçu par la force de travail sert à faire vivre les travailleurs qui vendent leur force de travail sur le marché aussi bien que les travailleurs qui entretiennent cette force. Ce sont traditionnellement les femmes qui ont constitué cette main-d'œuvre de travail. On constate actuellement que malgré le fait que, par ailleurs, les femmes ont intégré le monde du travail rémunéré, ce travail domestique reste gratuit. En effet, même en cumulant les salaires des hommes et des femmes, les couples ne gagnent guère plus qu'à l'époque où un seul salaire faisait vivre l'ensemble de la famille (le '*minimum historique*' ayant, par ailleurs, évolué). Dans les milieux défavorisés, on remarque que si la femme intègre le marché informel, les activités qu'elle choisit sont une continuation du travail domestique (la cuisine, le nettoyage, les services sexuels,...).

On peut donc affirmer que seules les activités de type III et IV se placent au cœur de l'informalité, selon mon analyse. Et parmi elles, seules les activités de type IV répondent à la majorité des critères définissant l'informalité selon Grossi-Porto (1979). Les activités de type II suivent, en se situant sur la frontière du formel et de l'informel même si, en appliquant rigoureusement les critères de Grossi-Porto (1979), elles ne rentrent pas dans l'informel. À l'extrême de ce continuum, on retrouve les

activités de type I qui sont des plus formelles autant d'après Grossi-Porto (1979) que d'après mon étude.

d- Conclusion

Le milieu des Inquilinatos du centre-ville de Bogota offre un important matériel ethnographique me permettant de vérifier les thèses de Grossi-Porto (1979) sur l'informel. On peut être d'accord sur le principe général qui veut que le marché informel joue un rôle '*d'armée de réserve*' pour le maintien du capitalisme. Mais cette fonction ne rend pas compte du nombre croissant de personnes vivant de l'informel dans le Tiers-Monde (50 % de la population actives des pays intermédiaires comme la Colombie, Blanco & Cardenas, 1994). Constituer une '*armée de réserve*' pour faire pression sur les travailleurs ne nécessite pas tant d'effectifs! Cette hypothèse implique l'idée d'un certain contrôle de l'économie par les dirigeants. Les dernières années ont montré que la machine de l'économie mondiale n'est pas effectivement contrôlée ou, si elle l'est, ce n'est pas par les gouvernements des pays du Tiers-Monde. Si c'était le cas, cela fait longtemps qu'ils auraient réduit le nombre de personnes faisant partie de cette armée de réserve. La deuxième fonction supposée du travail informel concerne l'entretien de la force de travail sans frais pour le capitalisme. Mon étude de cas permet de l'illustrer, on l'a vu. Elle montre aussi que la complexité des situations de terrain dépasse la simplicité de la théorie. En effet, le classement des activités professionnelles, présentes dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, dans le marché formel et informel est difficile. Très souvent,

ces activités professionnelles se situent dans le marché informel de l'économie bien que parfois elles se placent avec ambiguïté à cheval entre ces deux marchés. Mon hypothèse de la présence du travail informel dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota, bien que sous une autre forme que celle décrite par Grossi-Porto (1979), semble donc se confirmer.

Chap. 7- Conclusion

Un survol de la littérature anthropologique sur le thème de la pauvreté m'a amenée à différencier et préciser les points de vue divergents des fonctionnalistes et des chercheurs à orientation marxiste. Les premiers, plus optimistes, attachent de l'importance à la description des caractéristiques des démunis et à leur adaptation 'réussie' à leur milieu. En effet, Lewis (1969) étudie la 'culture de pauvreté', qui est l'adaptation (ou la réaction) des pauvres à leur position marginale dans une société capitaliste, individualiste et stratifiée⁴². Lomnitz (1974), elle, au lieu de vouloir couvrir tout l'éventail de la culture, concentre son attention sur les 'réseaux d'échanges réciproques', qui sont vus comme les moyens dont les pauvres se sont dotés pour survivre. Malheureusement, ces deux auteurs n'évoquent pas les causes du phénomène de pauvreté (puisque'ils ne s'intéressent pas à l'origine des choses mais à la manière dont elles fonctionnent) et Lewis (1969) prévoit la disparition de celle-ci avec la mondialisation du capitalisme. Ce qui, on l'a vu, est loin d'être manifeste.

Les marxistes, au contraire, ont étudié les causes du phénomène de pauvreté, en insistant sur sa place centrale. Mais si actuellement on parle de sa place centrale en nombre, puisqu'il concerne un très grand nombre de personnes dans le monde, eux parlaient du rôle central de celui-ci pour le développement du capitalisme et du capital. Ainsi, Marx avait prévu l'expansion du système capitaliste vers de nouveaux

⁴² Dans un livre comme 'La Vida', Lewis (1969) insiste sur le fait que les pauvres ont une culture propre et qu'elle fonctionne. Par contre, dans le débat qui l'oppose à Redfield (Lewis, 1951) concernant les habitants de Tepoztlan, il privilégie la présence des sources de conflits et de tensions. Il reproche alors à Redfield (1930) son image trop stable, intégrée et romantique de la réalité sociale de ce village. L'image que je donne donc de Lewis est celle du Lewis de 'La Vida'.

horizons (dont l'Amérique du Sud) et a été le premier à insister sur son instabilité. C'est à Smith que nous devons l'idée de la croissance inhérente au capitalisme et à Marx l'idée selon laquelle la croissance est oscillatoire et incertaine, ponctuée de crises et donc éloignée du processus mécanique et garanti décrit par Smith. En effet, Marx pensait que l'accumulation du capital devait essayer de surmonter l'incertitude inhérente au marché (mauvaises conjectures sur les goûts du public, déséquilibre entre l'offre et la demande, récessions qui diminuent le pouvoir d'achat de la société) et les tensions entre les exigences divergentes de la main-d'œuvre et du capital. Et si l'objectif des entreprises est d'accumuler de la richesse, rien ne dit qu'elles atteindront cet objectif. Ainsi à chaque crise, les petites firmes font faillite et leurs actifs sont rachetés par des firmes plus grandes, dont la taille ne cessera d'augmenter à la suite de ces crises récurrentes. Les petits travailleurs indépendants, tout comme les individus qui travaillent dans les petites entreprises, seront alors engagés par les grandes entreprises restantes. Et cette prolétarianisation de la force de travail (qui s'accompagne de l'accroissement de la misère, de l'oppression et de l'exploitation) entraînera, selon Marx, l'intensification de la lutte des classes (ramenées à un petit groupe de magnats capitalistes face à une foule immense de travailleurs prolétariés) et l'éclatement final du capitalisme (Heilbroner & Thurow, 1986, p.24). Ce n'est donc pas en vertu de l'amenuisement des ressources les plus facilement accessibles que les rendements décroîtront dans le système capitaliste, comme l'affirmait Malthus, mais la concurrence exigera le recours à une technologie toujours plus importante et donc plus coûteuse. Marx voit alors les travailleurs, remplacés par les machines, grossir les rangs de l'*armée de réserve* et le pouvoir d'achat des masses

laborieuses diminuer. Pour relancer la production, les entreprises engageront alors, pour un temps, de nouveaux travailleurs aux salaires réduits (limités à la reproduction de la force de travail, par exemple en remplaçant les travailleurs qualifiés par des travailleurs moins qualifiés). Mais l'implacable concurrence obligera à nouveau les entreprises à remplacer les hommes par des équipements toujours plus sophistiqués et coûteux. Et comme, selon Marx, la machine, contrairement à l'homme, n'est pas productrice de valeur, le système s'empêtrera dans ses contradictions pour finalement engendrer des crises toujours plus importantes. Et le capitalisme, n'étant plus viable, périlitera, suite à la baisse de son taux de profit (Joyal, 1979, p.99-101).

Marx, on le voit, est à sa manière un fonctionnaliste (*'téléologique'* en quelque sorte) puisque, selon lui, le capitalisme est appelé à disparaître pour être remplacé par un système répondant mieux aux aspirations et aux besoins de la majorité de la population. Et le capitalisme disparu, le fonctionnement harmonieux du nouveau système devrait être assuré (Joyal, 1979, p.104). En attendant, il prévoit la prolétarianisation de la majorité de la population. L'*'armée de réserve'* est donc vue par les marxistes classiques comme transitoire pour une grande majorité de ses membres (intégrés, à terme, au prolétariat), bien que la fonction qu'elle remplit exige que son existence soit permanente.

Grossi-Porto (1979) montre, au contraire, que la majorité des travailleurs des pays de la périphérie ne sont pas devenus membres du prolétariat. Marx prévoyait un nombre croissant de prolétaires et la réalité nous montre un nombre croissant de personnes vivant hors des rapports de production strictement capitalistes. En effet, bien qu'un grand nombre de travailleurs sont rejetés par le système capitaliste, ce

dernier n'a jamais cherché à les (ré)embaucher. Ils vivent donc en dehors de ce système, sans rôle direct en son sein. Et ce n'est que de manière ponctuelle, limitée et marginale qu'ils l'intègrent. On peut en partie expliquer ce phénomène par le fait que les pays du Tiers-Monde ont besoin de surexploiter leur main-d'œuvre puisqu'il n'y existe pas de véritable processus d'accumulation auto-soutenue, comme dans les pays du centre. Le marché informel du travail trouve alors, dans ce contexte, sa place dans la structure capitaliste: Fournir, à des prix inférieurs à ceux du marché, les biens et les services dont le prolétariat a besoin pour subsister.

Mais si, actuellement, on ne peut contester le rôle joué par les démunis dans le fonctionnement du capitalisme mondial, on se rend compte que la pauvreté ne peut se limiter à ce rôle. En effet, dans un contexte de mondialisation du capitalisme, on constate, depuis trente ans, l'appauvrissement croissant et généralisé d'une large tranche de la population mondiale, en même temps que se consolide le pôle le plus riche de la planète. L'importance numérique du travail informel, même s'il n'est pas synonyme de pauvreté, nous le montre⁴³ (il concerne la moitié de la population active colombienne, Blanco & Cardenas, 1994). Cette pauvreté est-elle nécessaire? Le capitalisme, en instituant la compétition extrême comme règle qui privilégie la production au moindre coût, ne favorise-t-il pas l'exploitation de millions ou milliards de travailleurs de par le monde? Nos sociétés capitalistes ne poussent-elles pas les gouvernements des pays pauvres à fermer les yeux sur les conditions de travail et le montant des salaires versés s'ils veulent voir arriver sur leur sol de nombreuses

⁴³ Des personnes employées par le marché formel peuvent aussi être pauvres, quant à leurs moyens par rapport au coût de la vie quotidienne, tout comme certains travailleurs de l'informel peuvent gagner relativement bien leur vie.

entreprises? Celles-ci n'hésitent pas, en effet, à se relocaliser sous des cieux plus cléments pour elles. Et si le phénomène de marché informel concerne une majorité des travailleurs de par le monde, pourquoi alors continue-t-on à traiter celui-ci comme *'marginal'*? Il devrait être vu par les économistes comme un modèle de fonctionnement *'aussi formel que le formel'*, puisqu'il constitue la règle pour un nombre croissant de travailleurs.

Il est étonnant de penser qu'en moins de 50 ans, on est passé de la vision de la pauvreté comme marginale, amenée à disparaître à une vision actuelle où elle concerne plus de la majorité de la population mondiale et grandit de jour en jour. Les espoirs de la voir se réduire sont faibles, ceux de la voir disparaître nuls. Cette place centrale de la pauvreté au XXI^{ème} siècle repose le problème de la répartition des richesses, entre gens d'un même pays et aussi entre pays, ce qui revient à juger le système capitaliste mondialisé qui régent l'économie planétaire. On constate alors que celui-ci, en favorisant l'enrichissement d'un faible pourcentage de la population mondiale, ne remplit pas à long terme ses promesses de bien-être généralisé. Ainsi des fortunes sont dépensées chaque année pour gérer des sous-problèmes de la pauvreté, comme la drogue et la violence, alors que seule une restructuration globale pourra garantir le bien-être de tous, au nord comme au sud. Par analogie, on pourrait dire que de nombreux efforts sont faits pour boucher les petits trous de la coque du bateau alors qu'il faudrait remplacer le bateau tout entier, si on ne veut pas couler. En parlant de bateau, je cite ici quelques passages de Goltzberg (1998), neuropsychiatre et expert judiciaire belge, qui commente le succès du film *'Titanic'*:

‘Le moment de la sortie n’est sans doute pas étranger au succès. Fin d’un siècle, d’une civilisation. Les mythes de Prométhée et d’Icare se rejouent ici à travers la croyance en l’industrie toute-puissante, en la machine salvatrice de l’homme puisque travaillant pour lui. Bref, foi en la Science et le Progrès, avec majuscules. Le capitalisme triomphant également. Le naufrage du *‘Titanic’* est une parfaite métaphore de la chute de ces illusions. Les robots ont remplacé l’homme et l’homme se retrouve au chômage. Les crises surviennent quand les choses vont trop loin. Comme l’homme a peu de mémoire, il retombe constamment dans les mêmes excès et nous vivons, un siècle après, les mêmes conditions que celles qui ont entraîné le naufrage.’

‘le déni de certaines réalités permettant aux dysfonctionnements de toute nature de se perpétuer jusqu’à des catastrophes gigantesques: le *‘Titanic’* n’est au fond (c’est le cas de le dire) qu’un accident de parcours, insuffisant à remettre en question le fonctionnement de notre société. Quelques morts, quelque émoi, Julie et Mélissa, Diana, et le monde continue, avec les mêmes. Le *‘Titanic’* est le symbole très actuel des leçons insuffisantes.’ (Goltzberg, 1998)

Ma recherche est une illustration d’un milieu de vie en partie perverti par le manque d’argent. Argent pourtant très présent en Colombie, où les gens subissent les multiples conséquences d’un système qui ne fonctionne pas et qui est incapable d’offrir à ses habitants des possibilités de s’en sortir, ni pour leur génération ni pour la suivante. Pour faire le lien entre le facteur de pauvreté et celui de violence politique, très présente en Colombie, il serait intéressant de suivre une famille de la campagne à la ville par une étude longitudinale. On saisirait alors un peu mieux le sens des comportements présents des inquilinos. Mon mémoire, lui, répond à mes objectifs de meilleure compréhension du cadre de vie que représentent les Inquilinatos du centre-ville de Bogota. Il m’a fait réfléchir sur les thèmes interdépendants de la *‘culture de pauvreté’*, la solidarité versus conflit et le travail informel. Ce dernier y est présent,

bien que sous une autre forme que celle décrite par Grossi-Porto (1979). La '*culture de pauvreté*', telle que définie par Lewis (1969), ne semble pas non plus rendre compte de la spécificité des inquilinos même si de nombreux critères la décrivant se retrouvent dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota. De même, les rapports de solidarité s'y manifestent très souvent différemment qu'à Cerrada del Condor: Les '*réseaux d'échanges réciproques*', tels que décrits par Lomnitz (1974), se retrouvent dans un certain nombre d'Inquilinatos où les habitants établis se sont groupés en vue de s'entraider. Mais dans une majorité d'Inquilinatos du centre-ville de Bogota, la réciprocité ne correspond pas à une réalité puisque les rapports sociaux sont fondés sur le principe de la redistribution (selon Polanyi, 1974). Et c'est ici que je vois l'apport que réalise cette analyse qui m'a permis de dégager la présence d'un autre type de rapports sociaux, autour duquel s'organise la survie de familles démunies. Il s'agit de la redistribution (mouvements d'appropriation vers un centre, puis de celui-ci vers l'extérieur) dont Polanyi (1974, p.164) limitait la pratique à l'unité domestique, à la horde de chasseurs, au domaine grec, ou au château médiéval. Les inquilinos du centre-ville de Bogota semblent trouver certains avantages à cette forme d'intégration. Cette base d'organisation de rapports économiques, qui mêle l'économique et le non-économique, semble leur procurer des moyens qui les aident à survivre, malgré les conditions de privation extrêmes dans lesquelles ils se trouvent. Et comme ce type d'organisation sociale s'accompagne souvent d'une opportunité de travail, quand l'administrateur devient mini-entrepreneur, l'inquilino profite alors d'un minimum de sécurité lui permettant de faire face au chômage, souvent récurrent. Mais même si les Inquilinatos, qui sont organisés sur des rapports de type patronage-

clientèle, expriment un type d'organisation propre permettant la survie de ses habitants, rien ne permet de décerner à la formule un prix d'excellence, en l'étiquetant comme modèle. En effet, la vie dans les Inquilinatos du centre-ville de Bogota s'apparente, sous bien des aspects, à ce qui règne dans les grands centres urbains d'Amérique Latine ou d'autres pays. Il faut admettre que dans un tel milieu, le combat quotidien pour la survie sape la résistance physique et mentale de beaucoup d'individus qui sombrent alors dans la maladie, la déchéance ou la drogue.

Bibliographie

BENNASSAR, B. & STEVENS, M.-N.

1984 'Bogota: du paradis à l'enfer. Voyage dans le temps' dans 'L'Histoire', n. 68, pp. 58-69.

BERNIER, B.

1974 'Culture de la pauvreté et analyse de classes' dans 'Anthropologica', vol. 16, n.1, p.41-58.

1976 'Bidonville, P.Q.: Analyse de Classe d'un Groupe de Sous-Prolétaires Québécois', rapport non-publié.

1978 'Les phénomènes urbains dans le capitalisme actuel', dans 'Cahiers de Géographie du Québec', vol. 22, n.56, p.189-216.

BLANCO, N. & CARDENAS L.

1994 'Las Familias de Hoy en Colombia', Instituto colombiano de Bienestar Familiar, Bogota.

BODSON, P. & ROY, P.-M.

1995 'Politiques d'Appui au Secteur Informel dans les Pays en Développement', Economica, Paris.

CAICEDO, J.

1994 'Los recuperadores' dans 'Bogota Hoy. Democracia, Convivencia y Poblaciones Vulnerables' de Segovia, G. & Co., Edicion Segovia Mora Guillermo, Bogota.

CARO, E.

1994 'La situación de la mujer' dans 'Bogota Hoy. Democracia, Convivencia y Poblaciones Vulnerables' de Segovia, G. & Co., Edicion Segovia Mora Guillermo, Bogota.

CASTILLO, C.

1977 'Vida Urbana y Urbanismo', Instituto Colombiano de Cultura, Bogota.

DICTIONNAIRE DE L'ETHNOLOGIE ET DE L'ANTHROPOLOGIE

1992 P. Bonte et M. Izard, P.U.F., Paris.

FONSECA, G.

1991 'Cocaïne, industrialisation et recompositions sociales en Colombie' dans 'Psychotropes', vol. 7, n.1, pp. 41-46.

FOUGÈRE, C.

1992 'La Colombie', Karthala, Paris.

GOLTZBERG, M.

1998 '1998, des Millions à bord du Paquebot', dossier 'Titanic' du 'LeSoir' , 19 février.

GROSSI-PORTO, M. S.

1979 'Marché informel du travail et accumulation du capital: approche théorique et analyse du cas brésilien' dans 'Travail, Capital et Société', vol. 13, n.2, p.41-68.

GUTIERREZ, V.

1994 'Familia y Cutura en Colombia: Tipologias, Functiones y Dinamicas de la Familia. Manifestaciones multiples a traves del Mosaico Cultural', Universidad de Antioquia, Medellin.

HANSEN, E. J.

1995 'Définitions et mesure de la pauvre' dans 'Problèmes Politiques et Sociaux', n.751, p.9-13.

HEIBRONER R. & THUROW, L.

1986 'Comprendre la Macro-Économie', Économica, Paris.

JOYAL, A.

1979 'Les Systèmes Économiques: Capitalisme, socialisme, social-démocratie', Gaëtan Morin éditeur, Chicoutimi.

LAUTIER, B.

1994 'L'Économie Informelle dans le Tiers-Monde', La Découverte, Paris.

LAUTIER, B.

1995 'Les malheureux sont les puissants de la terre' dans 'Revue Tiers-Monde', vol. 36, n. 142, p.383-410.

LAUTIER, B. & SALAMA, P.

1995 'De l'histoire de la pauvreté en Europe à la pauvreté dans le Tiers-Monde' dans 'RevueTiers-Monde', vol. 36, n. 142, p.245-255.

LECLAIR, E.

1974 'Théorie économique et anthropologie économique' dans 'Un Domaine Contesté, l'Anthropologie Économique', de Godelier, Mouton, Paris.

LEWIS, O.

1951 'Life in a Mexican Village: Tepoztlan Restudied', University of Illinois Press, Urbana

1963 'Les Enfants de Sanchez', Gallimard, Paris.

1966a 'Pedro Martinez', Gallimard, Paris.

1966b 'The culture of poverty' dans 'Scientific American', vol. 215, n. 4, p.19-25.

1969 'La Vida', Gallimard, Paris.

LOMNITZ, L.

1974 'The Social and Economic Organization of a Mexican Shantytown', dans 'Latin American Urban Research', vol. 4, p.135-156.

MAUSS, M.

1960 'Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques', dans 'Sociologie et Anthropologie', P.U.F., Paris.

MINAUDIER, J.-P.

1992 'Histoire de la Colombie', L'Harmattan, Paris.

MOLANO, A.

1992 'La Colombie est vivante' dans 'Psychotropes', vol.7, n.2, 87-91.

ORTIS, C.

1990 'La Violence en Colombie: Racines Historiques et Sociales', L'Harmattan, Paris.

PATINO, C. & Co.

1987 'Análisis de la Situación de la Infancia y de de la Mujer en Colombia', volume I et II, Departamento National de Planeacion, Bogota.

PÉCAUT, D.

1990 'La Colombie dans la tempête', dans 'Problèmes d'Amérique Latine', vol. 22, n.98, 3-30.

1996 'Réflexions sur la violence en Colombie', dans 'De la Violence', de F. Héritier, Odile Jacob, Paris.

PEREZ, D.

1994 'La violencia juvenil' dans 'Bogota Hoy. Democracia, Convivencia y Poblaciones Vulnerables' de Segovia, G. & Co., Edicion Segovia Mora Guillermo, Bogota.

PICHÉ, V. & TEAL, G.

1989 'Continuités et ruptures dans l'analyse du travail dans les années 90' dans 'Travail, Capital et Société', vol. 22, n. 1, p. 7-12.

PITTO, L.

1994 'Pobladores de y en la calle' dans 'Bogota Hoy. Democracia, Convivencia y Poblaciones Vulnerables' de Segovia, G. & Co., Edicion Segovia Mora Guillermo, Bogota.

POLANYI, K.

1974 'L'économie en tant que procès institutionnalisé' dans 'Un Domaine contesté: l'Anthropologie Économique' de Godelier, Mouton, Paris.

PUYO, F.

1992 'Bogota', Edicion Mapfre, Madrid.

QUINTERO, M. & ROCIO, M.

1993 'Ninez y Violencia: el Caso de Colombia', Nueva Gente, Bogota.

RECLUS, E.

1991 'Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe', Zulma, Cadeilhan (France).

REDFIELD, R.

1930 'Tepoztlan, A Mexican Village: A Study of Folk Life', The University of Chicago Press, Chicago.

ROCHER, G.

1992 'Introduction à la Sociologie Générale', Hurtubise, LaSalle.

RONDEAU, C.

1989 'Les restauratrices de la nuit de Bamako (Mali)' dans 'Travail, Capital et Société', vol. 22, n.2, p.234-361.

SAMANIEGO, E.

1996 'Propuesta de Generacion de Ingresos para las Familias de los Inquilinatos ubicados en la Zona Centro de la Ciudad de Santafé de Bogota D.C.', rapport non-publié, Bogota.

SANCHEZ, G.

1990 'Guerre et politique dans la société colombienne' dans 'Problèmes d'Amérique Latine', vol. 22, n.98, p.31-48.

SANTAMARIA, A.

19?? 'Los Ninos y la Ciudad', Instituto de Bienestar Familiar, Bogota.

SEGOVIA, G. & Co.

1994 'Violencia y convivencia ciudadana' dans 'Bogota Hoy. Democracia, Convivencia y Poblaciones Vulnerables' de Segovia, G. & Co., Edicion Segovia Mora Guillermo, Bogota.

SETHURAMAN, S. V.

1976 'Le secteur urbain non structuré: concept, mesure et action' dans 'Revue Internationale du Travail', vol. 14, n.1.

TABARES, R.

1993 'La Mortalité chez les Indiens Paez du Resguardo de Jambalo en Colombie', Mémoire de Maîtrise présenté au Département d'Anthropologie de l'Université de Montréal.

TURNER, J.

1968 'Housing priorities, settlement patterns and urban development in urbanizing countries' dans 'Journal of the American Institute of Planners', vol. 34, n.5.

VALENTINE, C.

1968 'Culture and Poverty', University of Chicago Press, Chicago.

VALTRIANI, P.

1995 'Le carrefour de la pauvreté', dans 'Problèmes Politiques et Sociaux', n. 751, p.9-13.

VIERA, J.

1994 'Los jovenes y la ciudad' dans 'Bogota Hoy. Democracia, Convivencia y Poblaciones Vulnerables' de Segovia, G. & Co., Edicion Segovia Mora Guillermo, Bogota.

Annexe

Le contenu des entrevues constitue le matériel de base de ma recherche. Les familles sont présentées suivant leur lieu de résidence: On débutera par 6 familles vivant à Santa Lucia, qui est un Inquilinato du quartier du Voto National. Celles-ci seront suivies de 2 familles qui habitent des Inquilinatos du quartier de Santa Inès (Santa Rita et Santa Monica) et de 2 familles qui vivent dans des Inquilinatos du quartier de San Facon (Asuncion et Concepcion)⁴⁴. Bien évidemment, les noms des personnes et des maisons ont été modifiés.

⁴⁴ C'est en vue de faciliter la compréhension du texte que les familles d'administrateurs, qui auraient normalement dû trouver leur place en fin d'annexe, puisqu'il ne s'agit pas de familles d'inquilinos, respectent l'ordre de présentation.

1- Dona Marta de Santa Lucia

Dona Marta, dans la quarantaine, est l'épouse de l'administrateur Don Alberto Lopez et la mère de 6 enfants. Tous leurs enfants sont scolarisés ou l'ont été. Elle et son mari proviennent de Funza, gros village de la région de Bogota. Ils sont propriétaires d'une maison, dans la Calle del Cartucho, qu'ils n'habitent pas mais qu'ils louent, sans doute à des vendeurs de drogue comme toutes les maisons de la Calle del Cartucho. À Santa Lucia, elle et sa famille occupent un trois-pièces (les seules pièces de l'Inquilinato, avec les chambres de passes, qui ont conservé leur taille originale et dont les fenêtres ne sont pas recouvertes par des panneaux publicitaires). Celui-ci comprend une cuisine, une chambre et une salle-à-manger-salon. Ils possèdent une cuisine équipée (comprenant un four et un frigo), une télévision, un ordinateur, du mobilier, un aquarium,...

Elle, son mari et ses enfants sont les seuls lève-tôt de la maison: Si on excepte quelques écoliers et quelques rares inquilinos, la plupart des familles ne se lèvent que vers 10h30-11h00. Dona Marta se lève à 8h00, cuisine, fait les courses, passe son temps libre à bavarder avec son mari et les inquilinos et à regarder le téléviseur (principalement les séries colombiennes et les dessins-animés). Elle est toujours interrompue par les inquilinos qui viennent demander un conseil, un service ou acheter une boisson gazeuse qu'elle vend (car elle est la seule à posséder un frigo dans la maison). Quand ses filles reviennent de l'école, elles font leurs devoirs et demandent à leur mère de les aider. Dona Marta les envoie voir leur père, elle préfère regarder le téléviseur et dit ne pas avoir les capacités pour les aider. Ses fils, plus

âgés, jouent à l'ordinateur dans la pièce voisine quand ils ne travaillent pas. Le dimanche, il leur arrive de partir en famille, dans leur grosse voiture, rendre visite à leur famille. Ils partent parfois en pèlerinage à Montserrat⁴⁵.

Don Pedro, cousin ou beau-frère de Don Alberto (ils sont toujours restés très fous à propos de ce lien de parenté), loue différents Inquilinatos à des propriétaires (qui vivent dans le nord), dont Santa Lucia, reléguant la tâche de les administrer à des sous-locataires. Il est donc l'intermédiaire entre le propriétaire et l'administrateur de la maison. C'est Don Alberto qui dirige Santa Lucia et Don Pedro prétexte un lien de parenté avec lui pour ne pas le payer en dehors de l'occupation de 3 pièces. En tant qu'administrateur de l'Inquilinato, Don Alberto gère les pièces occupées par les familles et les pièces qui servent de lieu de passe pour les prostituées, qui attendent le client en bas devant la maison. Il vend les préservatifs à ces dames ainsi qu'à leurs clients et il perçoit un montant d'argent de la part des prostituées pour la location de la pièce lors de chacune de leurs visites. Il doit normalement verser cet argent à Don Pedro. En réalité, Don Alberto diminue systématiquement le nombre de passes ayant eu lieu chaque jour, en se plaignant que son cousin Pedro ne lui laisse aucune commission en échange de l'administration de la maison. Début mai 1996, Don Pedro, pour s'assurer que Don Alberto ne le trompe pas sur les revenus de la maison, a payé un inquilino pour compter en secret le nombre de passes ayant lieu chaque jour. Cet espion ayant fait son rapport à Don Pedro et ce dernier a envoyé une lettre de renvoi, comprenant des menaces, à Don Alberto. Il a aussi trouvé un nouvel administrateur qui viendra remplacer Don Alberto lors de son départ. Celui-ci a

⁴⁵ Lieu de pèlerinage des Bogotanos qui se situe au sommet d'un mont qui surplombe le centre-ville.

envoyé sa fille, Dona Anna, et son beau-fils, Don Edwin, pour le remplacer, apprendre le métier et gérer l'ensemble des chambres jusqu'au départ de Don Alberto qui, lui, a trouvé une maison à louer située quelques rues plus loin. Les travaux d'aménagement et de peinture de cette nouvelle maison, appelée Santa Victoria, ont duré quelques semaines pendant les quelles Dona Marta s'inquiétait. Don Pedro, s'impatientant, finit par envoyer des menaces de mort à Don Alberto et sa famille par téléphone: *'Aujourd'hui votre fils Eduardo est sorti de la maison à 8h00 et il portait un jeans et un T-shirt rouge. Il n'est pas sûr que vous le reverrez vivant.'* Quand une inquilina reçoit le message et le dit à Dona Marta, celle-ci se met à crier, puis à pleurer. Le choc est tellement violent qu'elle tremble puis elle tombe sans connaissance. Elle pleure tout l'après-midi. Quand son fils arrive, son mari décide de l'envoyer à la campagne jusqu'au déménagement. Comme elle se sent suivie et surveillée, elle sort moins et défend à tout-le-monde de s'approcher des fenêtres de ses pièces, dont les volets sont fermés. Ceci en vue d'éviter les tirs de leurs ennemis pendant les deux semaines qui restent avant le déménagement. Elle a très peur pour ses enfants et pour elle. Elle pense que Don Pedro étant un parent, il sait où trouver leur famille à la campagne et qu'il saura donc où son fils se cache. Elle n'attend qu'une chose, le déménagement qui marquera la fin des problèmes et des relations avec Don Pedro. Son mari a peur aussi, mais essaie de la rassurer en lui disant qu'ils (leurs ennemis et la mafia) n'oseront jamais s'attaquer à son fils parce qu'il est respecté et reconnu par tous. Ils se posent des questions à propos de l'appel téléphonique de menace qu'ils ont reçu. L'inquilina qui dit avoir reçu l'appel (il s'agit de Dona Elsa), n'aurait-elle pas fait ça pour les ennuyer et leur faire peur? Ne serait-

ce pas elle, l'espionne qui a déclaré à Don Pedro que Don Alberto le trompait? Quelle est l'identité de cet espion? Dona Marta est déçue parce qu'elle dit être bonne, attentionnée et serviable avec tous les membres de la maison et qu'ils ne le lui rendent pas. Quelques personnes, bien, mais pas toutes puisqu'une personne les a trahis. Elle se rend bien compte que les gens d'ici feraient n'importe quoi pour un peu d'argent. Elle soupçonne tout le monde et elle est très anxieuse. Malgré ça, elle continue à faire des recommandations aux membres de la maison: *'N'oublies pas qu'une femme enceinte doit bien se nourrir.'* Elle rend service aussi, tous les ustensiles ménagers de sa cuisine sont constamment prêts: *'Puis-je t'emprunter cette bassine, Dona Marta?'* En réalité, tout le monde l'adore. Ils s'interrogent aussi sur leur nouvelle maison. Leurs amis vont-ils les suivre ou vont-ils les laisser tomber en restant ici? Vu que la somme totale de location qu'ils doivent donner pour la maison est fixe, ils ont intérêt à, très rapidement, remplir Santa Victoria. Si la maison reste vide, ils risquent d'avoir de gros problèmes financiers. Toutes les menaces vont vivement avancer la date du départ. Et c'est dans ces conditions que la grande majorité des inquilinos ont déménagé dans la nouvelle maison, un dimanche de la mi-juin 1996, laissant à Santa Lucia 3 familles et le couple d'administrateurs.

Dona Marta se sent beaucoup mieux à Santa Victoria car sa famille n'est plus menacée de mort. Elle ne sait toujours pas qui l'a trahie mais elle ne paraît plus s'en préoccuper. La nouvelle maison présente l'avantage d'être plus spacieuse, rénovée, mieux éclairée. Elle possède une cuisine, un grand garage qui sert aussi d'espace de travail et plusieurs grands espaces extérieurs. Le gros problème est qu'elle est très mal située, faisant le coin avec une rue considérée comme une *'olla'*. Un jour, des

voleurs ont menacé un ami de Don Alberto de leur donner son portefeuille sous peine de se faire trancher la gorge. L'ami s'en est plaint à Don Alberto qui est sorti pour récupérer le portefeuille en disant au groupe de voleurs que cet ami fait partie de sa famille. D'après Don Alberto, les voleurs, qui le respectent et veulent maintenir avec lui des relations de bon voisinage, se sont excusés et lui ont rendu le fruit de l'attaque au couteau. On peut faire l'hypothèse de l'existence d'un contrat qui lie Don Alberto et ces groupes de voleurs: Par exemple, en l'échange d'une cache pour de la marchandise volée ou illicite, la sécurité est assurée pour les membres de la maison et leurs alliés. Suite à cet événement, je n'ai plus entendu d'autre problème de ce genre. D'après Don Alberto, les voleurs reconnaissent maintenant les habitués de la maison, et les laissent en paix. Si cela se reproduisait avec un des membres de la maison ou un visiteur, Don Alberto ne manquerait pas d'aller réclamer le bien volé.

Les zones de '*ollas*' donnent lieu à de fréquents ramassages de la part de la police. Un jour du mois de juin, deux ou trois inquilinos de Santa Victoria, qui buvaient de la bière sur le seuil de la maison, ont été embarqués par la police. Ils ont passé la nuit au poste et ont été libérés le lendemain. Ils ont beaucoup ri de cet événement.

Une lettre de Don Alberto m'annonce qu'il est à la recherche d'une nouvelle maison pour le groupe. Il n'explique pas ce qui motive ce future départ⁴⁶.

⁴⁶ Missive du 30 juillet 1997

2- Dona Rosa de Santa Lucia

Cette mère de famille de deux enfants de 1 et 3 ans a une trentaine d'années. Au moment où je la rencontre, elle n'a plus de nouvelles de son compagnon depuis une dizaine de jours. Lors de mon départ, deux mois plus tard, il n'a toujours pas réintégré le foyer familial. Elle sait par une connaissance qu'il se trouve à Cali. Elle ne semble pas se préoccuper de savoir ce qu'il devient et ce qu'il fait car elle a l'habitude de le voir partir. Elle dit ne pas avoir envie qu'il réapparaisse dans sa vie parce qu'il est '*vicieux*' (ivrogne, joueur, coureur de jupons,...). Mais elle dit toujours ça, et dès qu'il arrive, elle l'accepte dans sa pièce. Elle se justifie en évoquant le fait que c'est lui le père de ses enfants. Elle sait qu'elle ne le changera pas et qu'elle n'a pas à compter sur lui, moralement et financièrement, pour l'éducation de ses deux enfants et pour son bien-être propre. Cette situation est normale pour elle qui voit beaucoup d'hommes autour d'elle qui ne valent pas mieux que son mari. Elle plaint beaucoup Dona Elsa, une de ses voisines, qui est battue par son mari. Elle envie les femmes du même Inquilinato qui ont un '*mari*'. Le terme de mariage, pour elle, n'implique pas un passage devant Monsieur le Maire ou Monsieur le Curé, il exprime plutôt une relation durable entre un homme et une femme. Elle dit de sa voisine, Dona Olga, qui occupe avec son compagnon et ses enfants un deux-pièces composé d'une chambre et d'une salle-à-manger: '*Regardez comme elle est bien avec ses deux pièces et son mobilier bien entretenu. C'est possible, pour elle, parce qu'elle a un mari. Elle en a de la chance!*'.

Dona Rosa vit de la prostitution. Elle sort donc tous les jours de 14h à 21h 30. Elle aimerait travailler plus tard mais elle ne peut, en raison du règlement interne de l'Inquilinato, arriver après 22h 00 sous peine de devoir passer la nuit dehors et de laisser ses enfants seuls jusqu'au matin. Elle trouve son travail très dangereux même si elle évite soigneusement de préciser son métier. Elle aurait très peur qu'on la voie comme une femme de mauvaise vie même si elle considère personnellement que ce métier leur permet de vivre à elle et ses deux filles. Tous ses voisins sont au courant mais ne le lui disent pas, puisque chacun se mêle de ses propres affaires, et elle sait très bien qu'ils savent. Elle n'a pas l'air de souffrir de discrimination de la part du groupe à propos de son gagne-pain. Elle en subit certainement concernant la propreté de sa pièce. Sa chambre, construite à la va-vite dans le couloir, est toute mansardée, très basse et très petite. Elle ne possède pas de fenêtres et est donc éclairée seulement de manière artificielle. L'humidité ambiante rend malade sa fille qu'elle accompagne souvent chez le médecin. Elle refuse de mettre ses enfants dans une garderie, même presque gratuite (quel métier déclarerait-elle?). Elle dit toujours qu'elle va téléphoner, mais ne le fait pas. Pendant qu'elle travaille et aussi durant ses absences, Dona Rosa enferme ses deux filles dans sa pièce: *'Pour ne pas avoir d'ennuis avec les voisines et puis tout le monde le fait quand il part.'*, *'Comme ça, elles resteront tranquilles.'*, *'Elles sont bien, ici, elles peuvent manger, dormir, jouer...'*

Elle est très douce avec ses enfants même si elle se plaint que la nuit, vers 2h00 du matin, sa fille aînée se lève, va chercher à manger et joue. Ça la fâche et elle ne comprend pas. Pour elle, comme c'est la nuit, sa fille devrait avoir envie de

dormir, comme tout humain normalement constitué. Quand elle apprend de la bouche de Don Alberto que dans le Grand Nord la nuit dure 6 mois, elle plaint les gens qui y habitent et trouve que finalement, elle a beaucoup de chance de vivre où elle vit.

Lors du déménagement général, Dona Rosa n'est pas partie avec le groupe. Elle dira que, comme elle rentre tard de son travail, le nouvel endroit est trop dangereux pour elle. Les autres diront qu'on ne voulait pas d'elle parce qu'elle est trop 'sale'. Mais grâce aux très nombreux départs, elle a pu changer de chambre. Elle s'est installée dans une pièce ayant une fenêtre cachée par un panneau publicitaire, mais pouvant quand même s'ouvrir de quelques centimètres, ce qui permet une aération quotidienne, si elle le veut. Elle est devenue un peu plus propre parce que sa pièce lui plaît et s'est achetée un téléviseur parce que, dit-elle, comme la maison est vide, elle n'a plus personne à qui parler. Et le 6 juin 1996, jour vu comme la date de la naissance du diable, Dona Rosa a eu très peur.

3- Dona Elsa de Santa Lucia

Dona Patricia a dans la fin de la vingtaine. Elle a 4 enfants dont l'aîné a environ 8 ans et la plus jeune 2, 3 ans. Elle passe ses journées à emballer des cacahuètes, enrobées de caramel, dans des petits sachets transparents. Ce travail, qui se fait dans la pièce centrale de son Inquilinato, lui permet de garder un œil sur ses enfants. Elle peut l'interrompre pour aller s'occuper d'eux quelques instants. Comme elle travaille en compagnie de quelques voisins et voisines, elle peut en profiter pour bavarder. Son compagnon, Don Roberto, enrobe les cacahuètes de caramel dans la même pièce.

Don Roberto est malade et dit ne pouvoir éviter les crises, qui sont quotidiennes, que par l'ingestion d'alcool. Ayant vu comme son mari perdait conscience et était mal durant ses crises, dès qu'elle en voit arriver une, elle lui laisse prendre sa grosse dose d'alcool ou, même, la lui administre elle-même. Le problème de Dona Elsa, c'est que quand Don Roberto a bu, il est très violent avec elle et ses enfants. Elle est couverte de bleus. Dans ces moments, il crie, frappe, les enferme dans leur pièce, part et il tombe et se blesse. Malgré sa violence, elle continue à accepter qu'il boive: - *'Une fois, j'ai refusé de lui en donner, et il est presque mort, je ne veux pas le tuer, moi'*. De plus, il la menace. Dès qu'elle veut sortir plus d'une heure, il lui dit que si elle part, il va faire une crise, et que quand elle rentrera il sera mort. Dona Elsa ne sort donc de la maison que pour faire de très rapides emplettes. Elle dit qu'elle n'en peut plus de se sentir surveillée, commandée. Elle n'a plus vu sa mère depuis 7 ans parce que celle-ci habite à la campagne à quelques heures de bus

de Bogota et que Don Roberto ne lui laisse pas faire ce voyage. Mais elle reste quand-même. Il y a 2 ou 3 ans, elle a craqué et elle a contacté sa mère qui possède sa propre maison dans un village. Celle-ci lui a proposé de venir vivre chez elle, avec ses enfants. Elle lui avait même trouvé du travail, dans l'usine où elle-même travaille. Dona Elsa pense qu'elle y serait bien parce qu'elle s'entend bien avec sa mère et parce qu'elle a passé toute sa jeunesse dans cette maison. Mais elle n'a pas fait le pas de transformer ce projet en réalité. Elle pense pouvoir changer son compagnon avec le temps. Après le déménagement du groupe, son projet est remonté à la surface. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'elle s'est mis à parler d'elle et de ses problèmes. Elle s'est mise à préparer son départ plus concrètement. Elle ne partirait qu'avec la plus petite dans un premier temps parce que le voyage coûte cher et qu'elle va déjà devoir économiser beaucoup pour payer 2 tickets de bus. Elle a parlé avec quelques voisins de confiance pour leur demander conseil et tout le monde trouve qu'elle a raison. Don Alberto est d'accord, durant son voyage, de veiller à ce que ses enfants ne manquent de rien et qu'ils ne soient pas frappés par leur père. Elle dit avoir beaucoup de chance d'être si bien entourée: Don Alberto et les voisins interviennent fréquemment quand son mari devient violent même s'ils apprécient Don Roberto quand il est sobre. Si elle décide de partir, ils vont l'aider. Elle compte, évidemment, partir sans en avertir son mari. Finalement, lors de mon départ, elle était toujours là et avait renoncé à partir. Don Roberto est couvert de bleus, il dit être tombé dans la douche. La journée du 6 juin a particulièrement inquiété Dona Elsa.

4- Dona Estela de Santa Lucia

Dona Estela a 30 ans. Depuis ses 12 ans, elle vit en couple avec son compagnon Don Luis. Ils ont 6 enfants dont l'aîné est âgé de 16 ans et le dernier est né en avril 1996. Ce couple est originaire de Cali qu'il regrette amèrement d'avoir quitté. Ils préfèrent la vie, l'ambiance, le climat, les gens de Cali en comparaison avec les Bogotanos qu'ils trouvent froids, distants,... Ils ont quitté Cali pour une raison bien précise: Vivant principalement de vols et d'attaques dans la rue, leur vie était devenue impossible à Cali. D'après eux, suite à une prospérité relative, la ville de Cali ainsi que les policiers et les commerçants de Cali ont poursuivi plus assidûment les voleurs et les truands. Ils se sont organisés pour les traquer et les tuer en vue de 'nettoyer' la ville. Ceux qui voulaient éviter de se faire tuer ou mettre en prison tout, en continuant leurs activités, ont dû quitter la ville, devenue trop dangereuse pour eux. C'est dans ce contexte que Dona Estela et Don Luis sont arrivés à Bogota. Ils disent que dans cette ville, on laisse encore les voleurs exercer leurs activités, relativement, sans trop de risques. La ville est tellement grande et peuplée qu'il ne peut pas y avoir un policier ou un garde à chaque coin de rue. *'Évidement, on peut se faire prendre, mais si on est habile et qu'on connaît son métier, il y a toujours moyen de s'en sortir.'*, *'Et la situation ne risque pas de changer, Bogota est si grand.'* Dona Estela en rit. D'après elle, il y a 2 manières de faire de l'argent: en travaillant ou en volant. Les 2 méthodes ont leurs avantages et leurs inconvénients. La première méthode lui paraît plus honnête, le problème qu'elle lui trouve est que pour gagner de l'argent en travaillant, il faut avoir le temps. Donc, elle pense qu'il

est bien de travailler régulièrement pour couvrir les dépenses prévisibles, régulières et pas trop importantes. La deuxième méthode est, selon elle, plus brutale et un peu plus dangereuse. Mais elle est très utile quand on a un besoin d'argent urgent et qu'on n'a pas le temps de travailler pour le gagner. Elle s'applique aux grosses dépenses, aux '*extras*', aux dépenses imprévisibles, à toutes les dépenses supplémentaires qui ne peuvent être couvertes par les rentrées d'argent gagnées par le travail régulier. Comment voler? Il suffit de sortir, d'aller dans la rue et de repérer une personne portant un bijou en or, ou ayant un sac, ou ayant l'air d'avoir de l'argent. Soit on le lui prend et on part, soit on lui tend un couteau et on lui demande qu'elle nous donne ce qu'elle a. Soit elle le donne, soit elle refuse et alors elle a de gros problèmes, mais c'est de sa faute. J'ai assisté à une conversation entre Dona Estela et Don Luis que je traduis:

-D.P.: *'Luis, j'ai besoin de 30 000 pesos (40\$can.) pour demain matin.'*

-D.E.: *'Sors et va-les chercher!'*

-D.P.: *'Non, je n'ai pas le temps, je dois m'occuper du bébé, vas-y, toi!'*

-D.E.: *'Je dois aller vendre des cacahuètes dans les bus, vas-y!'*

-D.P.: *'Prends l'aîné et vas-y, por favor! Tu peux plus facilement que moi!'*

Ils ne voleront jamais personne qu'ils connaissent et surtout pas dans leur maison où ils ne comptent que des amis. Je leur confiais souvent mon sac et j'ai une fois demandé à Don Luis qu'il vienne me ramener jusqu'au bus pour ne pas y aller seule. Ils pratiquent le vol seulement sur des inconnus et dans la rue. Eux-mêmes se sont déjà fait voler dans la rue et ils trouvent ça normal, c'est la vie. *'C'est mieux de travailler, mais on n'a pas toujours le choix.'*

Excepté cette activité, Dona Estela s'occupe de la cuisine et de son bébé. Don Luis, avant, possédait tout le matériel nécessaire à la confection de cacahuètes enrobées de caramel (valeur s'élevant à 3-4 000 \$ canadiens). Un jour, il a rencontré une femme dont il a fait sa maîtresse. Pour la suivre dans une autre ville et pour pouvoir lui payer des cadeaux, il a tout revendu à l'administrateur de son Inquilinato, Don Alberto à qui il a enseigné la recette des cacahuètes au caramel. Il a donc perdu tout ce qu'il possédait avant de réintégrer son foyer quelques mois plus tard. Depuis lors, il travaille pour l'entreprise de Don Alberto en étant vendeur de cacahuètes sur la rue et dans les bus. Il travaille du mardi au samedi, en moyenne 8 heures par jour. Le dimanche est férié. Il devrait travailler le lundi, mais comme c'est le premier jour de la semaine, il a du mal à s'y mettre et passe donc sa journée dans sa pièce avec sa compagne et ses enfants. Il commence sa journée de travail vers 11h00 ou 11h30 parce qu'il aime se lever tard. Comme Don Alberto n'impose pas les horaires de travail et que les bus sont bondés surtout en fin d'après-midi, il n'y a aucune objection à ce qu'il travaille l'après-midi.

Dona Estela est très fière de son bébé mais elle veut que ce soit le dernier. Avec l'accord de son compagnon, elle désire se faire opérer. Malgré le fait qu'elle soit depuis 18 ans avec le même homme, elle ne désire pas se marier avec lui. Il a déjà eu quelques aventures pendant lesquelles il quitte le foyer familial pour quelques mois et après il revient toujours sans un sou. Elle est contre le mariage: *'Moi, me marier, jamais!'* Il n'empêche que ce couple semble s'entendre à merveille, sauf quand ils se séparent. Dona Estela est une des seules femmes de la maison à passer plus de temps avec son compagnon qu'à parler avec les autres femmes de la maison.

Après le déménagement, ils ont l'air heureux de vivre, les portes de la pièce sont grandes ouvertes et la musique joue en permanence. Ils sont fiers de leur nouvelle maison et leurs jeunes enfants, qui ont pour la première fois accès à une cour extérieure, ont attrapé des coups de soleil. Le 6 juin 1996 était un jour comme les autres pour ce couple qui vit sans se poser de questions.

5- Dona Olga de Santa Lucia

Dona Olga ne parle jamais à personne. Je pense que son comportement est obsessionnel et qu'elle doit avoir quelque retard mental. Elle passe tout son temps à nettoyer. Elle nettoie son linge, ses pièces, sa vaisselle ou les affaires des autres. Elle aide, entre autres, Dona Marta. Elle est un des rares inquilinos à se lever vers 8h00. Quand on la voit, elle dit qu'elle n'a pas le temps de dire bonjour parce qu'elle a trop de travail. Elle, son compagnon et ses enfants, occupent un deux-pièces chambre, salle-à-manger où tout est impeccable. Elle ne fait pas partie du groupe des femmes. Elle ne leur parle presque jamais, sauf pour leur proposer ses services. Elle est enviée par les autres femmes parce qu'elle est la seule qui possède un deux-pièces, excepté l'administrateur, et parce qu'elle a un compagnon qui la fait vivre.

Tous les après-midis, elle emmène ses enfants mendier dans le centre-ville. Ses enfants avec qui elle est particulièrement violente, autant verbalement que physiquement. Elle n'arrête pas de crier sur eux: Ils salissent toujours tout, alors qu'elle passe son temps à nettoyer. Elle a déjà reçu des réprimandes de la part de Don Alberto et des autres mères à propos de sa violence envers ses enfants. Elle dit qu'elle va essayer de s'améliorer.

Elle et sa famille n'ont pas participé au déménagement général. Je n'en connais pas la raison et elle ne veut rien en dire. C'est un peu surprenant étant donné que Santa Victoria est beaucoup moins délabrée que Santa Lucia et que les chambres et les sanitaires y ont un aspect beaucoup plus propre. Comme elle ne parle pas, je ne

peux savoir si elle appréhendait le 6 juin 1996, mais peut-être n'était-elle pas au courant.

6- Dona Anna de Santa Lucia

Dès que Don Pedro a décidé du départ de Don Alberto, il a fait venir Dona Anna et Don Edwin, son compagnon (ils ont à peu près 25 ans tous les 2). Ils se sont installés dans une pièce avec leurs 2 enfants. Dona Anna, la fille du futur administrateur qui devait remplacer Don Alberto, a pour tâche de gérer les chambres réservées à la prostitution, puisque Don Pedro ne fait plus confiance à Don Alberto pour ce travail. La pièce qui leur a été octroyée est très centrale, leur permettant ainsi de surveiller toutes les allées et venues de tout le monde et particulièrement des prostituées et de leurs clients. Dès son arrivée, elle s'est fait des amies, dont Dona Marta, et s'est intégrée dans le groupe qui emballe les cacahuètes. Elle interrompt son travail fréquemment pour s'occuper de ses enfants, ou quand une prostituée arrive avec un client. Très vite son fils Augusto, 5 ans, s'est chargé de ce travail pour imiter sa mère. Il vend les préservatifs et touche la location des chambres, ce qui est un jeu pour lui. Il a appris à reconnaître les billets et les pièces car il ne sait pas encore lire ou compter. Augusto ne va pas à l'école, il passe son temps à jouer dans les couloirs, la pièce de ses parents et la pièce commune.

Dona Anna avait grande envie de suivre le groupe à Santa Victoria quand son père devait venir diriger Santa Lucia car elle ne supportait pas sa belle-mère. Lors du déménagement général, non seulement elle n'est pas partie avec le groupe mais comme son père a changé d'avis, c'est son compagnon Don Edwin qui est devenu le nouvel administrateur de la maison. Ils vont s'organiser de la même manière que Don Alberto et Dona Marta: Lui va diriger la maison, et elle va s'occuper du commerce

de boissons fraîches. Dona Anna a alors essayé de convaincre tout le monde de rester dans la maison en leur disant qu'ils ne sont pas de vrais amis s'ils partent. Mais comme ils ne l'ont pas écoutée, elle ne parle plus à ceux qui sont partis quand elle les voit parce qu'elle trouve qu'ils l'ont déçue, trahie et abandonnée. Comme ils étaient ses seuls amis, elle se sent seule. Suite au déménagement, elle et son compagnon ont de grosses difficultés puisque la maison s'est vidée de ses occupants. Ils ont conclu un arrangement avec Don Pedro pour ne pas devoir payer l'entièreté de la location tant qu'ils n'ont pas trouvé de nouveaux locataires. Évidemment, cette situation ne peut durer, ou alors ils seront mis à la porte et ils perdront donc leur travail. En vue d'attirer de nouvelles familles qu'ils désirent propres, honnêtes et respectueuses, ils ont entrepris des travaux de rénovation. Ces transformations restent minimales et superficielles. Ils ne veulent pas équiper les toilettes de chasse-d'eau, par exemple, parce qu'ils auraient peur que les inquilinos n'en prennent pas suffisamment soin. Ils comptent repeindre toute la maison qui en a bien besoin.

Ce jeune couple est très inexpérimenté et éprouve des difficultés concernant l'administration de la maison. Ainsi Don Edwin n'intervient pas quand un ou une des inquilinos violente sa famille parce qu'il trouve que ça ne le regarde pas. Il raconte qu'une prostituée est venue la veille avec un client et qu'arrivés dans la chambre, elle a sorti un couteau, lui a volé tout son argent et est partie en courant. Le client s'est ensuite retourné contre Don Edwin, en le menaçant, puisque cela s'est passé dans la maison dont il est responsable. Il a eu très peur même s'il estime ne pas être responsable puisqu'il ne fait que louer des pièces. D'après lui, c'est aux clients de bien choisir leurs filles et d'assumer la responsabilité de leur choix. Il dit qu'il

pourrait reconnaître la fille et qu'il ne la laissera plus jamais entrer dans la maison. Dona Anna et lui ne pratiquent pas d'échange matériel, émotionnel et moral avec leurs rares nouveaux inquilinos et n'ont pas su créer un environnement positif dans la maison. L'ambiance y est tout à fait différente que du temps de Don Alberto. Les habitants n'y forment plus un groupe, aucune amitié ou connivence ne les lie. Et il n'y a plus de vie dans la pièce commune puisque les habitants ne se connaissent pas et ne se fréquentent pas. Dona Anna a eu très peur le 6 juin 1996 puisque le diable était censé naître en ce jour.

7- Dona Patricia de Santa Rita

Dona Patricia vient très récemment d'arriver de son village amazonien. Elle vit dans une maison qui est située dans une rue qui fait le prolongement de la Calle del Cartucho, au cœur du quartier Santa Ines. Elle est mère de deux petites filles âgées de 2 ans et de quelques mois. Cette dernière est souvent malade et Dona Patricia va souvent voir le médecin avec elle. Elle confie ses filles à un jardin d'enfants, très bien tenu, situé en plein cœur de la Calle del Cartucho, qui représente un coin de paix au milieu de la violence, du délabrement et de la pauvreté la plus totale. Dona Patricia se plaint que le prix de l'inscription mensuelle (de 2 \$ canadiens) est très élevé. En réalité, comme ses filles y sont nourries et langées, ce prix est pas particulièrement avantageux. Cela lui coûterait plus cher de nourrir ses filles elle-même puisque ces 2 \$ canadiens ne lui permettent d'acheter que 2 litres de lait.

Dona Patricia est arrivée en ville sans le père de ses enfants. Elle vit en vendant des torchons-à-vaisselle dans la rue. Elle voudrait en avoir un stock plus important et diversifié mais ne possède pas l'argent nécessaire à cet investissement, même si elle espère qu'un de ses amis va le lui prêter. Elle cherche un travail et de l'argent. La psychologue, qui passe lui rendre visite toutes les semaines, lui avait trouvé une place pour aller laver le linge et nettoyer, une fois par semaine, dans une maison du nord de la ville. Elle y était relativement bien payée, puisqu'elle recevait 10 \$ canadiens pour 5h00 de travail, alors que le salaire habituel est de 6 \$ canadiens pour 8h00 de travail. Elle était bien considérée, on lui permettait de se servir dans le frigo quand elle le désirait et la propriétaire de la maison s'absentait pendant le

travail. Malgré ça, elle n'a pas voulu retourner dans cette maison. Elle n'a d'ailleurs pas prévenu la personne qu'elle n'irait plus. Elle demande à la psychologue un autre travail, un travail qui l'occuperait toute la semaine. Celle-ci lui répond que si elle fait bien son travail chez la dame qui a besoin de ses services, on la recommandera dans d'autres endroits et elle aura un temps plein. Elle dit vouloir un '*vrai travail*' à temps plein tout de suite, n'ayant pas le temps d'attendre.

Elle déprime et dit toujours qu'elle va partir parce qu'elle ne s'entend pas avec ses voisines. Elle dit qu'elle va tout quitter mais ne sait pas où aller parce qu'elle ne connaît personne à Bogota. De plus, elle trouve la rue où elle vit beaucoup trop dangereuse. Des voisines se sont fait attaquer récemment et elle a peur que ça ne lui arrive.

Ses voisines se plaignent d'elle car elles en ont très peur. Dona Estela, d'après elles, suit des cours de sorcellerie en compagnie de gens de son village amazonien. Les voisines craignent qu'on ne leur jette un sort à elles ou à leurs enfants. Lors de ma dernière visite dans cette maison, on n'a rencontré que de nouvelles têtes qui n'ont jamais entendu parler d'une Dona Patricia.

8- Dona Carmen de Santa Monica

Dona Carmen vit dans un Inquilinato voisin de celui de Dona Patricia. Elle a eu un compagnon, Jorge, il y a une quinzaine d'année, qui est le père de ses 3 enfants, Lady, Cathy et Juan, âgés respectivement de 13, 10 et 5 ans. Il y a 3 ou 4 ans, suite à une dispute entre Jorge et un de ses cousins ou beaux-frères, il a été assassiné. Dona Carmen s'est donc retrouvée seule à charge des 3 enfants. Elle a très vite rencontré Don Manuel, avec qui elle s'est installée. Don Manuel achète des limes en grande quantité qu'il répartit dans des petits filets qu'il vend dans la rue pendant que Dona Carmen s'occupe de ses enfants durant la journée. Lady étant scolarisée, elle centre son attention sur Juan et sur Cathy, qui est mentalement malade. Celle-ci ne peut qu'articuler des sons inaudibles et faire des mouvements répétitifs. Dona Carmen se sent très mal parce qu'elle sait que Don Manuel abuse sexuellement de Lady. Elle a même la nette impression que sans Lady, Don Manuel serait parti depuis longtemps. Elle est allée consulter un psychologue avec Lady, parce qu'elle trouve sa fille mélancolique et traumatisée par ces agressions sexuelles répétitives. Pour cette visite, elle a prétexté une réunion de parents d'élèves et Don Manuel ne s'est douté de rien. Dona Carmen dit vouloir entreprendre un traitement psychologique avec sa fille même si elle constate plusieurs difficultés insurmontables à la réalisation de ce projet (quelle excuse trouver pour expliquer son absence hebdomadaire à son compagnon? - Comment trouver l'argent pour le transport sans que Don Manuel s'en aperçoive? - Devra-t-elle laisser sa fille mentalement retardée toute seule, ou justement en compagnie de Don Manuel?). D'un autre côté, elle voit que Lady se

sent mal et veut agir. Elle pense à la solution de mettre sa fille aînée en pension, ce qui empêcherait son compagnon de la voir. Mais elle sait que celui-ci ne serait pas d'accord. Et elle se doute bien qu'il s'en prendrait alors à sa deuxième fille qui aura difficile de se défendre puisqu'elle ne peut parler. Une autre solution serait de quitter son compagnon mais elle se demande alors qui la fera vivre. Elle dit ne pouvoir travailler puisqu'elle doit s'occuper de ses 2 derniers enfants. Elle accepterait que le dernier aille à l'école, par contre elle ne veut absolument pas entendre parler du placement de sa fille retardée mentale dans une institution. Elle voit ce placement comme un abandon de sa part. Elle pense que le fait que ses enfants ont déjà été séparés de leur père biologique est suffisamment difficile pour eux. Sa conclusion est, qu'à cause de sa fille retardée, elle ne peut travailler. Et donc elle ne peut quitter Don Manuel qui la fait vivre, quelles qu'en soient les conséquences. Elle essaie seulement d'éviter de sortir quand son compagnon est dans la pièce, pour que Lady ne se retrouve pas seule avec lui. Elle ne veut surtout pas que Don Manuel soit au courant qu'elle nous en a parlé (à la psychologue qui vient la voir, et à moi qui l'accompagne), cela doit rester secret. Elle-même ne lui a jamais fait de remarques. Don Manuel, lui, joue au père parfait avec les enfants de sa compagne. C'est par ailleurs un homme doux, serviable dont les voisins ne disent que du bien. Pendant les visites de la psychologue, il ne quitte pas Dona Carmen, pour éviter qu'elle parle, et demande toujours à la psychologue le jour et l'heure de la prochaine visite.

9- Dona Mary de Asuncion

Dona Rosa vit dans un Inquilinato de San Facon et est mère de 2 enfants. Sa fille a 3 ans et son fils en a un. Elle ne maintient aucun contact avec le père de ceux-ci et vient juste de sortir de prison. Comme elle n'avait personne pour s'occuper de ses enfants pendant qu'elle était emprisonnée, l'administratrice de son Inquilinato lui a proposé de les laisser occuper la pièce, gratuitement. Durant toute cette période d'emprisonnement, qui a duré moins d'une année, les enfants sont restés dans la pièce. L'administratrice s'occupait de les nourrir, de les laver, de les changer, et de veiller sur eux.

Les enfants portent des marques de brûlure de cigarette sur leur visage, de griffes et de coups. Elle avoue que c'est elle qui les violente. Elle dit que c'est de leur faute et de la faute à la vie qui est méchante avec elle. Elle passe ses journées à laver du linge. Elle est, dit-elle, exploitée pour ce qu'elle fait puisqu'elle touche beaucoup moins que le salaire minimum qui est déjà bas pour des journées de travail de 10 à 12 heures. Elle dit rentrer tard, vraiment épuisée, avec juste de quoi payer le loyer. Si elle frappe sa fille c'est parce que celle-ci l'énerve en criant, en jouant, et qu'elle boit la petite quantité de lait qu'elle arrive à acheter pour le bébé. Ses voisins ont beau lui faire des remarques, elle ne peut s'empêcher de frapper ses enfants mais qu'elle va essayer de se contrôler. Elle veut changer de travail en vue d'être un peu mieux payée mais dit que c'est très difficile, étant donné qu'elle sort de prison.

10- Dona Blanca de Concepcion

Dona Blanca est administratrice d'un petit Inquilinato très bien tenu, à quelques rues de l'Inquilinato de Dona Mary, dans le quartier de San Facon. Son compagnon, Don Eduardo, était conducteur de taxi jusqu'à une certaine journée de la mi-mai 1996. Ce jour-là, tous les habitants de la maison et des voisines étaient réunis devant le téléviseur qui passait un télé-roman colombien. D'après Dona Blanca, Don Eduardo et les voisines, Don Eduardo a fait une remarque sur une actrice qui n'a pas plu à une locataire appelée Dona Gloria. Celle-ci est alors allée dans la cuisine chercher un couteau et, à la surprise générale, est revenue poignarder Don Eduardo dans le haut du bras. Celui-ci a été alité jusqu'à la fin juin. Il commençait à se lever et à chercher un travail, dans ses nouvelles capacités, lors de mon départ. Suite à ce drame, Dona Blanca a dû chercher du travail pour vivre et pour payer les médicaments nécessaires à la guérison de son compagnon (celui-ci, obligé de rester au lit, remplit le rôle d'administrateur à sa place). La psychologue, qui vient la visiter tous les jeudis, lui avait trouvé une place de femme de ménage dans un cabinet médical. La médecin était très satisfaite de ses services. Un jour, elle n'a pu se rendre à son travail, et n'a pas prévenu son employeur de son absence. Quand elle a voulu retourner travailler, elle n'a pas osé appeler. Ce n'est qu'après de nombreuses hésitations et quelques semaines qu'elle s'est décidée à contacter la docteur qui a accepté de la reprendre.

Dona Gloria, suite au drame, a été mise à la porte de l'Inquilinato. Je l'ai rencontrée quelques jours plus tard dans la rue. Elle était, un jeune enfant dans les

bras et un autre dans une poussette, occupée à se chercher un nouveau logement et désirait qu'on l'aide dans ses recherches. La semaine suivante, elle était installée dans un Inquilinato situé 2 rues plus loin que son ancienne habitation. Don Eduardo et Dona Blanca ne veulent pas porter plainte contre elle. Ils disent qu'elle a déjà un casier judiciaire fort chargé et donc qu'ils perdraient leur temps à allonger celui-ci. Ils ont également peur des représailles du père de ses enfants et de Dona Gloria qu'ils traitent de retardée mentale. Les voisins confirment leurs peurs et pensent aussi que Dona Gloria n'a pas toute sa raison.